



Prace
Seminarjum Filozofji Prawa Uniwersytetu Warszawskiego
pod kierunkiem Prof. D-ra Eugenjusza Jarry

№ 4.

ANDRZEJ MARCHWIŃSKI
MAGISTER PRAW

POGLĄDY FILOZOFICZNO-PRAWNE
HIERONIMA STROYNOWSKIEGO

ROZPRAWA DOKTORSKA
przyjęta przez Radę Wydziału Prawa Uniwersytetu Warszawskiego

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

W A R S Z A W A 1 9 3 0

Skład Główny: Instytut Wydawniczy Kasy Mianowskiego
Warszawa, pałac Staszycy.

Prace
Seminarjum Filozofji Prawa Uniwersytetu Warszawskiego
pod kierunkiem Prof. D-ra Eugenjusza Jarry

Skład główny: Instytut Wydawniczy Kasy Mianowskiego
Warszawa, Pałac Staszycy.

- No.1. *Piętka Henryk*. Poglądy filozoficzno-prawne Szymona Starowolskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1925*
- No.2. *Dr. Piętka Henryk*. Słuszność w teorji i praktyce. Warszawa 1929. *
- No.3. *Lichtensztul Józef*. Poglądy filozoficzno-prawne Stanisława Orzechowskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930. *
- No.4. *Marchwiński Andrzej*. Poglądy filozoficzno-prawne Hieronima Stroynowskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930.
- No.5. *Giergielewicz Edward*. Poglądy filozoficzno-prawne. Hugona Kołłątaja. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930. *

*) Prace oznaczone gwiazdką wydane zostały z zapomogi Wydziału Prawa Uniwersytetu Warszawskiego.

Prace
Seminarjum Filozofji Prawa Uniwersytetu Warszawskiego
pod kierunkiem Prof. D-ra Eugenjusza Jarry

№ 4.

ANDRZEJ MARCHWIŃSKI
MAGISTER PRAW

POGLĄDY FILOZOFICZNO-PRAWNE
HIERONIMA STROYNOWSKIEGO

ROZPRAWA DOKTORSKA
przyjęta przez Radę Wydziału Prawa Uniwersytetu Warszawskiego

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

W A R S Z A W A 1 9 3 0

Skład Główny: Instytut Wydawniczy Kasy Mianowskiego
Warszawa, pałac Staszycyca.

Prace
Seminarjum Filozofji Prawa Uniwersytetu Warszawskiego
pod kierunkiem Prof. D-ra Eugenjusza Jarry

Skład główny: Instytut Wydawniczy Kasy Mianowskiego
Warszawa, Pałac Staszycza.



- No. 1. *Piętka Henryk*. Poglądy filozoficzno-prawne Szymona Starowolskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1925*
- No. 2. *Dr. Piętka Henryk*. Słuszność w teorii i praktyce. Warszawa 1929. *
- No. 3. *Lichtensztul Józef*. Poglądy filozoficzno-prawne Stanisława Orzechowskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930. *
- No. 4. *Marchwiński Andrzej*. Poglądy filozoficzno-prawne Hieronima Stroynowskiego. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930.
- No. 5. *Giergielewicz Edward*. Poglądy filozoficzno-prawne. Hugona Kołłątaja. Rozprawa doktorska. Warszawa 1930. *

6319

*) Prace oznaczone gwiazdką wydane zostały z zapomogi Wydziału Prawa Uniwersytetu Warszawskiego.

PRZEDMOWA.

Schyłek wieku XVIII-go w *Historji Filozofji Prawa* na Zachodzie jest widownią głębokiego przełomu.

Z jednej strony, dla prawa Natury świeci tam, acz słabiej niż w innych dziedzinach poznania, wielką gwiazdą genjuszu Kanta; zdoła ona jednak dopiero w sto lat później ożywić naukę tego prawa i nową napełnić ją treścią. Z drugiej strony, Monteskiusz, Burke i Hugo zwiastują wchodzącą erę Szkoły Historycznej, szkoły, która, narazie przynajmniej, ma wyłączyć wszelkie z nią współzawodnictwo.

Współczesne echa tego przełomu w Polsce nie są dotychczas należycie zbadane. Jeżeli nawet podnoszono w literaturze znaczenie Młockich, Stroynowskich, Kotłatajów, to nie w tej w każdym razie dziedzinie, to nie ze stanowiska Filozofji Prawa. Zadania tego podjął się w części p. Andrzej Marchwiński, Magister Praw Uniwersytetu Warszawskiego i wychowaniec Seminarjum Filozofji Prawa tegoż Uniwersytetu; urzeczywistnił je w niniejszej rozprawie doktorskiej, poświęconej jednemu z przedstawicieli omawianej epoki.

W pracy swej autor zaznacza przedewszystkiem zależność łąs. Hieronima Stroynowskiego, jako filozofa prawa, od racjonalizmu XVII-go i XVIII-go wieku; zarazem jednak trafnie uwydatnia, w jakiej mierze oddziaływały nań wpływy Monteskiusza oraz doświadczenia ówczesnej rzeczywistości polskiej.

Przedstawiając w ten sposób filozofję prawa Stroynowskiego w związku z dwoma, ścierającymi się podówczas na Zachodzie prądami, autor dał obraz ustosunkowania się do nich umysłowości polskiej, a przez to osiągnął wdzięczny cel, który sobie u wstępu swej pracy postawił, cel podwójny — nietylko przyczynienia się

do odkrycia zapomnianych stron działalności naukowej polskiego pisarza końca XVIII-go wieku, lecz rzucenia również światła na pewien wycinek przewrotu umysłowego, dokonywującego się równocześnie w Polsce.

Warszawa, 9 kwietnia 1930 r.

Prof. Dr. Eugenjusz Jarra.



Le présent ouvrage — thèse admise par le Conseil de la Faculté de Droit de l'Université de Varsovie, a pour but l'étude des idées de Jérôme Stroynowski concernant la philosophie du droit et la politique. Sa tâche principale est donc réduite à l'exposé de ces idées et à la recherche de leur système général, à une étude critique au point de vue de l'harmonie intérieure de ce système, ainsi qu'à celui de la science moderne, à la découverte des inspireurs, qui ont influencé Stroynowski, et enfin à la définition de la valeur de ses idées par rapport au développement de la philosophie du droit au XVIII-ème siècle en Pologne.

L'abbé Jérôme Stroynowski, né en 1752 était un représentant éminent des auteurs de la grande réforme intellectuelle sociale et politique qui s'est produite en Pologne vers la fin du XVIII-e siècle sous le règne de Stanislas Auguste.

Cette renaissance, couronnée par la Constitution du 3 mai 1791, peut être à juste titre comparée pour ce qui concerne la réforme de l'organisation de l'Etat à la Révolution Française. Elle eut d'ailleurs pour effet les deux partages de la Pologne par ses voisins, Etats d'ancien régime absolutiste, qui ne pouvaient pas souffrir qu'un Etat moderne, bien organisé et démocratique, s'interpose à leur politique égoïste.

Jérôme Stroynowski, professeur à l'Université de Wilno, depuis recteur de cette Université, évêque de Wilno, doit être apprécié, à côté de Kołłątaj et Staszic, comme un des personnages les plus éminents, qui par leur travail scientifique et leur action sociale et politique ont coopéré à la réforme.

Il donna dans son oeuvre principale, intitulée „Système du droit de nature, du droit politique, d'économie et du droit des gens” (première édition Wilno 1785, sixième édition Wilno 1805, traduction St. Petersbourg 1809) ainsi que dans une série de discours prononcés tant à l'Université qu'à d'autres occasions, un large système

philosophique et juridique, connu par tout le monde polonais de son époque.

En matière de psychologie et epistemologie, Stroynowski se déclare sensualiste. Le sensualisme pourtant n'est pour lui qu'une pétition de principe, dans toutes ses oeuvres il demeure rationaliste, employant la méthode apriorique propre à cette Ecole philosophique. Ses idées métaphysiques sont également rationalistes; la Nature et ses lois — voilà le monde dans lequel Stroynowski cherche les principes de sa science.

Le monde naturel est évidemment créé par Dieu, mais les liens qui existent entre Dieu et l'humanité ne sont, que rarement, expliqués dans les idées de Stroynowski. Son système moral est basé sur trois grades des droits et obligations découlant du Droit de Nature et classés dans un catalogue. Ces trois grades représentant trois principes — l'égoïsme, la morale de l'intérêt social et enfin la morale dépourvue d'utilitarisme.

L'étude des lois morales sert à Stroynowski comme initiation à une idée plus large, à l'idée du Droit de Nature. Le Droit de Nature, embrassant outre la morale aussi les fondements de la société humaine, ainsi que les principes d'un droit constitutionnel idéal et le droit des gens, est une véritable synthèse des lois de toutes les actions humaines.

Ces lois étant inamovibles constituent en même temps un élément essentiel du fonctionnement de la Nature, encore que, vu que la volonté joue un rôle dans les actions humaines, elles puissent être méconnues et violées par les gens.

En dernière analyse on peut dire que le Droit de Nature a deux côtés, le côté explicatif, comme loi immuable du fonctionnement de la Nature, et le côté normatif, comme projection de la Nature pour les affaires humaines.

L'état naturel des hommes, contrairement aux idées des philosophes européens du temps c'est l'état social, dicté par le Droit de Nature qui pose à la base même de cette société, les principes de la liberté, de l'égalité et de la propriété. Le Droit de Nature indique également les formes à suivre dans l'organisation de l'Etat. L'Etat composé de trois éléments — territoire, population et pouvoir suprême, a pour but d'interpréter, par voies des lois écrites, le Droit de Nature et de veiller à ce que ce Droit soit observé.

Le Pouvoir Suprême, dont le fonctionnement est divisé selon la méthode de Montesquieu et la population de l'Etat trouvent chez Stroynowski un catalogue de droits et obligations, composé à l'instar du catalogue des lois morales. Pour expliquer la création de l'Etat et son fonctionnement Stroynowski emploie la méthode du „Contrat social”, qui, cependant, ne prend pas chez lui l'aspect d'un fait historique, mais uniquement d'un moyen méthodologique. Enfin le droit des gens, toujours dicté par le Droit de Nature, pourvu d'un catalogue des droits et obligations réciproques des Etats, prescrit la paix entre les Nations, sauf la guerre défensive, et essaye d'indiquer les voies conduisant vers une vraie Société des Nations.

Outre ce système philosophique Stroynowski nous donne dans son exposé économique une bonne leçon de physiocratie ainsi que beaucoup de conseils utiles, relatifs à la pratique constitutionnelle et juridique.

Il apparait clairement, même de cet abrégé sommaire que les idées de Stroynowski ont été influencées principalement par les philosophes de l'Ecole du Droit Naturel.

Une analyse détaillée montre que le système moral, les éléments de psychologie et les idées sur le Pouvoir Suprême ont été empruntées à Locke.

D'autres auteurs, en premier lieu Montesquieu et Rousseau, dans une certaine mesure Condillac et Beccaria ont également joué un rôle dans la formation de la science de Stroynowski, qui n'est pas, non plus étrangère à certains principes de la doctrine catholique — du Thomisme.

Il faut souligner encore l'influence de la réalité des conditions politiques de ce temps en Pologne, comme facteur important qui a contribué à la naissance de certaines de ces opinions. On peut dire pourtant, sans exagération que malgré l'eclectisme évident, les idées de Stroynowski sont classées d'après son propre système, et sur certains points très avancées.

Le fondement de la conception du Droit de Nature, dont les deux côtés, le double fonctionnement sont expliquées d'une manière intéressante chez Stroynowski; l'idée de la formation naturelle de la Société, idée rare chez un philosophe de l'Ecole, qui propagait le principe du Contrat Social, enfin un vif sentiment de

réalité envers les besoins de la vie pratique — tout ça ajoute une valeur à la science de Stroynowski.

Cette science, moins pourtant marquante au point de vue européen, est pour l'histoire du développement des idées philosophiques juridiques et politiques polonaises d'une importance primordiale.

Ses oeuvres transportaient les lectures polonais des temps du moyen-âge où se trouvait la littérature polonaise avant Stroynowski, retombée dans cette époque après son développement brillant aux temps de la Renaissance, à travers du XVII-e siècle, vers les philosophes du XVIII-e.

ROZDZIAŁ I

§ 1 Wstęp. § 2 Literatura filozoficzna i prawnicza wieku XVIII-go.
§ 3 Życiorys ks. Stroynowskiego. § 4 Charakterystyka dzieł. § 5 Bibliografja.

§ 1. *Wstęp.*

Okres panowania Stanisława Augusta uznany został powszechnie za jedno z najważniejszych i jednocześnie najbardziej zdumiewających zjawisk w historii Narodu Polskiego.

Wśród doniosłych i coraz bardziej groźących istnieniu Rzeczypospolitej komplikacyj politycznych odradza się i budzi myśl i twórczość narodowa, kształtują się nowoczesne poglądy naukowe, wiedza odzyskuje swe prawa, wskrzeszone zostają wysiłki zmierzające do przebudowy ustroju społecznego i państwowego Polski.

Ostatnie echa Złotego Wieku umilkły z końcem panowania Władysława IV-go; nadeszły czasy zwiększającego się coraz bardziej upadku, który przybrał w początku wieku XVIII-go rozmiary niespotykane u narodów Zachodu.

Europa tymczasem budziła się ze snu, w który pograżyły ją wojny i zamieszki poreformacyjne.

Grocjusz, Hobbes, Locke tworzyli podwaliny nowożytnej filozofji; Kartezjusz i Leibniz, rozszerzając horyzonty królowej nauk, pogłębiali poznanie przyrody.

Przed oczami uczonych a nawet coraz szerszego, zaczynającego już myśleć ogółu, otwierały się nowe gałęzie nauk, powstawały pojęcia, którym dotychczas hołdujemy. Nauka prawa, zyskawszy potężną podporę w szkole filozoficznej prawa Natury ogarnęła nowe dziedziny. Powstało nowożytne prawo narodów.

Wreszcie rewolucja angielska, wzorując się na polityce filozofów, budowała trwający po dzień dzisiejszy system rządów reprezentacyjnych w państwie.

Rozwój ten był nieustanny i chwila, w której Polska zdobyła sobie sposobność zapoznania się w szerszym zakresie z nowymi zdobyczami kultury zachodniej — przypadła już u kresu rozwoju tego etapu myśli filozoficznej i politycznej ukoronowanego rewolucją francuską, która, uzupełniając wzorowaną na Anglii przebudowę państwa nowoczesnego — przebudowała ustrój społeczny.

Naród polski stanął zatem w obliczu wielkiego zadania, w skrócie kilkudziesięciu lat musiał przyswoić sobie owoce stuletniego zgórą rozwoju kultury Zachodu, obmyśleć przebudowę struktury państwowej i socjalnej i starać się wprowadzić w życie rezultaty tej pracy.

Wysiłek zostaje podjęty jednocześnie we wszystkich kierunkach. Reforma wychowania młodych, ten nieodzowny czynnik trwałości wszelkich zmian społecznych i akcja polityczna wśród dojrzałych tworzą dwa wielkie łożyska, któremi biegną prądy reformatorskie.

Jest oczywiście, że na tle powyższych prądów powstaje niezwykle obfita literatura filozoficzna i polityczna. Przewroty polityczne i społeczne bowiem nierozłącznie związane są z przewrotem umysłowym, tak że trudno jest ustalić wzajemną zależność, tych zjawisk; jest ona funkcjonalną.

Niema miejsca w niniejszej pracy na ocenę doniosłości wydarzeń politycznych epoki Stanisławowskiej, które zresztą już wszechstronnie przez historyków oświetlone zostały, zająć się natomiast należy krótkim zobrazowaniem ówczesnej literatury filozoficznej i prawniczej.

Jest bowiem powszechnym zwyczajem, by, przy monograficznym opracowaniu pewnego autora, umieścić go w czasie, czyli mówiąc inaczej, znaleźć tło, na którym kształtowały się i rozwijały jego prace i poglądy.

Słusznie jest przytem, zamiast martwej gry wypadków historycznych, opisać pokrótce tętniący żywą myślą ruch intelektualny, choć oba te zjawiska, jak wyżej wspomnieliśmy, są tylko dwoma obliczami jednego obrazu.

§ 2. *Literatura filozoficzna i prawnicza wieku XVIII-go.*

Zbadana dotychczas historia polskiej literatury¹⁾ filozoficzno-politycznej sięga wieku XV-go, kiedy to zjawia się Ostroroga „*Monumentum pro Reipublicae ordinatione*”. Wiek XVI-ty, niezwykle obfitujący w przejawy ożywionego ruchu umysłowego, daje nam szereg dzieł znakomitych, Modrzewski, Orzechowski, Skarga, Górnicki, Wolan, Warszewicki i inni tworzą gromadę pisarzy Złotego Wieku.

W wieku XVII-ym dwa tylko nazwiska pisarzy godnych uwagi notują historycy literatury polskiej — Starowolskiego i Olizara.

Wszyscy ci autorzy mają dwie cechy wspólne. Pierwszą, że poglądy ich tkwią, bądź w starożytności jak na humanistów przystało, bądź też w średniowieczu i że gdziekolwiek tylko daje zauważyć się przeblask nowych kierunków. Drugą — że dzieła ich zawierają wprawdzie wiele cennych myśli teoretycznych, lecz myśli te z dużym trudem muszą być wyluskiwane z oprawy rozważań i wskazówek praktycznych, często nieliczących z powagą poruszanych tematów.

Przy tem uogólnieniu zastrzec się musimy, że Dr. Piętka²⁾ czyni trzy wyjątki, dla dzieł Wolana, Olizara, i dzieła Starowolskiego „*Accessus ad utriusque iuris cognitionem*”, które uważa za wolne od balastu praktyczno-dydaktycznego, zaś Słotwiński³⁾ ocenia dzieło Olizara „*De Politica hominum societate*”⁴⁾ jako wyraz całkowicie nowoczesnych poglądów.

W związku z tą zależnością całej niemal literatury filozoficzno-politycznej do wieku XVIII-go od wzorów starożytnych i średniowiecznych jasnym się staje, że dopiero ten wiek przynosi nam do Polski nowożytny poglądy filozoficzne.

Poglądy te stały się powszechnie panującymi i uznanymi w Europie wcześniej o całe stulecie, nazwać je można słusznie szkołą fi-

1) Źródła. Tarnowski Stanisław. *Historja literatury polskiej* tom 2 i 3-ci.

Piętka Henryk. „*Poglądy filozoficzno-prawne Szymona Starowolskiego*”. Wstęp.

2) Op. cit. str. 19.

3) Słotwiński Feliks „*Rozprawa o początkach i postępach w nauce prawa naturalnego*”. Kraków 1825 Drukarnia Cieszkowskiego.

4) Wydane w r. 1651 w Gdańsku.

lozoficzną prawa Natury. Choć bowiem pojęcie prawa Natury znane jest, jak chcą niektórzy ¹⁾ czasom najdawniejszym, a inni odnajdują je dopiero u Św. Augustyna ²⁾, to jednak powtarzając za Erykiem Wolfem ³⁾, powiedzieć możemy, że dopiero w doktrynach europejskich wieku 17-go prawo Natury przetwarza się z idei w „postać”, jest już nie pewną potencjalną możliwością lecz bezpośrednim kinetycznym wyrazem nowych form życiowych. Od chwili narodzin prawa Natury rozpoczyna się walka o prawo człowieka, o prawo podmiotowe, o państwo prawne.

Pojęcie prawa Natury nie ogranicza się w poglądach, którym nadało nazwę, do tej lub innej gałęzi nauk filozoficznych, wyraźta ponad nie, staje się ogólną i najwyższą regułą, w świetle której tworzą się wszystkie pojęcia.

Podział historyczny wieków zyskuje przy badaniu dziejów szkoły prawa naturalnego nowe głębokie uzasadnienie swej słuszności.

Z zestawienia przeglądu literatury filozoficzno-politycznej w Polsce przed wiekiem XVIII-tym z tem, cośmy wyżej powiedzieli o szkole prawa Natury wynika wniosek, że myśl filozoficzna w Polsce przed wiekiem Oświecenia stanowi zamkniętą w sobie całość i ruch umysłowy okresu stanisławowskiego nie daje się nawiązać do dawnych dziejów myśli polskiej, gdyż stanowi wynik recepcji nowych poglądów europejskich, nie zaś kontynuację rodzimej w tej dziedzinie twórczości ⁴⁾. Wnioskowi temu w niczem przeczyć nie mogą przytoczone wyżej wyjątki, gdyż pomiędzy czasem w którym pisali Wolan, Starowolski i Olizar a rozwojem literatury polskiej wieku XVIII-go minęło zgorą stulecie.

Wniosek ten zwalnia nas zupełnie od obowiązku omówienia tutaj literatury polskiej przed wiekiem XVIII-tym; wkraczamy w czasy nowe, zaczynamy od początku, jeślibyśmy znaleźli myśli wspólne tym dwom okresom przedzielonym stuleciem upadku umy-

1) Kohler Józef „Enzyklopädie der Rechtswissenschaft” artykuł p. t. „Rechtsphilosophie und Universalrechtsgeschichte”. Wolf i inni.

2) Piętka. op. cit. str. 9.

3) Erich Wolf „Grotius, Pufendorf, Thomasius, Drei Kapitel zur Gestaltgeschichte der Rechtswissenschaft”. Heidelberger Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte” 1927. Wstęp.

4) Por. śp. prof. Władysława Smoleńskiego „Przewrót umysłowy w Polsce w wieku XVIII-tym”.

słowego, to pokrewieństwa szukać należy w odległej starożytności i po przez wspólną światu całemu myśli skarbnicę.

Przeglądając bibliografię literatury filozoficzno-politycznej wieku XVIII-go spostrzegamy natychmiast, że obfitość jej w drugiej połowie stulecia jest, nawet na zachodnio europejskie stosunki, niezwykłą. Obfitość ta nakłada na badaczy obowiązki klasyfikacji. Gdy bowiem poprzednio mianem literatury filozoficzno-politycznej mogliśmy objąć wszystko co w Polsce, poza literaturą piękną, napisane zostało, to w wieku XVIII-tym tak uproszczony podział nie wystarcza.

Trzy gałęzie literatury politycznej złączone dawniej np. u Orzechowskiego, odcinają się dość wyraźnie: literatura filozoficzno-polityczna, publicystyka polityczna i literatura prawnicza.

Kryterjum podziału jest jednak, jak zazwyczaj, trudne do odnalezienia; które dzieła napisane zostały pod wrażeniem chwili i dla wywołania natychmiastowego oddźwięku opinii, które zaś posiadają trwalsze, oryginalne i naukowe wartości — często nie da się powiedzieć. Trudność tę potęguje okoliczność, że literatura epoki Stanisławowskiej zbadana została gruntownie tylko z punktu widzenia opisowo-historycznego, brak zaś dotychczas studjum wnioskującego w istotę głoszonych przez tę literaturę poglądów.

Dlatego też, omawiając kilku autorów, dalecy będziemy od ambicji i wyczerpania ich listy, a przecież jednak, chcąc przedstawić poglądy jednego z nich, naszego autora — ks. Stroynowskiego, musimy choć parę słów o jego współczesnych powiedzieć. Eliminujemy zgóry wszystko to co uważamy, w oparciu na badaniach źródłowych, za publicystykę polityczną¹⁾, biorąc za nasze naczelné kryterjum intencję autora do systematycznego przedstawienia swych poglądów oraz cel opublikowania dzieła.

Literaturze prawniczej, czyli literaturze ograniczającej się do zgrupowania i wykładni aktualnego ustawodawstwa, wypada poświęcić słów kilka, przedewszystkiem ze względu na charakterystyczne znaczenie jej powstania w tym okresie, jako osobnej gałęzi piśmiennictwa.

¹⁾ O literaturze politycznej w szerokim znaczeniu traktują: Tarnowski op. cit. Pilat Roman „Literatura polityczna Sejmu Czteroletniego”. Kraków 1872.

Oczywistym jest bowiem, że właśnie w okresie panowania szkoły prawa Natury, która przez ściśle zespolenie prawa z filozofją, wysoko podniosła znaczenie prawa i zainteresowanie niem, w okresie, w którym powstaje w Polsce samodzielna literatura filozoficzno-polityczna, w okresie w którym zapatrzone w przebudowę Zachodu społeczeństwo szuka zmiany praw polskich, więc pragnie je przedewszystkiem poznać, — literatura prawnicza jest czytana i poszukiwana.

Mamy więc w pierwszym rzędzie słynną Tomasza Zamoyskiego „Kodyfikację przedstawioną Sejmowi z 1780 r.,” która nie doczekała się wprawdzie oficjalnego przyjęcia, stanowi jednak dowód wielkiego i pełnego zrozumienia pracy prawniczej. Znanie powszechnie wydawnictwo Pijarów „Volumina Legum” stanowi największą encyklopedję prawa obowiązującego naówczas w Polsce.

Zjawiają się i mniejsze, treściwe opracowania encyklopedyczne, że cytujemy dla przykładu „Accessoria... na podstawie Inwentarza M. Ładowskiego”¹⁾, wydane we Lwowie 1765 (drukarnia Filipowicza), Teodora Ostrowskiego „Inwentarz nowy praw traktatów i konstytucyj koronnych i W. Ks. Litewskiego w czasie bezkrólewia 1764 i za panowania Stanisława Augusta do 1780 uchwalonych” wydane w 1783 r. (Suplement w 1785).

Zostają napisane i wydane prace poświęcone opisowi poszczególnych działów nauk prawnych, a więc: tegoż Teodora Ostrowskiego „Prawo Cywilne Narodu Polskiego” dwa wydania 1784 i 1787, Ks. Wincentego Skrzetuskiego „Prawo polityczne Narodu Polskiego” 1787, J. W. Jezierskiego „Traktaty Polskie z sąsiednimi mocarstwami zawarte” 1789, próba encyklopedji międzynarodowego prawa publicznego Ks. Franciszka Siarczyńskiego „Historja celniejszych i sławniejszych traktatów między europejskimi mocarstwami różnemi czasy poczynionych” 1764.

Wymieniony wyżej, dla przykładu raczej, katalog prac poświęconych prawu pozytywnemu wskazuje, że literatura filozoficzno-polityczna, istotnie nas interesująca, nie stanowi jedyne

¹⁾ „Inwentarz konstytucyj koronnych od 1559 do 1683” Macieja Marjana Ładowskiego wydany został jeszcze w 1686, przez długie lata stanowił jedyną w tym rodzaju pracę w Polsce.

źródła wiedzy o prawie, jak to było dawniej; przeciwnie dzięki piśmiennictwu prawniczemu może być wolną od potrzeby rozwodzenia się nad prawem pozytywnem, może poświęcić się wyłącznie teorii.

Dzieła dotyczące materij filozoficzno - politycznych są, zgodnie z tem cośmy o wyżej szkole prawa Natury powiedzieli, poświęcone przedewszystkiem temu właśnie pojęciu prawa przyrodzonego i, już z tego względu, nazywając tę literaturę — filozoficzną, wiemy, że jest ona jednocześnie, a może zwłaszcza, literaturą dotyczącą filozofji prawa i państwa.

Szereg dzieł tych w wieku XVIII - tym¹⁾ rozpoczyna właściwie: Leszczyńskiego „Głos wolny szlachcica — wolność ubezpieczający” (1733) oraz inne dzieła tego autora.

W roku 1763 ukazuje się Konstantego Świącickiego „De jure naturae et gentium in genere et de jure belli et pacis in specie”, w roku 1770 Samuela Chróścikowskiego „De jure naturali et politico”. Obydwa te dziełka uważać należy za nieoryginalne i niesystematyczne przedstawienie przenikających do Polski pojęć zachodnich z zakresu filozofji prawa i państwa.

Jeszcze w roku 1766 ukazuje się w Warszawie (drukarnia Jezuitów str. 301 in 8^o) „Dowód z początków prawa naturalnego”. Co do autora powyższej książki opinie są podzielone, jedni²⁾ uważają ją za przekład bezimiennego dziełka francuskiego pod tym samym tytułem, dokonany przez ks. Tadeusza Młockiego, inni³⁾ uważają właśnie tłumacza za autora.

Książka ta jest nadzwyczaj ciekawą ze względu na wielką jasność wykładu, stojącą na poziomie najlepszych prac filozoficzno - prawnych ówczesnych. We wstępie daje autor obszerny system logiki i psychologii, jednocześnie jednak głosi w materji prawa naturalnego poglądy cofające nas do wieku XVI-go. Wybitnie teistyczne stanowisko autora, wyraźne bezpośrednie nawet, wpływy Arystotelesa, podział praw zapoży-

1) Jak już wyżej wspomnieliśmy Słotwiński uważa jednak Olizara za prekursora literatury filozoficzno - prawnej poświęconej prawu natury, rozwijającej się w wieku XVIII-ym.

2) por. Bibliografja Estreichera.

3) J. Bartoszewicz artykuł p. t. „Ks. Hieronim Stroynowski”, Tygodnik Ilustrowany Nr. 95 z r. 1862.

czony od św. Tomasza¹⁾), ostra krytyka Hobbes'a i Pufendorfa²⁾ za ich stanowisko, zdaniem autora, sprzeciwiające się teistycznemu pojmowaniu prawa przyrodzonego, wreszcie nagana udzielona Grocjuszowi³⁾), za rozdział prawa narodów od prawa przyrodzonego, choć oba mają jedno źródło — w Bogu — oto dowody na poparcie naszego twierdzenia.

Poświęciliśmy kilka słów „Dowodowi z początków prawa naturalnego”, by podkreślić, że nawet w drugiej połowie wieku XVIII-go, nawet w ostatnim ćwierćwieczu, gdyż drugie wydanie „Dowodu” ukazało się w 1779 r. w Wilnie, zjawiają się i znajdują czytelników dzieła cofające się głoszoneymi zasadami o dwa wieki.

W tem świetle ukazanie się w r. 1785 pierwszego wydania „Nauki prawa przyrodzonego, politycznego, ekonomiki i prawa narodów” ks. Hieronima Stroynowskiego nabiera szczególnego znaczenia.

Zanotujmy, że wcześniej jeszcze w r. 1777 Wybicki wydaje „Listy patriotyczne”, charakter publicystyczny tej pracy⁴⁾ mimo wielu ciekawych, lecz niesystematycznie ujętych, poglądów, uwalnia nas od obowiązku omówienia jej w zestawieniu z dziełami ks. Stroynowskiego.

W dobie poprzedzającej zwołanie Sejmu Czteroletniego i podczas jego trwania literatura filozoficzno - polityczna, podobnie jak i literatura polityczna, dosięgają szczytu rozwoju.

Staszic wydaje „Uwagi nad życiem Jana Zamoyskiego” (1785) i „Przestrogi dla Polski” (1790⁵⁾), Kołłątaj pisze i ogłasza słynne „Listy Anonima” (1789) i listów część czwartą p. t. „Prawo polityczne narodu polskiego, czyli układ Rządu Rzeczypospolitej” (1790)⁶⁾.

1) str. 124.

2) str. 96 i 201.

3) str. 227.

4) Por. dr. M. Starzewski wstęp do „Umowy Społecznej” Roussa wydanie Biblioteki Narodowej Ser. II. Nr. 44 str. LII.

5) Katalog dzieł Staszica i ich bibliografiję podaje wyczerpująco doc. dr. S. Czarnowski we wstępie do wydanych w „Bibliotece Narodowej” „Przestróg i Uwag”.

6) Podobnie w sprawie Kołłątaja. Giergielewicz „Poglądy filozof. praw. H. K.”.

Dzieła powyższe zawierają, choć może w nierównej mierze, wiele myśli filozoficzno - prawnych, brak im jednak zamiaru systematycznego ujęcia całości, a cele aktualne zaciemniają istotę poglądów. Dlatego też np. Kołłątaj dopiero w 20 lat później zdobywa się, wydając „Porządek fizyczno - moralny”, na system filozoficzny. Niezwykle obfita literatura Staszicowska i Kołłątajowska wyczerpująco przedstawia poglądy tych autorów, tam też szukać należy bliższych dociekań.

W okresie tym, który przyniósł opisany wyżej rozwój literatury filozoficzno - politycznej następuje piętnastoletnia przerwa.

Ukazuje się jeszcze w roku 1793 ks. Ładowskiego „Prawo natury, prawo polityczne i prawo narodów” (Lublin drukarnia O O. Trynitarzy str. 94. 16-tka) i ks. Szczepana Michałowskiego „Wykład prawa przyrodzonego, politycznego i prawa narodów” (Wilno str. 56. 8-ka).

Obie powyższe publikacje, napisane przez nauczycieli prawa w szkołach wojewódzkich lubelskich i wileńskich, pomyślane jako podręczniki encyklopedji prawa dla uczniów tych szkół, stoją na dość niskim poziomie.

W książce ks. Ładowskiego znajdujemy szereg podobieństw, a nawet wyraźnych zapożyczeń z „Nauki Prawa przyrodzonego...” Ks. Stroynowskiego i, choć linja dzieła macierzystego jest przez ks. Ładowskiego wyraźnie wykoślawiona przez tendencje nawrotu do stanowiska teistycznego w traktowaniu prawa natury, to jednak uważać należy „Prawo natury...” Ładowskiego za chęć streszczenia i przystosowania „Nauki prawa przyrodzonego...” do potrzeb uczniów szkół średnich.

Niezbyt fortunate są wyniki owego streszczenia tam, gdzie ks. Ładowski pragnie zmienić treść poglądów pierwowzoru, przez co często wpada w szereg sprzeczności, lub nawet wielkich błędów, zdradza np. zupełny brak zrozumienia zasady podziału władz¹⁾, choć znów definicję form ustroju państwowego, rzecz charakterystyczna, czerpie od Arystotelesa²⁾.

Książka Ładowskiego zawiera, na wzór dawnych pisarzy, szereg dygresyj³⁾ dotyczących cen mięsa, narzędzi pożarniczych

1) str. 48.

2) str. 51.

3) str. 64. sq.

w miastach i t. d., prawdopodobnie podyktowanych aktualnymi potrzebami małego świata, w którym żył.

Jeszcze niżej stoi broszurka ks. Michałowskiego. Napisana została, jak nam to autor daje do zrozumienia, w celu sprostowania fałszywych a nawet niebezpiecznych poglądów ks. Stroynowskiego wyrażonych w jego dziele, które podówczas również służyło jako podręcznik w szkołach wojewódzkich.

Filipiki przeciwko postępowi w stosunkach społecznych i przeciwko poglądom ks. Stroynowskiego na równość i wolność, wreszcie pochwały na cześć Katarzyny, świadczą dostatecznie wyraźnie, na czyje zamówienie ks. Michałowski wziął się za pióro.

Na tle wspomnianej przerwy w postępie nauk filozoficzno-prawnych, łatwo zresztą dającej się usprawiedliwić ówczesnymi wypadkami politycznymi, na tle omówionych dwóch książek, dzieło ks. Stroynowskiego, obok dzieł Kołłątaja i Staszica stanowi, jak to się zresztą w dalszym ciągu niniejszej pracy okaże, pierwszą poważną w Polsce próbę przedstawienia współczesnych autorowi poglądów szkoły prawa naturalnego.

Prof. Szyjowski w pracy „Myśli Jana Jakóba Rousseau w Polsce XVIII wieku (Kraków 1913) wspomina jeszcze o książce W. R. Karczewskiego (Warszawa 1791) p. t. „O prawach fizycznych i moralnych czyli prawdziwe systema prawa natury”.

Wiek XIX-ty przynosi nam nowe dzieła poświęcone filozofji prawa i państwa, zauważyć jednak wypada, że obrany przez nas autor, jakkolwiek żył i pisał w początku tego wieku, jednak całokształtem zarówno swej twórczości naukowej, jak i działalności publicznej należy do wieku poprzedniego. Literatura filozoficzno-polityczna pierwszego ćwierćwiecza wieku XIX-go jest w stosunku do ks. Stroynowskiego zjawiskiem późniejszym i pod tym kątem winna tutaj być oceniana.

W roku 1803 Michał Czacki wydaje dzieło p. t. „O prawie przyrodzonym czyli o powinnościach i stosunkach człowieka moralnego”, ciekawe i godne zbadania.

Ukazuje się następnie, jak już o tem wspomnieliśmy, w r. 1810 w Krakowie Kołłątaja „Porządek fizyczno-moralny czyli nauka o należytościach i powinnościach człowieka, wynikających z praw wiecznych nieodmiennych i koniecznych przyrodzenia”, dzieło poświęcone wyłącznie materjom filozoficznym z pominię-

ciem zagadnień politycznych i prawnych, co mu sam autor¹⁾ za zaletę poczytuje; służyło temniemniej Jarkowskiemu, profesorowi prawa w Liceum Krzemienieckiem, za podręcznik²⁾).

Epigonem Szkoły prawa naturalnego w Polsce jest Feliks Słotwiński³⁾. W licznych dziełach ogłaszanych w okresie od 1812 do 1844 roku deklaruje się, zwłaszcza w okresie wcześniejszym, jako zdecydowany zwolennik szkoły filozoficzno - prawnej prawa przyrodzonego, przyczem przyznaje się, że jest wiernym uczniem szkoły wiedeńskiej prawa naturalnego z Zeilerem i Martinim na czele⁴⁾. Słotwiński jest dla nas cenny z dwóch względów, po pierwsze: daje nam krytyczny obraz stanu filozofji prawa i państwa i nauki prawa w Polsce w dwóch pracach swych: „Rozprawa o historii prawa natury i różnych systemach jego pisarzy” (rozprawa habilitacyjna Kraków 1812 Druk Akademji) i „Rozprawa o początkach i postępach w nauce prawa natury” (Kraków 1825 Drukarnia Cieszkowskiego), który to obraz krytyczny oczywiście przyjmować musimy ze wszystkimi zastrzeżeniami wynikającymi zarówno z wielkiej agresywności Słotwińskiego w stosunku do swych poprzedników, jak i z faktu, że Słotwiński sam należał do ówczesnej szkoły; po drugie Słotwiński poświęca sporo miejsca naszemu autorowi — ks. Stroynowskiemu, zarzuty jego rozpatrzył szczegółowo na właściwem miejscu.

Z obowiązku bibliograficznego wspomnimy jeszcze o dwóch pracach poświęconych prawu przyrodzonemu, są to Andrzeja Markowicza „Moralność w wykładzie prawa przyrodzonego (r. 1809) i ks. Szaniawskiego „Wiadomości początkowe o nauce prawa” (Warszawa 1817).

1) Str. 182 sq. w wydaniu pierwszym.

2) pisze o tem Méyet w Artykule „Mickiewicz nauczycielem prawa” opublikowanem w dziele zbiorowem, dla uczczenia 25-lecia pracy naukowej Aleksandra Świętochowskiego p. t. „Prawda”.

3) ur. 1788 zm. 1862, doktor praw i filozofji, nauczyciel szkół wojewódzkich krakowskich i Szkoły Głównej, profesor Wszechnicy Jagiellońskiej, polityk i adwokat. Ogłosił prócz cytowanych w tekście, następujące prace „O istotnych zasadach nauki skarbowej” Kraków 1818, „Prawo Natury Rządowe” 1815, „Prawo Narodów naturalne połączone z Praktyką Państw Europejskich” 1822, „Prawo natury prywatne” 1825, „Ustawodawstwo Rzeczypospolitej Krakowskiej” 1836 i inne.

4) Rozprawa habilitacyjna s. 43.

Na tem wyczerpuje się lista autorów blisko związanych z filozofją wieku poprzedniego. Odtąd Polska nadaża stale za ruchem umysłowym Zachodu, niemiecka filozofja idealistyczna¹⁾, szkoła historyczna i hegeljanizm w filozofji prawa kładą kres panowaniu szkoły prawa Natury.

Zakończywszy przegląd tła historyczno - bibliograficznego, na którym występuje ks. Stroynowski, próbujemy dodać do tych naszych rozważań pewne potrzebne nam wnioski i uogólnienia.

Jak to już kilkakrotnie stwierdziliśmy, czasy były nadzwyczaj ciekawe, proste ilościowe zestawienie książek ogłoszonych w tym okresie wskazuje, że zaczęto podówczas w Polsce pracować, czytać i działać w kierunku rozwinięcia ruchu umysłowego. Jeśli wspomnimy jeszcze, że ukazała się równocześnie wielka ilość przekładów współczesnych autorów obcych²⁾, przedewszystkiem Roussa³⁾, i Monteskjusza⁴⁾, obraz będzie zupełny.

Czy literatura omawiana i publicystyka ówczesna posiada, poza hołdowaniem jednej szkole filozoficznej i poza ogólną szlachetną tendencją przyczynienia się do poprawy stanu rzeczy w Polsce, jakąś wspólną cechę?

W materji zależności od wzorów europejskich wszyscy badacze są zgodni, że dwaj przedewszystkiem filozofowie wywarli przemożny wpływ na ówczesny przewrót umysłowy w Polsce, Locke⁵⁾, i Rousseau⁶⁾. Nic w tem dziwnego, obaj są teoretykami, najważniejszymi i najjaskrawszymi obrońcami dwóch wielkich, odrębnych a wzajem się uzupełniających rewoltów, rewolucji angielskiej i wielkiej rewolucji francuskiej. Śledząc trwałe owoce pierwszej a zwłaszcza gorączkową działalność drugiej, Polacy radzi sięgali do źródła duchowego tych zjawisk. Ulegali zwłaszcza silnie wpływom dwóch filozofów Staszic i Kołłątaj, najcelniejsi nasi pisarze filozoficzno - polityczni. Czy ulegał im

1) por. dr. Stefan Czarnowski artykuł „Filozofja społeczna w Polsce wieku XVIII-go i początku wieku XIX-go. „Biblioteka Warszawska” czasopismo Tom IV z listopada 1904, str. 237.

2) por. Pilat opus cit.

3) Discours sur l'inégalité — przekład polski 1784.

4) „Esprit des lois — przekład polski 1777.

5) Smoleński op. cit. str. 72, Czarnowski op. cit. str. 209 i inni.

6) prof. M. Szykowski „Myśl Jakóba Rousseau w Polsce XVIII wieku” Kraków 1913. Str. 123 sq. Dr M. Starzewski op. cit. str. XLVI.

i ks. Stroynowski, którego w naszym przekonaniu stawiać należy tuż obok wspomnianych pisarzy polskich, okaże się w dalszym ciągu naszej pracy.

Drugim elementem wspólnym dla pisarzy, nazwijmy ich krótko, wieku XVIII-go, wynikającym, zarówno z pobudek dla których pisali, jak i z należenia do jednej szkoły, wreszcie z wspomnianej zależności od wielkich filozofów, jest szczególna skłonność do doraźnego wyciągania wniosków ogólnych wkraczających w dziedzinę polityki prawnej z pośród filozoficznych przesłanek.

Choć bowiem każdemu filozofowi właściwą jest ta tendencja, a choćby już Platon, zbudowawszy podstawy swej etyki i polityki, daje w „Rzeczypospolitej” wykończony materiał dla polityki prawnej, to jednak żadna doktryna w tym stopniu, co doktryna prawa naturalnego nie niesie w samej istocie swych poglądów, tyle bezwzględnych wskazówek właśnie dla polityki prawnej.

Zwolennicy prawa Natury, choć myśl ich kroczy najrozmaitszemi szlakami, że niekiedy wydaje się nawet, iż nic ich nie łączy prócz wspólnej nazwy odmiennych pojęć, wierzą w istnienie prawa doskonałego i niezmiennego; istnienie to oczywiście prowadzi, na tle porównania z pozytywnymi stosunkami, do wniosków lub nawet systemów dotyczących polityki prawa.

Uwzględnienie obok teorii także i polityki prawnej każe nam jeszcze patrzeć się na filozofów wieku XVIII-go w Polsce pod kątem widzenia ich szczególnej wartości dla filozofji prawa, nauki jednoczącej właśnie teorię z polityką prawa¹⁾.

Rozważania powyższe dają nam materiał do bezpośrednio nas obchodzących wniosków.

Żywe i istotnie dyktowane przez splot wypadków zespolenie się nauki czystej z potrzebami życia politycznego, które z niej czerpało swe wzory dla ostatecznych wyników, owa właśnie szeroko występująca polityka prawna, która znajduje swe wykonanie — wskazują nam, że ruch umyłowy tego okresu, w którym żył i pracował ks. Stroynowski, nie jest tylko niepożyteczną abstrakcyjną pogonią za wiedzą lecz istotnym składnikiem naszego życia narodowego. Gdy bowiem myśl filozoficzno-polityczna okresów poprzednich przebrzmiała w Polsce bez echa, zasady

1) Piętka op. cit. wstęp.

wpracowane u schyłku wieku Oświeconego przyniosły nam Konstytucję III-go Maja w dziedzinie życia państwowego, a szeroko sięgającą modernizację wszystkich dziedzin w zakresie życia społecznego.

I dlatego, opracowując poglądy filozoficzno - prawne ks. Stroynowskiego, nie przyczyniamy się jedynie do odkrycia zapomnianych stron jego działalności naukowej, lecz wedle naszych sił rzucamy większe światło na pewien wycinek wielkiego przewrotu umysłowego w Polsce.

Materiał, który wyżej przytaczaliśmy, dalecy od pretensji wyczerpania go choćby ze strony historyczno-bibliograficznej, domaga się bliższego zbadania, by z drobnych odcinków utworzył się nowy promień światła rzuconego na naszą Przeszłość.

Rozważania powyższe mają jeszcze i ten pożytek, że dają nam pewne wskazówki dla dalszego ciągu naszej pracy. Każą nam, przy przedstawianiu poglądów ks. Stroynowskiego na poszczególne, ważniejsze kwestje, starać się określić ustosunkowanie tych poglądów do innych najważniejszych współczesnych im systemów polskich i do ówczesnej polskiej rzeczywistości, wskazują nam właściwą drogę wpływów obcych, pozwolą nam wreszcie ocenić w końcu niniejszej pracy postać ks. Stroynowskiego, nie tylko z punktu widzenia współczesnego, lecz także na tle wiedzy i ludzi jego czasów.

§ 3. Życiorys Ks. Stroynowskiego.

Wszystko cośmy dotychczas powiedzieli służy, jak wiadomo za tło postaci ks. Stroynowskiego. Wypada zkolei zająć się nim samym.

Ks. Hieronim Stroynowski urodził się 20 września 1752 r. w Chodaczewie w powiecie krzemienieckim, z ojca Benedykta i matki Marjanny, jako potomek starej rodziny szlacheckiej z Krakowskiego, herbu Strzemień.

Młodszym jego bratem, był Walerjan, znany ekonomista i polityk ¹⁾.

¹⁾ Walerjan hr. Stroynowski ur. 1759, um. 1834, podkomorzy buski, poseł na Sejm Czteroletni, później senator Cesarstwa Rosyjskiego, autor znanego dzieła p. t. „*Ekonomika powszechna krajowa narodów*” (ostatnio wydane u Arcta 1912 r. z doskonałym wstępem dr. Gargasa), oraz szeregu mów.

Ks. Stroynowki pobierał nauki początkowe w Konwicie pijarskim w Złoczowie, poczem, czując powołanie do stanu duchownego i pracy oświatowej, wstąpił do zgromadzenia O. O. Pijarów w Podolińcu (na Spiszu) i został w 24-ym roku wyświęcony na kapłana.

Pierwszy okres jego działalności poświęcony jest wyłącznie nauce. Natychmiast po wyświęceniu rozpoczął wykłady w Konwicie w którym niedawno jeszcze był uczniem — w Złoczowie, przeniesiony został później do Międzyrzecza i nakoniec do Warszawy, gdzie przez cztery lata wykładał matematykę, logikę i metafizykę, zaś od roku 1779 także prawo przyrodzone i prawo narodów.

W roku 1781, a zatem w 29 roku życia, powołany zostaje przez Wszechnicę Wileńską na katedrę profesorską, lecz przedtem udaje się w charakterze prefekta ośmiu stypendystów, jadących na studia z Wilna, do Krakowa. Przebywa tam dwa lata i w roku 1783 otrzymuje w Akademji Krakowskiej, podówczas już zreformowanej, tytuł doktora teologii i obojga praw.

Powraca do Wilna, gdzie przez lat dwadzieścia trzy poświęca się przede wszystkim pracy naukowej i pedagogicznej, początkowo jako profesor prawa przyrodzonego, zaś od roku 1799 także jako rektor Akademji, obrany jednogłośnie na wakuujące po Poczobucie zaszczytne stanowisko.

Szereg prac naukowych ks. Stroynowskiego, poświęconych filozofji i teorii prawa - prawu przyrodzonemu, rozpoczyna wygłoszona w dniu 29 listopada 1783 r. „Mowa o nieszczęśliwych skutkach dla ludzi i narodów z powodu niedostatecznej znajomości praw moralnych”. W roku 1785, a zatem w zaraniu swej kariery naukowej, ogłasza najważniejsze swe dzieło p. t. „Nauka prawa przyrodzonego, politycznego, ekonomiki i prawa narodów”. Szczegółową chronologję prac ks. Stroynowskiego omówimy dalej, tutaj pragnęliśmy tylko podkreślić, dla właściwej synchronizacji z życiorysem, początek tych prac i chwilę powstania dzieła najważniejszego.

W latach 1786 — 1789 podróżuje ks. Stroynowski zagranicę, dla pogłębienia swej wiedzy i poratowania nadwątłego pracą zdrowia. Przebywa głównie we Włoszech, gdzie styka się ze światem naukowym romańskim, poznaje Beccarię i Fabro-

niego ¹⁾), zostaje obrany członkiem Florenckiej Akademji Nauk i Rzymskiej Akademji Arkadów. Bezpośredniego wyrazu rezultatów tej podróży w pracach ks. Stroynowskiego nie znajdujemy, choć niewątpliwie przyczyniła się ona do rozszerzenia jego horyzontów myślowych; wygłoszona w Wilnie 5 października 1789 r. bezpośrednio po powrocie z zagranicy „Mowa przy rozpoczęciu dwuletniego kursu prawa przyrodzonego” posiada doniosłe znaczenie dla głębszej interpretacji poglądów naszego autora.

Przyjęcie godności rektorskiej i równoległe awanse w hierarchji duchownej stają na przeszkodzie dalszej twórczej pracy naukowej, odtąd ks. Stroynowski poświęca się przedewszystkiem swym obowiązkom publicznym; jest to okres drugi jego działalności. Nie przeszkadza mu to oczywiście w utrzymywaniu dalszego żywego kontaktu z nauką, koresponduje z polskimi uczonymi²⁾ a także z zagranicą, z Edynburgiem, Filadelfją, Lipskiem³⁾), jest członkiem „Warszawskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk” i „Wolnego Towarzystwa Ekonomicznego” w Petersburgu.

Na bliższe omówienie zasługują jeszcze inne gałęzie działalności ks. Stroynowskiego.

Jako uczony prawnik powołany został dwukrotnie do bliższego zetknięcia się z praktyką prawa. Równocześnie z katedrą w Wilnie, otrzymał nominację na członka Komisji Kodyfikacyjnej prawa cywilnego i karnego powołanej przez Sejm w r. 1780, której prace niestety nie przyniosły trwałych wyników.

Po rozbiorze, już w roku objęcia berła rektorskiego, obrany został prezesem Trybunału Litewskiego w kole duchownem.

Jako organizator i rzeczoznawca szkolnictwa miał ks. Stroynowski sposobność również dwukrotnie swój współdziałalność zaznaczyć; w charakterze członka Komisji Edukacyjnej, tej wielkiej instytucji wyrosłej z przewrotu umysłowego w Polsce wieku XVIII-go, w dwóch ostatnich latach jej istnienia 1792 — 1794, oraz, już jako rektor, w komisji powołanej przez Czartoryskiego,

¹⁾ Historyk włoski ur. 1732, um. 1803, nauczyciel przy dworze Leopolda Toskańskiego.

²⁾ Listy do Antoniego Jurkowskiego, Albertrandy'ego, Jana Śniadeckiego.

³⁾ Brak nam niestety bliższych danych dotyczących tej korespondencji.

pod auspicjami Aleksandra I-go dla zreformowania szkolnictwa ziem polskich, które weszły w skład Imperjum.

Działając w Komisji od 1803 r., opracował projekty reformy Akademji i szkolnictwa średniego, które w części zostały wykonane.

Na zakończenie słów kilka o awansach w hierarchji duchownej; początkowo ks. Stroynowski, poświęcając się wyłącznie nauce, nie awansował jako kapłan, jednakże już po powrocie z zagranicy w r. 1789 został mianowany kanonikiem katedralnym kijowskim, później koadjutorem scholastyka katedralnego wileńskiego, w r. 1797, wreszcie w dniu 19. I. 1806 wyświęcony został na biskupa tytularnego Lambezatyńskiego. Objął jednocześnie urzędy koadjutora biskupa łuckiego Cieciszowskiego i deputata do kolegium rzymsko - katolickiego w Petersburgu, któremu to kolegium później przewodniczył. W roku 1808 został, zresztą wbrew woli kapituły, administratorem diecezji wileńskiej i nakoniec przed śmiercią w 1814 r. biskupem wileńskim.

Awanse duchowne, od roku 1806 uznać należy za trzeci okres życia ks. Stroynowskiego, w którym przestał już bezpośrednio stykać się z nauką i życiem publicznem; w roku tym przed nominacją na biskupa in patribus złożył insygnja rektorskie, by sięgać po coraz wyższe zaszczyty kościelne.

W roku 1815 u szczytu powodzenia dokonał swego pracowitego żywota, poświęconego przedewszystkiem nauce, obowiązkom duchownym i pracy publicznej .

Współcześni, n. p. Kapituła wileńska, i potomni obeszlę się z ks. Stroynowskim niesprawiedliwie, pierwsi obdarzyli go niechęcią, drudzy obojętnością.

O ile pierwszych, z łatwo zrozumiałych ludzkich pobudek, rozgrzeszyć można, każdy bowiem człowiek, któremu sprzyja powodzenie w jego poczynaniach życiowych, zazwyczaj budzi niechęć, o tyle małe zainteresowanie postacią ks. Stroynowskiego w bogatej literaturze dotyczącej czasów stanisławowskich nie wydaje się uzasadnione.

Wartości naszego autora, jako filozofa i prawnika poświęcona jest cała praca niniejsza, pominiemy zatem teraz zarzut powierzchownej wiedzy postawiony mu przez Słowińskiego ¹⁾; tu-

1) Rozprawa habilitacyjna.

taj jednak musimy zastanowić się nad zarzutami, które przewijają się u wszystkich biografów, zarzutami oportunistycznego i jaskrawej chęci dogadania swym ambicjom.

Że pracę swą publiczną pełnił sumiennie, dowodzą tego awanse, które czasem mogą być przypadkowe, lecz przypadek nigdy rozciągnąć się nie może na całe życie ludzkie, dowodzą tego odznaczenia, medal „Bene merentibus” za pracę w Komisji Kodyfikacyjnej i order Św. Stanisława za pracę w Komisji Edukacyjnej, dowodzi tego zwłaszcza wyniesienie na dwa wysokie urzędy, rektorski i biskupi, w dziedzinach pracy, w których, jak wiemy, najtrudniej można wywalczyć sobie, i tylko rzetelną pracą, uznanie.

Poza spadkiem naukowym, pozostawił także ks. Stroynowski i inne trwałe zdobycze. Wydzwignął na wysoki poziom naukowy wszechnicę wileńską, troszczył się w szerokiej mierze o dobór słynnych profesorów, on to właśnie namówił z niemałym trudem Jana Śniadeckiego¹⁾ do objęcia katedry, dbał o potrzeby materialne akademii i słuchaczy. Uzyskał od cesarza Aleksandra, w czasie prac swych w Komisji Czartoryskiego, akt potwierdzenia uniwersytetu, ułożył projekt szerokiego zabezpieczenia sytuacji materialnej wychowawców i wychowanków, a co za tem idzie trwałości prac w szkolnictwie.

Oportunizm polityczny, przez co rozumieć należy stanowisko ks. Stroynowskiego w stosunku do Rosji po wcieleniu Litwy i ziem wschodnich, może być usprawiedliwiony charakterem stanowisk, które ks. Stroynowski piastował. Jako dostojnik kościelny musiał się liczyć z szeregiem czynników krępujących jego swobodę wypowiedzania się w materjach politycznych, jako działacz oświatowy dbać musiał o utrzymanie stanu szkolnictwa, które potem wydało Mickiewicza i ruch filomacki.

Jeśli wspominaliśmy o zarzutach i staraliśmy się je odeprzeć, to dlatego przede wszystkim, że pragniemy wpoić w czytelników przekonanie, które sami, obcując blisko z puścizną po naszym autorze, żywimy, że był to człowiek ze wszech miar zasłużony w nauce i życiu publicznym, niesłusznie zapomniany, gdyż winien być stawiony obok najwybitniejszych mężów wieku XVIII-go w Polsce.

¹⁾ obacz dalej listy do Śniadeckiego.

§ 4. Charakterystyka dzieł.

Katalog prac drukowanych ks. Stroynowskiego, jak już to wspominaliśmy, rozpoczyna

1. wygłoszona 29 listopada 1783 r. „Mowa o nieszczęśliwych skutkach dla ludzi i narodów z powodu niedostatecznej znajomości praw moralnych”.

2. w r. 1785 wydana zostaje w Wilnie „Nauka prawa przyrodzonego, politycznego, ekonomiki i prawa narodów” (8^o str. 352 — Drukarnia Akademji).

Drugie wydanie — Wilno 1791 (8^o str. 348 — Drukarnia Akademji) — stale cytować będziemy to właśnie wydanie.

Trzecie w Warszawie w wydawnictwie zbiorowem redagowanym pod kierunkiem Mostowskiego p. t. „Wybór pisarzy polskich”.

Czwarte i piąte wydania (8^o str. 266 i 8^o str. 248) ukazują się bez zgody autora i ze zniekształconą treścią¹⁾, w Warszawie około r. 1805; szóste wydanie w Wilnie r. 1805.

Przekład rosyjski dokonany przez Anastasiewiczze ukazuje się w Petersburgu w roku 1809. Brak nam niestety bliższych danych dotyczących tego przekładu, jego rozpowszechnienia i losów.

Ostatnio „Nauka prawa przyrodzonego” wydana została u Arcta w „Biblijotece dzieł społeczno - ekonomicznych” pod redakcją dr. Z. Daszyńskiej-Golińskiej, Serja I t. 7-my w 1912 r.

3. W roku 1789 ukazuje się „Mowa przy rozpoczęciu dwuletniego kursu prawa przyrodzonego w Wilnie, wygłoszona 5 października 1789 r.” — Drukowana z polecenia Komisji Edukacyjnej, druk Akademji.

4. W r. 1791 — „Mowa o konstytucji Rządu ustanowionej dnia 3 i 5-go maja 1791 roku, czytana na posiedzeniu publicznem Szkoły Głównej W. Ks. Litewskiego, dnia 1 lipca 1791 roku” (Druk Akademji).

5. W roku 1802 ukazuje się w zbiorze p. t. „Sesja Publiczna Uniwersytetu i Akademji Wileńskiej w dniu uroczystego obchodu w Wilnie Koronacji Najjaśniejszego Imperatora Aleksandra I-go — 29 września 1801 r.” — mowa panegiryczna ks. Stroynowskiego, podówczas rektora. (Druk Akademji).

1) Podajemy za Méyétem. op. cit.

6. W r. 1802 wydrukowana zostaje w Wilnie mowa p. t. „Mowa przy ofiarowaniu dzieła swego p. t. „Nauka... i t. d.” do biblioteki Najjaśniejszemu Królowi Stanisławowi odwiedzającemu Akademię w Wilnie, dnia 20. II. 1797” (Druk Akademji)

Różnicę pięcioletnią pomiędzy datą wygłoszenia i druku tej mowy tłumaczyć należy prawdopodobnie oporem władz rosyjskich, które nie chciały uwiecznienia w druku wizyty króla tułacza.

7. W r. 1806 ukazuje się w Warszawie i w Wilnie „Mowa przy rozpoczęciu lekcyj prawa w gimnazjum wołyńskim”.

8. oraz równocześnie „Odezwa rektora wileńskiego Uniwersytetu, biskupa i kawalera do Prześwietnej Kapituły kaznodziei z prowincji wileńskiej (z powodu przekładu dzieła Hayn'a „Fizyka” przez Korzeniowskiego”).

Pozostawił jeszcze niewątpliwie ks. Stroynowski szereg rękopisów prelekcij i korespondencję; pewną wiadomość mamy także o rękopisie rozpoczętego dzieła p. t. „Procedura Sądowa na Litwie”¹⁾. Kilka listów ks. Stroynowskiego, zresztą bez znaczenia dla jego poglądów naukowych zostało ogłoszonych, mianowicie: w książce p. t. „Pamiętniki o Janie Śniadeckim” (Wilno 1865 t. 2. str. 177) Baliński ogłasza trzy listy do Jana Śniadeckiego; A. Kraushar w dziele p. t. „Towarzystwo Warszawskie Przyjaciół Nauk” (Warszawa 1900 t. 1), umieścił list ks. Stroynowskiego do Albertrandy'ego datowany w 1805 r.; wreszcie Krauszewski opublikował w tomie V pisma „Ateneum” list do Antoniego Jurkowskiego.

Wyszczególnione wyżej prace ks. Stroynowskiego mają niejednakową wartość i różne znaczenie w sensie naukowego obiektywizmu. Jest oczywiste, że ks. Stroynowski, nauczyciel konwiktu pijarskiego, czy nawet profesor Akademji, zwracający się przede wszystkim do swoich słuchaczy, innemi kierował się względami, niż ks. Stroynowski dygnitarz świecki i duchowny, którego słowa przenikały do najszerzych kół i nabierały znaczenia wyroków. Wciąż zmieniające się stosunki polityczne, wielki przewrót, który nastąpił w życiu narodowym, kataklizmy społeczne rozpętane przez rewolucję francuską, wszystko to razem wywrzeć

1) Podaje ją Z. Pietkiewicz (ob. dalej).

musiało wpływ na naszego autora w kierunku stopienia radykalizmu jego poglądów. Istotnie poglądy głoszone przez ks. Stroynowskiego ulegają ewolucji w tym kierunku.

Przystępujemy do charakterystyki poszczególnych prac ks. Stroynowskiego.

Jeśli czynimy to już teraz, wspominając w paru słowach trzy mowy, i jeśli dalej więcej miejsca poświęcamy zewnętrznemu opisowi „Nauki prawa przyrodzonego”, antycypując niejako dalsze rozważania meritum poglądów naszego autora, to jedynie dlatego, że dalszy układ materiału nie pozwoli nam już na zajęcie się każdą oddzielną pracą ks. Stroynowskiego tam, gdzie ze wszystkich konstruować będziemy jego poglądy i śledzić ich rozwój.

Wyróżnić musimy przede wszystkim „Naukę prawa przyrodzonego” jako dzieło systematyczne i obejmujące całokształt poglądów ks. Stroynowskiego. Mowa z r. 1789 jest komentarzem o doniosłym znaczeniu dla bliższej interpretacji poglądów wyrażonych w „Nauce prawa przyrodzonego”. Mowa z r. 1791 jest niejako osobną pracą, głęboko przemyślanym komentarzem Konstytucji, w którym autor cieszy się, że zasady przezeń wypowiedane miały znaleźć w praktyce życia państwowego szerokie zastosowanie. Wreszcie Mowa z r. 1797 stanowi najlepszy dowód wspomnianej ewolucji, która w myślach ks. Stroynowskiego nastąpiła. Inne prace mają znacznie mniejszą doniosłość, a mowa z r. 1801 jaskrawy charakter panegiryczny.

Jak to wspomnieliśmy, „Nauka prawa przyrodzonego” jest najważniejszym dziełem ks. Stroynowskiego.

Sam autor z dwudziestoletniej perspektywy, ofiarowując „Naukę” królowi do biblioteki w r. 1797, w mowie przy tej okazji wygłoszonej twierdzi: „Dzieło pisane było bez zapału, bez żadnej podobania się chęci... uczyć (będzie) tylko czytelnika i do poznania czystej prawdy i cnoty prowadzić zamierza... Nic w tem dziele nie stosuje się do przemijających na świecie odmian”, dając tem samem do zrozumienia, że uważa „Naukę” za ostateczną i niewzruszoną krystalizację swych poglądów obiektywnych i naukowych. Jak istotnie wygląda niewzruszoność tych poglądów, w dobrej wierze przez autora wyznawana przekonamy się dalej, analizując inne zdania tej samej mowy w związku z poglądami wyrażonemi w „Nauce”.

Konsekwencje powyższej wiary autora naszego, dodajmy nawiasem, dają nieubłaganemu krytykowi „Nauki” Słotwińskiemu ¹⁾ pohop do złośliwej uwagi: „...zdaje się, że to dzieło od razu doskonałość ze sobą przyniosło, gdyż najmniejsza odmiana nawet w najnowszej edycji spostrzegać się nie daje”. O wielkiej poczytności i rozpowszechnieniu „Nauki” świadczy choćby ilość wydań i przekład rosyjski; historycy tej epoki dają nam także dowody znaczenia „Nauki prawa przyrodzonego”. Tadeusz Czacki mówił o niej: „ta książka stała się dla całej społeczności potrzebą²⁾”. Aleksander Kraushar pisze nieco przesadnie: „Jego Nauka prawa przyrodzonego była pierwszą w tej dziedzinie w literaturze polskiej pracą i służyła młodzieży polskiej pod rządem pruskim jako kompendjum do prawoznawstwa³⁾” wiemy bowiem, że dzieło ks. Stroynowskiego bez zastrzeżeń pierwszym w swej dziedzinie nie było. Dzieło to było także oficjalnie aprobowane i polecane przez Akademię i biskupa wileńskiego. Czy ówczesne zdanie o „Nauce prawa przyrodzonego” było uzasadnione, czy nie było tylko objawem pewnej chwilowej mody, co się nawet i dziełom naukowym zdarza, zobaczymy na końcu pracy niniejszej.

„Nauka prawa przyrodzonego” jest przede wszystkim podręcznikiem dla słuchaczy ks. Stroynowskiego, jest także krótkim przedstawieniem materij filozoficzno - prawnych i ekonomicznych, dostępnych najszerszemu ogółowi i tak też jej zadanie rozumie sam autor mówiąc we wstępie, że przeznaczają ją „dla uczniów i słuchaczy”, przewiduje jednak dalej, że książka trafi i do innych czytelników.

Przeznaczenie „Nauki” wywarło wpływ na sposób pisania książki; służyła jako dodatek i skrót prelekcji uniwersyteckich, niema w niej zatem żadnych kontrowersyj, cytat, powołań, przykładów ani rozważań historycznych; w ostatecznej formie podana krystalizacja poglądów autora, definicja pojęć najważniejszych, omówienie definicji i krótsze lub dłuższe wzmianki o materjach drugorzędnych, oto cała treść „Nauki prawa przyrodzonego”.

1) Rozprawa habilitacyjna — Przypisy.

2) Podajemy za Bartoszewiczem — ob. dalej.

3) „Towarzystwo Warszawskie Przyjaciół Nauk” t. I. str. 110.

Niemalży też wpływ na powyższy sposób pisania wywarł duch, którym przeniknięta była szkoła prawa naturalnego, znajdująca w najmniej skomplikowanych rzeczywistych czy imaginowanych przejawach życia, w tej „oczywistości”, na którą tak chętnie powołują się autorzy szkoły, dostateczny materiał do budowania apriorycznych praw.

Temniemniej Słotwiński¹⁾, choć do tej samej szkoły należący, postawił „Nauce” i ks. Stroynowskiemu zarzut tak sformułowany: „...autor wyobrażeń swych z innymi nie dzielił, ani onych pisząc już w wieku XVIII-tym na pewniejszych i z rozumem zgodniejszych zasadach, jakie rzucił Hugo Grotius, Thomasius i inni, na początku wieku XVII-go, nie ugruntował, chociaż ci autorzy językiem łacińskim powszechnie rozumianym dzieła swoje pisali i zdaje się, że autor ze źródła swego, widzi mi się, tak ważny przedmiot czerpać się ważył”.

Zewnętrzne tylko cechy, brak cytaty i kontrowersyj mogły nasunąć Słotwińskiemu podobnie krzywdzące ks. Stroynowskiego i sprzeczne z prawdą przypuszczenie; jednym z najważniejszych naszych zadań w tej pracy będzie właśnie wykazanie z jakich źródeł i w jakim stopniu ks. Stroynowski czerpał natchnienie dla swych poglądów.

Łatwo było Słotwińskiemu, wstępującemu na widownię naukową w blisko trzydzieści lat po napisaniu „Nauki”, w chwili, kiedy Polska dogoniła już w swym ruchu umysłowym Zachód i w chwili kiedy nowe kierunki waliły w gruzy metody naukowe filozofów prawa Natury — wyrzekać, że ks. Stroynowski „Nauki” lege artis nie napisał.

Do wstępnego, że się tak wyrazimy, opisu „Nauki prawa przyrodzonego” brak jeszcze szczegółów dotyczących jej układu. Jak sam tytuł wskazuje, cztery części poświęcone czterem różnym materjom, prawu przyrodzonemu — czyli wykładowi podstawowych pojęć filozoficznych, prawu politycznemu, ekonomji i prawu międzynarodowemu, składają się na całość dzieła.

Oczywiście, patrząc na nie z punktu widzenia nauki współczesnej, odrzucamy podział naszego autora, by wszystkie jego zapatrywania ugrupować według naszego systemu, tem-

1) Rozprawa habilitacyjna.

niemniej, z punktu widzenia na jakim stał ks. Stroynowski, podział materij dokonany jest metodycznie.

Niektóre tylko kwestje, w zasięgu wiedzy ówczesnej winny były być inaczej umieszczone, mianowicie § 25 — 30 części drugiej — o prawie politycznem, dotyczące jedynie skarbowości, i § 7 — 17 części czwartej — o prawie narodów, dotyczące międzynarodowej polityki ekonomicznej, mogły być za przykładem innych ekonomistów tej epoki włączone do części trzeciej.

I znów wspomnieć musimy, że Słotwiński¹⁾ zarzuca „Nauce brak „metodu systematycznego”, że jednak zarzut ten uzasadnia przykładami dotyczącymi nie układu dzieła ks. Stroynowskiego, lecz istoty jego poglądów, i że, jak to już wspomnieliśmy, kilkadziesiąt lat dzielących krytyka od autora wiele zmieniło, zarzut ten w jego znaczeniu ogólnem pominiemy.

Kilka słów powyższych, poświęconych układowi „Nauki” nie zwolni nas od przedstawienia metody naukowej ks. Stroynowskiego i analizy jej znaczenia, sądzimy jednak, że te uwagi wstępne ułatwią nam wniknięcie w istotę poglądów ks. Stroynowskiego bez potrzeby opisywania cech zewnętrznych.

Na zakończenie wspomnimy, że ks. Stroynowski w przedmowie do „Nauki” wskazuje okres kilkuletni przed datą pierwszego wydania (1785), w szczególności dwa lata ostatnie jako czas w którym „Nauka” została napisana.

Ze skrupulatności historycznej, sygnalizujemy jeszcze wzmiankę którą o „Nauce” czyni Estreicher²⁾. Twierdzi on, że ks. Bonifacy Garycki, profesor prawa rzymskiego i wizytator szkół, uczynił ks. Stroynowskiemu zarzut, jakoby „Nauka” była plagiatem wykładów i rękopisów ks. Garyckiego. Nie znaleźliśmy nigdzie potwierdzenia tej wzmianki, a Estreicher nie podaje na to sposobu. Ze względu na autorytet ks. Stroynowskiego i wielkie ropowszechnienie „Nauki”, co wywołałoby oczywiście, w razie prawdziwości zarzutu, dalsze komentarze, nie przywiązujemy żadnej wagi do tej wzmianki.

Poznawszy materiał źródłowy oryginalny, na którym budować będziemy nasze dalsze rozważania, zwrócimy się teraz

1) Rozprawa habilitacyjna.

2) Bibliografia T. 4 str. 393.

do wymienienia źródeł drugorzędnych, do prac i wzmianek dotyczących ks. Stroynowskiego, które się w literaturze ukazały.

§ 5. *Bibliografia.*

Mówiąc poprzednio o stosunku badaczy naszej przeszłości do ks. Stroynowskiego wyraziliśmy zdanie, że obdarzyli oni naszego autora obojętnością, wypada to określenie teraz usprawiedliwić.

Ks. Stroynowski, jako działacz polityczny i społeczny, znalazł kilku biografów i szereg wzmianek; jako ekonomista doczekał się także oceny swych poglądów; jako prawnik tylko i filozof nie znalazł wiele zainteresowania, którego wydaje się godny.

Najobszerniejszą historję życia i działalności ks. Stroynowskiego, daje nam Jan Gwalbert Rudomina w książce pod tytułem „Żywot Hieronima Stroynowskiego, rektora Cesarskiego Wileńskiego Uniwersytetu, Biskupa Wileńskiego” (Wilno 1839 — księgarnia Zawadzkiego), mniej obszerną w dziele p. t. „Wizerunki Naukowe”, wzmianki w piśmie „Odpowiedź na recenzję Żywota ks. Stroynowskiego” (Wilno 1840).

Życiorys ks. Stroynowskiego, wraz z uwagami dotyczącemi „Nauki prawa przyrodzonego” podaje Joachim Bartoszewicz w artykule poświęconym naszemu autorowi, drukowanym w numerze 95 „Tygodnika Ilustrowanego” z 1862 r.

W wydawnictwie Władysława Zahorskiego „Album biograficzny zasłużonych Polaków”, oraz w Wielkiej Encyklopedji Orgelbranda, t. 14 str. 123 znajdujemy krótkie biografje; autorem drugiej jest Sobieszczański.

Do prac nad życiorysem naszego autora zaliczyć można jeszcze ks. Golańskiego „Kazanie na uroczystych egzekwiach w kościele akademickim Św. Jana na pamiątkę ś. p. Hieronima Stroynowskiego” (Wilno 1815).

Tyle w zakresie literatury biograficznej. Na tej literaturze oparliśmy wyżej podany życiorys ks. Stroynowskiego.

Dość szczegółową egzegetę i krytykę poglądów ekonomicznych ks. Stroynowskiego znajdujemy w artykule Zenona Pietkiewicza p. t. „Ekonomiści w Polsce”, drukowanym w dodatku miesięcznym z r. 1887 do czasopism „Przegląd Tygodniowy”. Obszerniejsze wzmianki poglądom ekonomicznym poświęcają: ś. p.



profesor Edward Strasburger w artykule „Historja doktryn ekonomicznych w Polsce Niepodległej” (odbitka z „Ekonomisty” Warszawa 1918), profesor Stanisław Grabski w dziele „Zarys idei społeczno - gospodarczych” (str. 48 — 53), oraz Dr. Zygmunt Gargas w książce „Geschichte der Nationalökonomie in alten Polen” (Berlin 1925 u Pragera) str. 109 — 115, wreszcie S. Dziewulski „Polska Myśl Ekonomiczna na Wszechnicy Wileńskiej”, (Warszawa, 1920).

Profesor dr. Eugenjusz Jarra w swej „Ogólnej Teorii Prawa” poświęca ks. Stroynowskiemu wzmiankę przy omówieniu różnicy pojęć prawa normatywnego i eksplikatywnego, wskazując, że ks. Stroynowski ujmuje swe prawo przyrodzone jako prawo w sensie eksplikatywnym ¹⁾ oraz wzmiankę dotyczącą przyrodzonego stanu społecznego.

Cenne wskazówki do badań poglądów filozoficzno-prawnych ks. Stroynowskiego daje nam docent dr. Stefan Czarnowski w cytowanym artykule „Filozofja Społeczna w Polsce w końcu XVIII-go i początku XIX-go”.

Przedtem jeden tylko Słotwiński, także wyżej wspomniany, w „Rozprawie Habilitacyjnej” i w „Rozprawie o historii prawa natury”, zajmuje się nietylko może ks. Stroynowskim, ile krytyką „Nauki prawa przyrodzonego”. Mieliśmy już sposobność omówić niektóre uwagi Słotwińskiego, inne jeszcze dalej omówimy; zaznaczamy jednak zgóry, że Słotwińskiego nie można traktować jako krytyka bezstronnego. Zwłaszcza w pierwszej rozprawie zajmuje w stosunku do „Nauki” tak ostre i nieubłagane stanowisko, które już w drugiej znakomicie łagodzi, że czytelnik odnosi wrażenie, iż Słotwińskiemu, młodemu i ambitnemu uczonemu zależało szczególnie na silnej krytyce dzieł dawniej napisanych i cieszących się powszechnem uznaniem.

1) Wyd. II. str. 27.

ROZDZIAŁ II.

§ 6. Wstęp. § 7. Uwagi o metodzie i psychologii u ks. Stroynowskiego. § 8. Poglądy metafizyczne. § 9. Etyka. § 10. Prawo. § 11. Konkluzje.

§ 6. *Wstęp.*

W poprzednim rozdziale rozsieliśmy kilka wskazówek dotyczących sposobu przedstawiania poglądów ks. Stroynowskiego. Wydaje się nam słuszne powtórzyć teraz ten plan naszej pracy dla łatwiejszej orientacji czytelnika. Omówienie poglądów filozoficzno-prawnych *stricto sensu*, w zależności od obszernego, lub bardziej ściśnionego zakresu materiału podanego przez myśliciela, sprowadza się do przedstawienia kilku zasadniczych dziedzin myśli filozoficzno-prawnej, lub też daje się, ze względu na obfitość kwestyj, dzielić na drobniejsze poddziały. Przedewszystkiem więc nauka o prawie, etyka, nauka o metodzie, psychologia i metafizyka, w tej właśnie kolejności, stanowią nasz zakres zainteresowań; materiał, którego dostarcza ks. Stroynowski, niezbyt obfity, pozwala nam zatrzymać się na powyższym podziale.

Porządek logiczny materij, który każe najpierw omówić pojęcia ogólne i, że się tak wyrazimy, pojęcia wstępne i który zazwyczaj jest stosowany zarówno przez samych filozofów, jak i przez ich komentatorów, zmusza jednak do przyjęcia innej kolejności podziału, niżby ona ze stopnia zainteresowań wynikała.

Autor nasz w swem najważniejszym dziele, w „Nauce”, także trzyma się utartej kolejności, w której etyka i nauka o prawie poprzedzane są rozważaniami o metodzie, psychologii i metafizyce. W paragrafach powyższy podział zachowamy i starać się będziemy: przedstawić poglądy ks. Stroynowskiego i ich ewolucję, jeśli istnieje; poddać poglądy te krytyce z punktu widzenia ich włas-

nej logiki; porównać z nauką innych filozofów w kierunku znalezienia właściwego podobieństwa i filjacji, — jednym słowem zbadać oryginalność autora; ustalić stosunek nauki autora w kwestjach najważniejszych do poglądów innych autorów polskich, wspomnieć wreszcie, gdzie tego zajdzie potrzeba, o ustosunkowaniu się nauki współczesnej do tych poglądów. Dopiero na tle powyższej analizy będziemy mogli odpowiedzieć na zasadnicze pytania, czy ks. Stroynowski był filozofem prawa, jakie było znaczenie jego na tle współczesnych mu czasów i czy poglądy jego były oryginalne.

§ 7. Uwagi o metodzie i psychologii u ks. Stroynowskiego.

Ks. Stroynowski wypowiada w § 1. części pierwszej „Nauki” walkę metodzie dedukcyjnej.

Metoda aprioryczna, stawiająca pewne ogólne aksjomaty, z winy której istniał: „przewrotny porządek w dochodzeniach i wykładaniu prawd, gdy pospolicie od dalekich ogólnych, a częstokroć mniej pewnych propozycji principiami zwanych, zaczynano”, jest przez naszego autora potępiona.

Zamiast niej, sądzi autor, właściwą drogę dla myśli ludzkiej stanowi obserwacja i doświadczenie, dające się postrzegać zmysłami — *metoda empiryczna*.

Wytłumaczenie tego stanowiska znajdujemy u ks. Stroynowskiego w zdaniach dotyczących dróg poznania. Sięgając bowiem do techniki poznania głosi autor, że w otaczających nas rzeczach znajduje się ich istota (essentia) stanowiąca właściwą podstawę odrębnego istnienia tych rzeczy; istota ta jednak ludziom jest nieznaną. Przeciwnie, kompleks cech zewnętrznych, może być objętym przez poznanie za pomocą zmysłów i doświadczenia¹⁾, kompleks ten nazywa się Naturą danej rzeczy, a zbiór tych natur wszystkich rzeczy, czyli całość kształtów objawów zewnętrznych życia — Naturą Powszechną.

Skąpe dane o psychologii człowieka zdają się uzupełniać obraz poznania. Człowiek składa się z dwóch elementów zasadniczych — duszy i ciała, które jednakowo podlegają prawu przyrodzonemu i nawzajem na siebie oddziałują. Obok jednak tych elementów istnieją w człowieku władze, których zresztą ks. Stroy-

1) „Nauka” Cz. I. § 1.

nowski nie kwalifikuje ani jako władz ciała ani duszy, a zajmuje się nimi tylko tam, gdzie potrzebne jest dla jego poglądów ich działanie; są to mianowicie zmysły ¹⁾ rozum ²⁾ i wola. Poznanie odbywa się drogą przeniknięcia przez zmysły do rozumu wyżej wspomnianych cech zewnętrznych Natury, autor mówi: „ze skutków rozum dochodzi do poznania” ³⁾, czem chce dać do zrozumienia, że tylko skutki zewnętrzne, czyli objawy rejestrowane przez zmysły dają materiał rozumowi dla wykończenia dzieła poznania. Wolą zajmuje się autor bliżej w swym systemie etycznym.

Już z tego poglądu wynika postulat *sensualizmu*, poznania za pomocą zmysłów, który kilkakrotnie ⁴⁾ zostaje powtórzony. Najsilniej jednak pogląd ten wyrażony zostaje w Mowie z r. 1797, z której zacytujemy następujące długie, lecz wielce charakterystyczne zdanie: „Jeśli częstokroć przyjęte powszechnie prawdy moralne pożądanego w Towarzystwie (społeczeństwie) ludzkim skutku nie sprawiają, czyliż to nie jest jawnym dowodem, że takowe prawdy oczywiście i gruntownie w całej swej mocy i rozciągłości nie są jeszcze poznane. Nic niema w rozumie człowieka, coby nie było naprzód w zmysłach jego, jednak w ciągu tylu wieków jego (Arystotelesa) szkoła nie rozumiała tej ważnej prawdy, która jest istotną zasadą zdrowej logiki i czystej metafizyki, a kiedy Descartes zaprzeczył nauce Arystotelesa, wszyscy prawie uczeni w Europie z łatwością godną podziwienia przyjęli fałszywe wzrost i doskonałość nauk tamujące o wrodzonych wyobrażeniach, mniemanie”. Zaznaczamy, że pomiędzy napisaniem „Nauki” a chwilą wygłoszenia „Mowy” upłynęło lat dwanaście, przez które postulat sensualizmu nabrał u naszego autora jaskrawszych akcentów.

Rodzi się natychmiast pytanie, czy ks. Stroynowski sam stosował się do tych żądań, które nauce stawiał. Poczęści tak.

Omawiając drogi poznania Boga ⁵⁾ wskazuje autor na wszystkie otaczające nas zjawiska życia, jako dowód dostateczny istnienia ich pierwszej przyczyny. Twierdzi, że postrzegalne zja-

1) „Nauka” Cz. I. § 5, ks. Stroynowskiego napomyka jeszcze, bez pretensji do czynienia odkrycia o „uwadze”, przez którą rozumieć możemy tylko zdolność kojarzeń.

2) Raz jeden autor mimochodem uznaje rozum za władzę duszy.

3) Mowa z 1805 r.

4) Cz. I. § 7 i inne Mowa z 1798 r.

5) „Nauka” Cz. I. § 22.

wiska fizyczne rządzą zjawiskami moralnymi w zakresie, w którym te ostatnie odnoszą się do ludzi (lecz nie w zakresie, powszechnego ustroju świata) i dlatego naukę o prawie przyrodzonym, jako systemie etycznym, stara się wywieść z fizycznych potrzeb człowieka ³⁾.

Jednakże, czytając dzieła ks. Stroynowskiego, nie odnosimy wrażenia, by autor przejął się głęboko zasadą „*nilhil in cognitione quod non erat in sensu*”; stanowi on zasady, które nie doświadczenia ani spostrzeżeń, jeno z przemyśleń płyną, drogą oderwanych rozumowań wyciąga z nich wnioski, nie ogląda się na rzeczywistość życiową i historyczną, postępuje słowem jak prawdziwy racjonalista rozmiłowany w apriorycznych dociekaniach i dedukcjach. Zastanawiając się dalej nad innymi działaniami filozofji ks. Stroynowskiego ugruntujemy tem mocniej to nasze przekonanie.

Dla wyjaśnienia tej sprzeczności sięgnąć należy do związku istniejącego pomiędzy sensualizmem a empiryzmem, który to związek właśnie zmusza nas do łączenia psychologii naszego autora z jego zdaniem o metodzie.

Sensualizm, nakazujący dążyć do poznania wszystkich prawd zapomocą zarejestrowanych przez zmysły objawów, zawiera sam w sobie postulat stosowania metody empirycznej przy badaniu zjawisk, mających tę prawdę wytknąć. Jak się jednak okazuje, ściśle stosowanie metody empirycznej w filozofji humanistycznej, w szczególności w filozofji i teorii prawa, jest zdobyczą najnowszych dopiero czasów, które filozofom prawa, oprócz metody prawniczej, historycznej i porównawczej, oddały na usługi psychologię, statystykę i socjologję. Hasła sensualizmu w wieku XVIII-tym i wcześniej mogły pozostać tylko postulatem, uczeni nie rozporządzali ani empiryczną dyscypliną pracy, ani szeregiem nauk pomocniczych, pozostawało im conajwyżej powoływać się na utarte przykłady historyczne, lub na wątpliwą zawsze „oczywistość”.

Błąd logiczny sensualizmu, stawiającego aprioryczne założenie empiryzmu, uwielokratnia się niejako w postaci szeregu innych założeń, rzadka popartych dowodami z zakresu doświadczenia.

³⁾ „Nauka” Cz. I. § 4 i § 21 (obacz dalej).

Wyłuszczone wyżej przeciwstawienie zamiarów i ich realizacji właściwe jest przedewszystkiem ojcu nowoczesnego sensualizmu Locke'owi. Nazywamy tak Locke'a, choć bowiem zasada tego kierunku już od Arystotelesa się zaczyna, a niektórzy skłonni są przypisywać głoszenie sensualizmu także i Hobbes'owi ¹⁾, to jednak dopiero on w swem „Essay concerning human understanding” daje nam wykończony obraz filozofji sensualistycznej.

I właśnie Locke jest najlepszym obrazem owej rozbieżności założenia sensualistycznego i empiryzmu z rzeczywistością jego pracy; przy porównaniu psychologii a poniekąd i etyki Locke'a z jego metafizyką ²⁾, lecz zwłaszcza z nauką o prawie i państwie zawartą w „Two Treaties od Governement”, ujawnia się cała wspomniana rozbieżność.

Nasz autor ks. Stroynowski, jak to wyżej zaznaczyliśmy, w wielkim stopniu tej rozbieżności ulega, jest w niej prawdziwym naśladowcą Locke'a, a choć się do tego otwarcie nie przyznaje — szereg dalszych lepiej umotywowanych, ze względu na większy materiał, porównań utwierdzi nas w przypuszczeniu, że właśnie Locke był dla naszego autora i tutaj wzorem.

Powróćmy jeszcze na chwilę do zaznaczonej już rozmaitej siły twierdzeń sensualistycznych ks. Stroynowskiego w roku 1785 i w 1797; w mowie z tego ostatniego roku już otwarcie powołuje się na Condillac'a, filozofa, który z poglądów Locke'a wyciągnął niejako kwintesencję sensualizmu. Wyrażamy przypuszczenie, że właśnie w ciągu owych 12 lat, które upłynęły od napisania „Nauki” do wygłoszenia Mowy, autor pogłębił swoją znajomość z filozofji sensualistycznej i zapoznał się z Condillac'iem.

Nie stanowi ks. Stroynowski w tej dziedzinie swych poglądów wyjątku w Polsce; w rodziale I-ym wskazaliśmy, że wszyscy pisarze filozoficzno-polityczni polscy z tego okresu, „przeszli przez sensualizm Locke'a i Condillac'a”, jak mówi dr. Czarnowski. Staszyc i Kołłątaj w pierwszym rządzie wpływem tym podlegali. Jedno tylko stwierdzić musimy, że zdania z § 1-go Części I-szej „Nauki” choć nieśmiałe i lakoniczne były pierwszym w Polsce zwiastunem sensualizmu, a ks. Stroynowski pierwszym tego kierunku obrońcą.

1) por. Cousin „Histoire Générale de la Philosophie” rozdz. VII.

2) por. Cziczerin „Istoria politiczeskich uczenij” str. 329. sq.

Słotwiński¹⁾), rozprawiając się surowo z założeniami sensualistycznymi naszego autora, nie zdawał sobie sprawy, że uderza w znaczeniu większe, polskie i obce, powagi.

Na tem kończymy uwagi nasze o psychologii i metodzie filozoficznej naszego autora, nie daje nam bowiem ks. Stroyowski więcej materiału do tych rozważań; jako prawnik materje przedewszystkiem ściśle filozoficzne stara się ująć w kilku tylko słowach.

§ 8. *Poglądy metafizyczne.*

Mówiąc o poglądach metafizycznych ks. Stroynowskiego, jesteśmy zmuszeni, jak i w paragrafie poprzednim, zastrzec się, że budowane one będą z okruców myśli naszego autora, który żadnego systemu metafizycznego nam nie daje.

Jak już wiemy, istnieje w świecie *Natura Powszechna*, czyli kompleks wszystkich rzeczy i zjawisk, których istoty nie znamy. Ta właśnie natura powszechna, jednolita lecz nie jedna, dzieli się na świat ducha i świat materji¹⁾ — odbicie tych dwóch światów znajdujemy w człowieku.

Naturą powszechną rządzą prawa, które są właśnie owem prawem przyrodzonym, dzielącym się konsekwentnie na prawo przyrodzone dotyczące rzeczy fizycznych i prawo przyrodzone spraw moralnych. Natura powszechna obejmująca świat ducha i materji, prawo przyrodzone rządzące obu światami, wszystko to razem tworzy porządek przyrodzony, mający źródło swe w *Bogu*. Elementy fizyczne i moralne porządku przyrodzonego zgodne są w swem działaniu i jednolite³⁾); więcej nawet, prawa fizyczne dają natchnienie prawom moralnym ludzkim, są dla nich wzorem, głosi autor, w Mowie z 1789 r. w charakterystycznych słowach „jaki jest porządek fizyczny, taki musi być porządek moralny”. Jednocześnie jednak mówi, że „rozważanie porządku fizycznego zniewala rozum człowieka do uznania wyższej nad swe pojęcia Mocy i Mądrości”. Stąd dowód istnienia Boga, który jak to już wspomnieliśmy, wynika z poznania otaczających nas zjawisk. Bóg jest „Mądrym, Sprawiedliwym i Najdoskonalszym”.

1) Rozprawa habilitacyjna.

2) „Nauka” Cz. I. § 1.

3) „Nauka” Cz. III. § 18.

szym”, gdyż dzieło Jego — porządek naturalny, odznacza się temi właśnie cechami. Skoro zaś porządek ten jest zjawiskiem w stosunku do Boga wtórnem, jest jeszcze Bóg „Pierwszą Przyczyną, Jestestwem niezanem, od nikogo niezależnem...”¹⁾).

Powyższe wzajemne ustosunkowanie się Boga i Natury wystarcza naogół naszemu autorowi. Porządek naturalny został stworzony jako dzieło Rąk Boskich, w nim też szukać należy wskazówek dla pojęć i czynów ludzkich.

Z faktu istnienia Boga wyciąga autor dwie jeszcze konsekwencje dla bezpośredniego stosunku człowieka do Boga, bez udziału porządku przyrodzonego. Konsekwencje te są jednocześnie próbą innego jeszcze, niż związek genetyczny, połączenia Boga z porządkiem przyrodzonym, próbą pogodzenia teistycznego poglądu na świat z racjonalizmem.

Pierwszą z tych konsekwencyj jest potrzeba religii; tę ostatnią autor definiuje dość niefortunnie jako: „... zupełną i najwyższą cześć oddawaną komu się należy”²⁾). W skład religii, czyli sposobu oddawania czci Bogu, wchodzi także zachowywanie prawa przyrodzonego, jako, że przez Boga zostało na użytek ludzi stworzone za pośrednictwem porządku przyrodzonego.

Drugą konsekwencją jest to, co Bóg dla ludzi w przyszłym życiu przygotował, nagrody i kary za zachowywanie lub łamanie reguł etycznych, wpływających z prawa przyrodzonego³⁾), „sankcje doskonałe” prawa przyrodzonego. Zaznaczyć przytem się godzi, że jedynym argumentem, który wyobraźnia autora znajduje, na dowód istnienia życia wiecznego jest powoływanie się na autorytet filozofów starożytnych.

O powyższych, dość mozolnie z pośród poglądów naszego autora wyluskanych, uwagach metafizycznych nie da się wiele powiedzieć, słusznie jednak możnaby poczytywać za wadę naszej pracy ich zupełne pominięcie. Obraz przekonań filozofa wieku XVIII-go i kapłana katolickiego bez spostrzeżeń dotyczących jego credo metafizycznego byłby niezupełny.

Pierwsze wrażenie, które nasuwa się przy badaniu metafizyki ks. Stroynowskiego, skłaniałoby nas do mniemania, że jest

1) „Nauka” Cz. I. § 22.

2) „Nauka” Cz. I. § 23.

3) Ibid.

ona odbiciem teistycznego światopoglądu, i zasad filozofji patrystycznej. Spostrzegamy jednak zaraz niezwykle słabą budowę tego poglądu na świat i brak ujęcia stosunku prawa przyrodzonego do Objawienia i rozumu, który nawet jeszcze Grocjusz, choć uważany powszechnie za pierwszego przedstawiciela kierunku racjonalistycznego w prawie Natury, w swej nauce wyraźnie definjuje.

Widzimy z drugiej strony zarysowujące się tendencje unitarystyczne w kierunku związania świata duchowego ze światem materjalnym, wypływające niewątpliwie z sensualistycznych pobudek, a właściwe niektórym filozofom prawa naturalnego (Spinoza, Leibniz), i prowadzące w swych ostatecznych konsekwencjach do materjalizmu i panteizmu.

Pomiędzy temi dwoma biegunami autor szkicuje eklektyczną syntezę, w której jednak Bóg kroczy swojemi drogami i Natura swojemi; cała bowiem pozostała nauka filozoficzna, polityczna i ekonomiczna ks. Stroynowskiego oparta jest wyłącznie na przesłankach racjonalistycznych, mających swe źródło w porządku przyrodzonym.

Przyczyny tego rozdziwienia, od czysto racjonalistycznego ujęcia metafizyki w kierunku teizmu, stają się zrozumiałe na tle innych poglądów europejskich i w związku ze szczególną sytuacją autora jako kapłana katolickiego.

Żaden z pisarzy filozoficznych wieku XVII - go, uznanych za przedstawicieli kierunku racjonalistycznego, nie mógł poprostu pozbawić nauki swej pewnych pierwiastków teistycznych. Wspomnieliśmy już o Grocjuszu; u Hobbes 'a kołaczą się jeszcze myśli o podziale prawa, zaczerpnięte z nauki tomistycznej ¹⁾, Locke w całym swym racjonalistycznym systemie także czasem Boga na Sędzię powołuje ²⁾.

Ks. Stroynowski, jak i oni, nie mógł się wyzwolić z kręgu teistycznych poglądów, tembardziej, że szata duchowna zmuszała go poprostu do nawiązania swych poglądów do założeń

¹⁾ „Eléments philosophiques du Citoyen”, przekład francuski Sorbière. Amsterdam 1649 Rozdz. XIV 3.

²⁾ np. Two Treaties of Government. Wydanie 1689, Londyn, druk Black and Swan. Cała Cz. I i Cz. II. Rozdz. II, 4 — ludzie są równi w stanie natury „... unless the Lord an Master of them all should by any manifest declaration of his will set one above an other”.

teologicznych. Nawiązanie to wydaje się wtrąconem, dobudowaniem dla całego systemu; świadczy o tem konsekwentny gmach jego poglądów i skąpość dygresyj metafizycznych, wreszcie umieszczenie rozdziałów zawierających główne pierwiastki, na szarym końcu Części I „Nauki”, poświęconej prawu przyrodzonemu.

Z drugiej strony dążenie do związania świata moralnego ze światem fizycznym znajduje swe wytłumaczenie we wpływie, jaki na ks. Stroynowskiego wywarł fizjokratyzm.

Jak to już jednak daliśmy do zrozumienia, autor nasz, ze swego metafizycznego poglądu na świat nie wyciąga konsekwencji dla reszty głoszonych zasad.

Umie uchronić linię racjonalistyczną od zbroczeń w kierunku teizmu; umie także oddzielić filozofję zjawisk moralnych od zbadania zjawisk fizycznych, przez co unika błędu fizjokratów, u których, jak mówi dr. Czarnowski „porządek moralny zatopiony zostaje w porządku fizycznym. 1)”.

Przekonamy się o tem lepiej za chwilę, sięgając do dalszych gałęzi jego poglądów.

§ 9. *Etyka.*

Przed rozważeniem systemu etyki ks. Stroynowskiego przyszła chwila dla dokładnego zdania sobie sprawy z osi, dokoła której obracają się wszystkie zasady ks. Stroynowskiego, z pojęcia *prawa przyrodzonego*.

Wyjaśnienie tego pojęcia jest niezbędne. Na przestrzeni wieków nadana mu została tak rozmaita treść, że z dużą słusnością powiedzieć można, iż nic prócz wspólnej nazwy nie łączy tylu odmiennych poglądów. I ks. Stroynowski terminu „prawo przyrodzone” używa w różnych znaczeniach.

Rozumieć przezeń należy zasadniczo dwa pojęcia, jedno z nich szersze — prawo Natury, jako istotny element metafizyki naszego autora, wyjaśnienie sposobu funkcjonowania porządku przyrodzonego i płynących stąd konsekwencji, oraz prawo Natury, w znacznem węższem — system etyczny.

Używając dotychczas terminu „prawo przyrodzone” w stosunku do poglądów ks. Stroynowskiego, mieliśmy zawsze na myśli, wyjąwszy wyraźne zastrzeżenia, właśnie to prawo na-

1) Op. cit.

tury większe, obejmujące wszystkie objawy porządku przyrodzonego, nie zaś jego konsekwencje etyczne.

Antycypując dalsze wywody wyjaśnić musimy, czym jest to prawo przyrodzone, w znaczeniu *ogólnem*, na czym polega jego istota u naszego autora.

Prawo przyrodzone w znaczeniu ogólnem jest przedewszystkiem prawem o charakterze eksplikatywnym, czyli prawem funkcjonowania porządku przyrodzonego - Natury.

Natura cała, oprócz człowieka, nie potrzebuje bliższego wyjaśnienia swych praw, człowiek natomiast musi te wyjaśnienia mieć. Stąd prawo Natury dyktuje pewne normy dla ludzi. Normy te otrzymują nazwę prawa Natury, tym razem prawa Natury o charakterze normatywnym.

Jest więc jeszcze prawo przyrodzone w znaczeniu ogólnem konsekwencją, objaśnieniem na użytek ludzi porządku przyrodzonego, z każdego punktu widzenia, wyjaśniającem właściwie drogi postępowania ludzkości, jest prawem idealnem i ideałem wszelkiego prawa stanowionego.

Jest zbiorem wszystkich norm, któremi jednostka winna się kierować, z pozornym wyjątkiem norm religijnych, jest zbiorem norm, któremi winno się kierować społeczeństwo i państwo, zarówno w stosunku do jednostek, społeczeństwa, jak i do innych państw. Obejmuje zatem pod swe skrzydła moralność, prawo, naukę o społeczeństwie, politykę i prawo narodów. Pozornie nie obejmuje tylko religii, której ks. Stroynowski daje osobną dystynkcję, przypomnijmy jednakże, że zachowanie prawa przyrodzonego jest według niego także częścią religii. Nie rozumie przez to autor, by i samo prawo Natury było częścią religii; przeczy takiemu ujęciu opisane już ustosunkowanie się Boga do porządku przyrodzonego i przepisów funkcjonowania tego porządku - prawa naturalnego; natomiast jasnym jest, że prawo to otrzymuje także charakter norm religijnych.

Ostatecznie zatem powiedzieć możemy, że prawo Natury w sensie ogólnym posiada jakby dwie funkcje: wewnętrzną — być właściwym motorem i istotnym składnikiem wszechrzeczy, oraz zewnętrzną — dyktować normy idealne dla ludzi.

Dopiero częścią tych norm jest system etyczny, przez autora nazywany także prawem przyrodzonym, a przez nas określony jako prawo przyrodzone węższe (normy etyczne).

Na treść zagadnienia prawa Natury w *węższym* znaczeniu składają się katalog przyrodzonych uprawnień i obowiązków (należytości i powinności w języku autora). Cztery uprawnienia i trzy obowiązki, będąc wykładnią prawa przyrodzonego w stosunku do człowieka izolowanego „osobno bez stosunku do innych ludzi uważanego”, stanowią kościec systemu ks. Stroynowskiego ¹⁾.

Cztery uprawnienia i cztery obowiązki człowieka w stanie społecznym żyjącego uzupełniają normy etyczne autora i tworzą zawiązek nauki o społeczeństwie²⁾), gdzieindziej szeroko rozwiniętej.

Dopiero z tego przedstawienia dwóch różnych pojęć prawa przyrodzonego wynikają dla nas wskazówki, dotyczące badania tych poszczególnych odmian prawa natury.

Omówienie systemu etycznego zawierać będzie materiał dotyczący źródeł i istoty prawa przyrodzonego węższego; paragraf dotyczący nauki o prawie zawierać będzie ujęcie stosunku prawa przyrodzonego większego — do etyki, do postulowanego prawa politycznego i międzynarodowego i do prawa pozytywnego; wreszcie rozdział dotyczący polityki naszego autora wyjaśni nam jej stosunek do prawa Natury, w obu jego znaczeniach. Zanim sięgniemy do przedstawienia prawa Natury w znaczeniu ogólnem zbadać musimy jego najbardziej zwartą część — prawo Natury węższe, czyli poprostu system etyczny.

* * *

Rozpoczynamy od wskazania źródeł i sposobu poznania prawa przyrodzonego *węższego*, o tyle, o ile pozwala nam na to już omówiony materiał.

Poznanie prawa przyrodzonego jako systemu etycznego człowiek osiągać będzie, jak to już poprzednio wspomniane zostało, zapomocą obserwacji potrzeb materialnych wynikających z fizycznego porządku naturalnego, potrzeby pokarmu, napoju, snu, odpoczynku, odzienia, mieszkania, obrony i ochrony, życia

¹⁾ Autor traktuje o nich w Cz. I § 7, „Nauki”.

²⁾ „Nauka Cz. I. § 10.

plciowego¹⁾), oraz przez odczucie potrzeb wyższych niemyślowych, jako to: pracy, oświaty i życia społecznego²⁾).

Zaznaczamy odrazu, na poparcie poprzednich twierdzeń, że o ile poznanie potrzeb fizycznych idzie po linii psychologii sensualistycznej, o tyle poznanie pozostałych przeczy tej zasadzie, i, że z dalej przedstawionej treści systemu etycznego okaże się cała niedostateczność środków poznania, które autor dostrzegł w człowieku, a co za tem idzie, cała przez nas już spostrzeżona fragmentaryczność nauki naszego autora o poznaniu.

Źródłem bezpośrednim prawa przyrodzonego jest porządek przyrodzony, stąd, jak to już przy omawianiu metafizyki ustaliliśmy, źródłem dalszem jest Bóg.

Z jednej bowiem strony prawo przyrodzone węższe jest „ustawą przedwieczną”³⁾, a zatem prawem Boskiem; z drugiej jednak zbyt szerszym jest sięgać do jego Boskiego źródła, porządek przyrodzony wystarcza do znalezienia w nim zasad prawa Natury⁴⁾.

I znów postawione przez nas twierdzenie o racjonalistycznym światopoglądzie autora zyskuje potwierdzenie.

Zasadniczą treścią systemu etycznego są, wspomniane już uprawnienia i obowiązki, odnoszące się do jednostki, zarówno w jej życiu indywidualnym, jak i gromadzkim.

Przedstawimy je pokrótce:

Uprawnienia człowieka izolowanego (kategoria pierwsza uprawnień) są następujące:

- 1) dbać o zachowanie całości swej osoby i bronić się przed wszelkimi dolegliwościami fizycznymi,
- 2) zadośćuczynić wszelkim (wyżej wymienionym) potrzebom wynikającym z porządku fizycznego,
- 3) mieć prawo do nabywania, posiadania i używania wszelkich dóbr ziemskich.

Trzy te uprawnienia dają się łatwo streścić, żyć dla jaknajpełniejszego zaspokojenia potrzeb, przedewszystkiem fizycznych.

Uprawnienia człowieka żyjącego życiem gromadzkim (kategoria druga uprawnień) są:

1) „Nauka” Cz. I. § 4.

2) „Nauka” Cz. I. § 6.

3) „Nauka” Cz. I. § 1.

4) Mowa z 1797.

- 1) prawo do wolności osobistej,
- 2) prawo do własności,
- 3) prawo do bronięcia się przeciwko zamachom na dwa poprzednie uprawnienia, t. j. na wolność i własność,
- 4) prawo do pomocy ze strony innych ludzi.

Obowiązki człowieka samotnego (kategoria pierwsza obowiązków) są:

- 1) używać przyrodzonych sił duszy i ciała dla podtrzymania swej egzystencji,
- 2) doskonalić ciało i duszę,
- 3) pracować dla utrzymania i nabycia dóbr ziemskich,
- 4) zachować miarę i kolejność w zadośćuczynieniu swym potrzebom.

Obowiązki człowieka w gromadzie (kategoria druga obowiązków) są:

- 1) nie godzić w cudzą wolność,
- 2) nie godzić w cudzą własność,
- 3) nie używać gwałtu przeciwko innym, z wyjątkiem wypadku korzystania z 3-go uprawnienia społecznego, t. j. wypadku obrony koniecznej,
- 4) dawać pomoc innym ludziom.

Przypatrując się temu katalogowi, przyznać mu musimy zewnętrzną jednolitość i konsekwencję; korelatywność uprawnień i obowiązków zachowana jest z prawniczą precyzją, tak daleko posuniętą, że niekiedy graniczy z tautologią, n. p. obowiązki człowieka w życiu gromadnym są tylko odwróceniem jego uprawnień. Wewnętrzna konsekwencja wśród poszczególnych grup jest naogół zachowana, grupa uprawnień pierwszych jest jednolita, w grupie uprawnień człowieka żyjącego w gromadzie uprawnienie trzecie jest logicznym uzupełnieniem dwóch pierwszych. Cały jednak katalog powyższy nie odznacza się konsekwencją wewnętrzną, jest to winą rozmaitych światów pojęć etycznych, które wpłynęły na jego tworzenie się.

Podzielimy teraz wszystkie te wskazania etyczne według źródeł z których się wzięły, uzupełniając, tam gdzie zajdzie tego potrzeba, nasze rozważania także innymi przykładami, zaczerpniętymi z nauki autora.

Trzy uprawnienia jednostki samotnej, jak to już uwypukliliśmy, sprowadzają założenie etyki do pierwiastków czysto oso-

V bitych i utylitarnych, żyć poto, by życia jaknajlepiej używać, czyż to nie szczyt stanowiska egoistycznego? System, który daje nietylko prawo do takiego używania życia, ale, więcej jeszcze, nakazuje to użycie, a wymaga tego ks. Stroynowski od jednostki w pierwszym i trzecim obowiązku człowieka izolowanego, jest systemem nawskroś opartym na egoizmie.

Także trzy pierwsze *uprawnienia drugiej kategorii* noszą na sobie piętno egoizmu; w bardziej skomplikowanych warunkach, jakie tworzy współżycie z innymi ludźmi, potrzebne są pewne prawa, któreby pozwoliły na to używanie życia, są nimi: prawo do wolności, własności i obrony.

Jednakże, już przy bliższej analizie tych uprawnień jednostki w gromadzie, autor musiał uświadomić sobie, że nie jest tak proste — dać każdemu człowiekowi prawo do egoistycznego używania życia, do wolności i własności, a potem żądać od ludzi, by to użycie biegło w niezmaconym spokoju, by jeden drugiemu nie przeszkodził w żądzy osiągnięcia jeszcze szerszego zaspokojenia swych potrzeb. Trzeba dać jednostce gwarancję, że pewien zakres środków do zaspokojenia potrzeb będzie i w życiu gromadnem respektowany, stąd prawo do własności i wolności i do obrony tych dóbr. Proste wyciągnięcie wniosku logicznego z tych trzech uprawnień na tle rzeczywistości stosunków ludzkich przenosi etykę naszego autora w inny świat pojęć. Wywołałyby bowiem nakazy egoistycznej i indywidualistycznej etyki nieustanne walki, w których byłby homo homini lupus; okazuje się jednak — w terażniejszości, bez sięgania do odległych przykładów czy fikcyj historycznych, że gromady ludzkie żyją w znośnej zgodzie. Wynika stąd, że uprawnienia muszą być ograniczone obowiązkami, sprowadzającemi się do szanowania słusznych granic tych samych uprawnień u innych ludzi.

Trzy zatem *obowiązki człowieka żyjącego w gromadzie* stanowią przejście od systemu etyki egoistycznej do systemu etyki społecznej, przejście wywołane nietyle świadomą chęcią wzniesienia poglądu na świat autora na wyższy szczebel moralności, ile wewnętrzną logiką systemu egoistycznego w zestawieniu z rzeczywistością, a także z poglądami autora na społeczeństwo.

Ponad ugrupowanie uprawnień i obowiązków, płynących z osobistego interesu, wyrastają inne o odmiennym charakterze: *Obowiązek doskonalenia ciała i duszy* (trzeci obowiązek czło-

wieka samotnego) rozpada się na dwie części. Jeśli konieczność doskonalenia ciała tkwi jeszcze w pojęciach egoistycznych, to konieczność doskonalenia duszy odbiega od tego stanowiska; nacóż bowiem człowiekowi, kierującemu się w życiu tylko do-
różnym interesem, doskonałość duszy?

Autor gdzieindziej¹⁾ nadaje obowiązkowi doskonalenia się, piętno metafizyczne w słowach: „Sposobność doskonalenia się jest przyrodzoną cechą widocznie go różniącą od wszelkiego na ziemi stworzenia”²⁾.

Podobnie *obowiązek pracy*, który zakwalifikowaliśmy poprzednio do obowiązków dyktowanych interesem, w myśl zasady „bez pracy niema kołaczy”, zyskuje przy zbadaniu innych poglądów autora, także cechę pozaegoistyczną. Mówiąc już bowiem o drogach poznania prawa przyrodzonego węższego wspomnieliśmy o trzech potrzebach pozafizycznych, o potrzebie oświaty, życia społecznego i potrzebie pracy. Dwie pierwsze, jako niewywołujące skutków etycznych, omówimy gdzieindziej, natomiast potrzeba pracy dająca się odczuć wewnątrznie, a nie narzucona okolicznościami, jest właśnie ową cechą pozaegoistyczną trzeciego obowiązku człowieka izolowanego.

Obowiązek zachowania miary, czwarty obowiązek pierwszej ich kategorii, nie ma jasnych źródeł w systemie autora. Czy zachowanie miary ma być maksymą etyczną, tłumaczącą z innej strony, ze strony czysto moralnej, ograniczenie ludzkich po-
żądań ze względu na uprawnienia wskazane przez interes innych ludzi, niewiadomo; autor więcej w tej sprawie się nie wypowiada. Nasuwa się przypuszczenie, że obowiązek ten, pozbawiony zresztą korelatu uprawnienia, został wprost zaczerpnięty od innych autorów; że nie jest obowiązkiem dyktowanym egoizmem, to pewne. Trzy te obowiązki tworzą razem korektywę etyki interesu osobistego.

Obowiązek dawania pomocy innym ludziom i prawo do tej pomocy, stanowiące zakończenie katalogu uprawnień i obowiązków człowieka żyjącego życiem gromadnym, tworzą także korektywę etyki interesu społecznego; są one, u ks. Stroynowskiego, najdotkliwszym ciosem wymierzonym w system egoistyczny,

1) „Nauka” Cz. I. § 5.

2) Ibid. oraz w Mowie z 1789.

przystosowany już do życia społecznego. Przez ten obowiązek zwłaszcza, ludzie, żyjący gromadnie, przestają być tylko zbiorowiskiem żerujących jednostek, a stają się społeczeństwem. Choć bowiem z suchego sformułowania tego obowiązku mogłaby wyniknąć interpretacja, tłumacząca jego istnienie rozsądnym egoizmem, nakazującym służyć innym ludziom, aby być samemu w razie potrzeby obsłużonym, to jednak szersze ujęcie, które autor daje tej właśnie pomocy, wyprowadza nas z wątpliwości. Pomoc zobopólna, czyli wzajemna, jest właśnie instytucją odpowiadającą naszej pierwotnej interpretacji, opartą na maksymie, do ut des; źródłem jej istnienia jest oczywiście źródło wspólne całemu katalogowi — porządek przyrodzony, unaoczniony drogą „wyraźnej lub domniemanej” umowy. Natomiast pomoc łaskawa jest oparta na zasadach czysto idealnych, podstawą jej jest uczucie wdzięczności za doznaną, z reguły w wieku dziecięcym, a niekiedy i później, pomoc. Kapitał tej wdzięczności, który gromadzą ludzie udzielający pomocy, będzie mógł być wykorzystanym w przyszłości w wypadku choroby, kalectwa, starości; niema jednak dla jego posiadacza żadnej gwarancji odbioru procentów.

Rozejrzawszy się w katalogu obowiązków i uprawnień prawa przyrodzonego w sensie systemu etycznego, możemy go ostatecznie uporządkować. Podział, który mu nadał ks. Stroynowski, jest podziałem, ze względu na warunki zewnętrzne w których jednostka ucieka się do wskazań etycznych. Pierwsza kategoria uprawnień i obowiązków obejmuje nakazy, które człowiek winien zachowywać w stosunku do porządku przyrodzonego, ze względu na własne tylko swe istnienie, — to *etyka indywidualistyczna*; druga kategoria dotyczy nakazów, które człowiek wypełnia, także dla zadośćuczynienia porządkowi przyrodzonemu, lecz żyjąc w społeczeństwie, jest to zatem *etyka społeczna*. Ks. Stroynowski sam¹⁾ interpretuje jeszcze swój podział; nazywając zachowywanie zasad etyki człowieka izolowanego — *przystojnością*, zasad etyki w społeczeństwie — *sprawiedliwością* oraz zachowywanie czwartego uprawnienia i czwartego obowiązku człowieka w społeczeństwie (wzajemną pomoc) — *dobroczynnością*. Powrócimy jeszcze do tych pojęć, zastanawiając się nad

1) „Nauka” Cz. I § 13.

praktyką uprawnień i obowiązków, obecnie pozostaniemy przy sprawie ich podziału.

Ze względu na swą istotę uprawnienia i obowiązki dzielą się inaczej. Pierwszy ich rodzaj to *etyka interesu osobistego*, należą do niej: uprawnienie 1, 2, 3 i obowiązek 1 pierwszej kategorii oraz, z omówionymi zastrzeżeniami, uprawnienia 1, 2, 3 drugiej kategorii. Drugim rodzajem są *nakazy, istniejące ze względu na interes społeczny*, są to: obowiązki 1, 2, 3, poczęści także 4, obowiązków drugiej kategorii. Są wreszcie obowiązki wnoszące się ponad interes jednostki i społeczeństwa, zawierające pierwiastek etyczny wolny od celów utylitarnych, a mianowicie: obowiązki 2, 3, 4 pierwszej kategorii i obowiązek 4 drugiej kategorii, jest to *trzeci rodzaj obowiązków etycznych — pozautylitarny*.

Przedstawivszy treść najważniejszą systemu etycznego ks. Stroynowskiego, zajmiemy się jeszcze pewną jego nadbudową, wynikającą z szeregu zdań rozsianych w pracach naszego autora.

Uprawnienia i obowiązki — część istotna prawa przyrodzonego w sensie węższym, biorące przez to swój początek w porządku przyrodzonym, który znów jest w swem metafizycznym założeniu dobry i doskonały — są, wedle autora, wcieleniem Dobra.¹⁾ Złem etycznym jest wszystko, co sprzeciwia się uprawnieniom i obowiązkom etycznym. Logika pojęć Dobra i Zła etycznego w zestawieniu z nakazami prawa przyrodzonego węższego jest zachowana; źródłem ich wspólnem, mówi autor, jest porządek przyrodzony, w analizie ostatecznej — Bóg²⁾, dotąd wszystko w porządku.

Przy omówieniu jednak środków poznania Dobra i Zła w zestawieniu ze środkami poznania prawa przyrodzonego w znaczeniu węższem, występuje cała pomyłka założeń sensaulistycznych ks. Stroynowskiego.

Jeśli bowiem, już przy poznaniu swych uprawnień zapomocą obserwacji potrzeb, człowiek nie może kierować się tylko zmysłami, ma bowiem wrodzoną potrzebę pracy, oświaty i t. d., zaś obowiązki poznaje wogóle drogą analizy myślowej³⁾, to przy poznaniu Dobra i Zła etycznego, okazuje się, że ma jeszcze dyspozycję

1) „Nauka” Cz. 1 § 3.

2) Ibid.

3) „Nauka” Cz. I. § 21.

chęć poznania Dobra, jako istotny składnik swych władz poznawczych. Aprioryczny zatem postulat sensualizmu doznaje, jak to już przepowiedaliśmy, nowej porażki. Obecnie już powiedzieć możemy, że sensualizm posłużył naszemu autorowi jedynie do zbudowania elementów egoistycznych systemu etycznego, etyka interesu społecznego i etyka pozautyлитarna nic z tem założeniem zmysłowem nie mają wspólnego.

Rodzi się pytanie, czy nie możnaby przebudować na tych, już zdobytych innych podstawach, nauki o poznaniu i psychologii naszego autora. Odpowiedzieć na nie musimy przecząco, zbyt mało materiału ścisłego dają nam zaznaczone już poglądy, musimy pozostać przy stwierdzeniu, że pomiędzy postulatem sensualizmu, wypełniającym zasadniczo naukę o poznaniu, a innymi poglądami naszego autora zachodzi sprzeczność. Stwierdzenie to pozwala nam a contrario uważać konsekwentność systemu etycznego za nienaruszoną.

Wiedząc już jaka jest treść, źródła, sposoby poznania etyki, — zwróćmy się do ostatniej kwestji — *do praktyki systemu etycznego.*

Wspominaliśmy już poprzednio o sposobach wyzyskiwania uprawnień i spełniania obowiązków, zgodnych w podziale z kategorjami uprawnień i obowiązków według metody ks. Stroynowskiego, słowem o przystojności, sprawiedliwości i dobroczynności, Te trzy sposoby postępowania ludzi są właśnie praktykowaniem nakazów etycznych, są cnotą¹⁾. Praktykę cnoty, czyli wykonywania nakazów etycznych prawa przyrodzonego, osiągnąć można drogą ćwiczenia²⁾, mówi nawiasem autor. Ćwiczenie to jest zapowiedzią rozważań dotyczących czynnika woli w cnotcie. Do pojęcia cnoty autor nie przywiązuje, w przeciwstawieniu do filozofów starożytnych i średniowiecznych, żadnej prawie wagi, nawiązuje raczej termin „cnota” do swego systemu etycznego. Cnota nie jest naczelnem pojęciem etycznym, po ustaleniu którego, dalsze rozważania na niem się tylko opierają. Koncepcję filozoficzną cnoty zastępuje system nakazów etycznych wynikających z prawa przyrodzonego. Nic więc dziwnego, że i my temu pojęciu więcej miejsca nie poświęcamy zaznaczając, że takie ujęcie cnoty, w szcze-

1) „Nauka” Cz. I. § 13.

2) „Nauka” Cz. I. § 7.

gólności cnoty sprawiedliwości, wyrzecz musi także wpływ na sposób przedstawienia nauki o prawie naszego autora.

Z dotychczasowych wywodów o etyce naszego autora, pominiawszy sprawę ćwiczenia, wynikałoby że człowiek obdarzony zmysłami i rozumem, a nadto intuicją do poznania dobrego, winien łatwo poznać zasady etyczne prawa przyrodzonego i, poznawszy — je bezwzględnie zachowywać.

Praktyka dobrego postępowania nabierałaby w ten sposób iście sokratycznej prostoty, poznać nakazy etyczne prawa przyrodzonego znaczyłoby zachować je.

Na przeszkodzie takiemu bezwzględnemu postawieniu sprawy stoi czynnik *woli*, przypisany już przez autora człowiekowi, oraz zasada ćwiczenia się w wykonywaniu nakazów etycznych. Istnienie tego czynnika psychologicznego, dostrzegł w człowieku ks. Stroynowski, i przewidział jego wpływ na sprawy moralne porządku przyrodzonego, nazywając je w odróżnieniu od porządku fizycznego sprawami wolnemi, czyli sprawami w których wola głoś zabrać może¹⁾. Wola ludzka sprawić może, że nawet poznane przepisy etyczne prawa przyrodzonego nie zostaną zachowane.

Przewidując tę możliwość, jednocześnie broni się ks. Stroynowski przeciwko niej. W każdym niemal rozdziale „Nauki”, w każdej mowie wypowiada zdanie²⁾, że tylko niedość głęboka znajomość porządku przyrodzonego wogóle, a w szczególności wynikających zeń, po przez prawo przyrodzone nakazów etycznych, przyczynia się do złych etycznie postępów ludzkich — do czynów niezgodnych z nakazami systemu etycznego prawa Natury.

Kwestja wykonywania nakazów etycznych zyskuje w ten sposób sprzeczne ujęcie, w którym pierwiastek woli, zapożyczony zwłaszcza ze światopoglądu teistycznego, klóci się z założeniem racjonalistycznym porządku przyrodzonego. Nie zostaje rozstrzygnięte klasyczne pytanie: — rozum czy wola są motorem postępowania etycznego.

Ewolucja poglądów naszego autora, dająca się zauważyć w chronologii jego wystąpień, skłania go ku bardziej woluntarystycznemu ujęciu tej sprawy. W Mowie z roku 1797³⁾ brzmi

1) „Nauka” Cz. I § 1, § 3. § 7. § 13.

2) „Nauka” Cz. I. § 21, Cz. II § 22 i inne, Mowa z 1783, Mowa z 1789, Mowa z 1797

3) por. cytate na str. 29.

jeszcze hasło lepszego poznania prawa przyrodzonego, jednocześnie jednak wieje z jej słów rozczarowanie do ludzi którzy, poznawszy nawet to prawo, nie chcą jego nakazów wykonywać.

Ze sprawą zachowywania przepisów etycznych łączy się kwestja sankcyj grożących za ich załamanie. Sankcją najważniejszą są bezpośrednie fizyczne, dolegliwości, wynikające z niezachowywania etyki naturalnej; nie postępując w myśl jej wskazań człowiek robi poprostu zły interes. Sankcja ta jest prostym skutkiem pojęć etycznych zawartych w pierwszym rodzaju uprawnień i obowiązków człowieka, uprawnień i obowiązków składających się u naszego autora na etykę egoizmu. Oczywiście sankcja ta niema nic wspólnego z wolą ludzką; doszedłszy przyczyn pewnego konkretnego złego stanu swych spraw i zaznajomiwszy się z nakazami prawa przyrodzonego sensu restrictivo — człowiek nie potrzebuje elementów woluntarystycznych dla zastosowania się do przepisów etycznych, dyktuje mu je rozum.

Drugą sankcją jest stan wewnętrzny, przykreść lub zadowolenie wynikające z pewnych sposobów postępowania. Jest ta sankcja odpowiednikiem niezachowywania obowiązków trzeciego rodzaju, nakazów etycznych pozbawionych utylitaryzmu.

Zauważymy tutaj, że poglądy naszego autora na sankcję uprawnień i obowiązków dyktowanych interesem społecznym — na drugi rodzaj nakazów etycznych, stanowią jeden z punktów wyjścia jego polityki i nauki o prawie stanowionem. Po tej zapowiedzi, wskazującej na konsekwentą budowę systemu sankcyj w zależności od rodzajai nakazów etycznych, bliższe zbadanie sankcji tego rodzaju nakazów etycznych odesłać możemy na właściwe miejsce.

Ten system trzech rodzajai sankcyj etycznych zostaje nadbudowany jeszcze jednym rodzajem — „sankcją zupełną”, jak ją nazywa autor. Jest nią nagroda i kara wieczna za postęпки ludzkie. Spotykamy się tutaj znowu, po szeregu założeń racjonalistycznych, z próbą nawiązania do idei Boga i jej skutków, jak to już miało miejsce i przy metafizyce naszego autora i przy poszukiwaniu źródeł systemu etycznego. Jak i dotychczas, autor nasz nie stara się o znalezienie harmonji dwóch światopoglądów: stawia Panu Bogu świeczkę, w paru wierszach długiego paragrafu¹⁾

1) Cz. I § 24 „Nauki”.

dotyczącego sankcyj, rozpalwszy przedtem ognisko poglądów racjonalistycznych.

Na zakończenie wspomnieć musimy o teleologicznych założeniach etyki. Szczęście, jako istotny cel życia ludzkiego, stanowi myśl przewodnią wszystkich systemów etycznych, nieopartych na konsekwentnym teistycznym światopoglądzie.

Z rozważanych przed chwilą sankcyj niezachowania przepisów systemu etycznego wynika a contrario, że celem człowieka jest szczęście, które nabiera u naszego autora treści w postaci zaspokojenia potrzeb i zadowolenia wewnętrznego. Powyższa koncepcja szczęścia uzupełniona zostaje, w wyniku teistycznej nadbudowy racjonalistycznego systemu, celem metafizycznym — nagrodą niebieską.

Sumując w najkrótszych słowach wszystko istotne, co dotychczas o etyce naszego autora powiedziane zostało, stwierdzamy: reguły etyczne oparte na czynniku woli i poznania, podzielone na trzy rodzaje, etykę interesu osobistego, etykę interesu społecznego i etykę pozautylną, zaopatrzone w sankcje korelatywne do powyższego podziału, prowadzą człowieka do zapewnienia mu szczęścia doczesnego i wiecznego.

Podkreślimy jeszcze racjonalistyczne ujęcie pierwszych dwóch rodzajów etyki, i próbę nawiązania do teistycznego światopoglądu przez trzeci rodzaj etyki, będziemy mieli obraz tego działu nauki ks. Stroynowskiego.

Obraz ten jednocześnie wypełnia, jak to już wiemy, treść prawa przyrodzonego sensu *restitivo* u naszego autora.

Skonstruowawszy według postawionych sobie założeń system etyczny ks. Stroynowskiego, uczynimy próbę porównania tego systemu z dawniej już wypowiedzianymi poglądami, z którymi rozważania naszego autora zdradzają pokrewieństwo.

Cały system egoistyczny, oparty na sensualistycznych założeniach, zwraca myśl naszą w kierunku właściwego jego twórcy w czasach nowożytnych, Hobbes'a. Hobbes w dwóch dosadnych zdaniach maluje istotne podstawy swej etyki egoistycznej, mówiąc: „Bowiem przez słowa sprawiedliwe i zgodne z prawem nie rozumię się nic innego, jak swobodę używania swych przyrodzonych możliwości zgodnie z rozumem, wyciągam stąd wniosek, że najpierwszą zasadą prawa Natury jest, aby każdy zachował, jak

tylko może życie i członki swoje”¹⁾), i dalej: „Prawo natury jest tem, co dyktuje nam rozum w stosunku do rzeczy, które mamy czynić i nie czynić dla zachowania naszego życia i części naszego ciała”²⁾).

Czyż można znaleźć bardziej podobne podstawy do etyki egoistycznej naszego autora, żądającej od człowieka w trzech uprawnieniach jednostki samotnej używania życia w słowach: „Zachować się, to jest zachować osobę swą w całości, zdrowiu, życiu... bronić się przeciwko wszelkiemu stworzeniu następującemu na życie, zdrowie lub całość osoby” dalej „Czynić zadość swym potrzebom przyrodzonym dla przyzwoitego zachowania się”³⁾). I tu i tam egoizm uświęcony zostaje jako wynik porządku przyrodzonego i prawa Natury.

Po tych jednak stwierdzeniach rozchodzą się drogi Hobbes’a i ks. Stroynowskiego.

Gdy Hobbes, odrzucając zasadniczo i kategorycznie *appetit* *societatis* i poprzestawszy na elementach egoistycznych, uważa, że przepisy etyczne prawa Natury stworzyć mogą tylko *bellum omnium contra omnes*⁴⁾); ratunek zaś widzi w historycznej ewolucji ludzi od stanu natury do społeczeństwa i państwa — ks. Stroynowski, budujący swe przepisy etyczne nie z perspektywy historycznej lecz z przekroju współczesności, musi znaleźć natychmiastową radę na jawnie sprzeczny z rzeczywistością stan społeczeństw ludzkich.

Znajduje ją, odrzucając zasadę wojny, i budując ponad etyką egoizmu drugi system — etyki interesu społecznego, wychodzącej z arystotelicznej zasady „*homo animal sociale*”.

1) Op. cit. R. I. VII. Tekst francuski: „Car par le mot de *Juste et de Droit* on ne signifie autre chose que la *liberté* que chacun a d’user de ses facultés naturelles conformément à la droite raison. D’où je tire cette conséquence que le premier fondement du droit de Nature est que chacun conserve autant qu’il peut ses membres et sa vie”.

2) Ibid. R. II. I. Tekst francuski: „La loi de Nature est ce que nous dicte la raison touchant les choses que nous avons à faire ou à omettre pour la conservation de notre vie et des parties de notre corps”.

3) „Nauka” Cz. I. § 7.

4) Ibid. R. I. XII. L’état naturel des hommes, avant qu’ils eussent formé des sociétés, était une guerre perpétuelle... une guerre de tous contre tous...”

Powyższa droga myślowa nasuwa porównanie z nauką innego filozofa, której filjacji już dostrzeżliśmy u naszego autora — z nauką Locke'a. Myśliciel ten, główny i klasyczny przeciwnik Hobbes'a w zakresie polityki przedewszystkiem, w swych rozważaniach etycznych ulega mimowoli wrogowi swemu. Mimowoli, gdyż z założeń sensaulistycznych innej podstawy etyki znaleźć nie można; jak i nasz autor, jak i Hobbes zresztą, dostrzega Locke korektywę etyki przy rozpatrzeniu stanowiska człowieka w społeczeństwie. Locke i ks. Stroynowski, nie z innych pobudek lecz z nieubłaganej konieczności, nadbudowują etykę egoistyczną — etykę interesu społecznego w przeciwstawieniu do Hobbes'a, który nie chcąc o takich elementach słyszeć, przywołuje wprost państwo i jego omnipotencję na pomoc. Locke niejednokrotnie wyraża pogląd o konieczności owego „zachowania życia i zdrowia” bez hobbesowskiej jednak kategoryczności. Mówi: „Człowiek nie posiada prawa zniszczenia samego siebie”¹⁾. „Każdy, skoro istnieje, obowiązany jest zachowywać siebie samego”²⁾, dając przez to nietylko prawo ale i obowiązek stosowania nakazów egoistycznych, jak to i nasz autor czyni; o uprawnieniu do tego wspomina Locke w słowach „Rozum naturalny mówi nam, że ludzie, raz się urodziwszy, mają *prawo* do samozachowania, a stąd do jedzenia i picia”³⁾. Nie jest tutaj jeszcze właściwe miejsce na szersze porównanie naszego autora z filozofem rewolucji angielskiej, bowiem cała bliskość ich stanowiska uwypukla się dopiero przy badaniu innych niż etyczne, elementów życia społecznego.

Zanim naszkicujemy sytuację trzeciego rodzaju nakazów etycznych — obowiązków pozautilitarnych, w stosunku do wypowiedzianych w Europie poglądów, zwróćmy uwagę na trzy szczeble cnoty: przystojność, sprawiedliwość i dobroczynność. O ustosunkowaniu tych trzech szczebli do podziału własnego autora już mówiliśmy. Z punktu widzenia naszego podziału przystojność, którą ks. Stroynowski bliżej objaśnia twierdząc: „Kiedy

1) Op. cit. Cz. II. R. II. 6. Tekst angielski: „Man has not the liberty to distroy himself”.

2) Ibid. Tekst angielski: „Every one as he bound to preserve himself”.

3) Ibid. Cz. II. R. V. 25. Tekst angielski: „... natural Reason tells us that men beeing once born have a right to their preservation and consequently to meat and drink”.

człowiek podług osobistych należytności i powinności zachowuje się, sprawy jego... są pożyteczne i rozumne, są przystojne” — jest wykonywaniem uprawnień i obowiązków etyki egoizmu; sprawiedliwość czyli działanie w którym człowiek „... używa swej osobistej własności i wolności bez naruszenia cudzej” polega na czynach wcielających w życie zasady interesu społecznego, wreszcie dobroczynność — wykonanie czwartego obowiązku człowieka w społeczeństwie stoi na granicy etyki interesu społecznego i etyki pozautylitarnej. Podział na szczeble, choć autor niewiele przywiązywał doń uwagi, poświęcając mu krótki rozdziałek 13-ty Części I-szej Nauki, natarczywie nasuwa porównanie z dawno już zastosowanym ujęciem szczebli wciąż wznoszących się reguł etycznych.

✓ Źródłem tego stopniowania jest nie co innego, lecz stoicka maksyma „*honeste vivere, alterum non laedere, suum cuique tribuere*”, rozwinięta szeroko przez Cycerona, a przez Ulpiana w całości przeniesiona do prawa. Maksyma ta znalazła żywy oddźwięk u filozofów prawa Natury. Po siedemnastu wiekach odnajdujemy jej echo w stopniowaniu Leibniza *jus strictum, aequitas* i *pietas* i u Tomaszusza w postaci *honestum iustum* i *decorum*.

Możemy usiłować przeprowadzić porównanie pomiędzy temi stopniowaniami, a stopniowaniem naszego autora.

„Przystojność” ks. Stroynowskiego to nie co innego jak formuła „*neminem laedere*”, oznacza ona uprawnienia egoistyczne, które, będąc uprawnieniami z natury wynikającymi nikogo krzywdzić nie mogą, jest to Leibnizowskie *ius strictum*.

„Sprawiedliwość” a częściowo i „Dobroczynność” odpowiadać mogą zasadzie *suum cuique tribuere*, czy *aequitas*.

Wreszcie niektóre elementy dobroczynności oraz cały rodzaj obowiązków pozautylitarnych wznosi stopniowanie etyczne na najwyższy poziom — „*honeste vivere*” — „*pietas*”.

Rysując tę analogję kierujemy się raczej domysłami niż konkretnymi wskazówkami, które dawałyby nam egzegeza poglądów autora. Mówiliśmy już bowiem, że autor do stopniowania swego przywiązuje nikłą uwagę; zaś poszukiwanie podobieństwa po przez podział nakazów etycznych na trzy rodzaje nie może nam dać dodatnich wyników, ponieważ podział taki jest owocem nie pracy ks. Stroynowskiego, a naszej analizy.

Pragnęliśmy raczej, mówiąc o tem, podkreślić nie jakieś wyrażne podobieństwo, lecz władzę zasady stopniowania etycznego nad umysłami wszystkich czasów, także więc i nad umysłem naszego autora.

Sięgając do umieszczenia w czasie trzeciego rodzaju obowiązków etycznych, przypomnimy dwoisty charakter tych uprawnień i obowiązków, powstałych przy konstrukcji systemu etyki interesu społecznego, a wzniesionych do ponadutilitarnych wyżyn. Konsekwentnie też stwierdzamy, że w różnych kierunkach znaleźć możemy ich źródła.

Obowiązek wzajemnej pomocy „zobopólnej i łaskawej”, mimo przez nas stwierdzonego charakteru pozautilitarnego, znajduje swe miejsce u filozofów popierających egoizm jednostek. Hobbes uważa wyraźnie obowiązek wdzięczności i płynące zeń konsekwencje za jeden z najbardziej podstawowych nakazów prawa naturalnego¹).

Obowiązek wdzięczności zaś, jak wiemy, leży u podstaw „pomocy łaskawej”. Inna rzecz, że, jak wiemy, Hobbes odrzucając zasadę z natury płynącej solidarności społecznej, nie myśli nawet o możliwości „pomocy zobopólnej”. Locke mówiąc o obowiązkach dzieci w stosunku do rodziców głosi: „...wdzięczność wymaga zwrócenia tego wszystkiego za otrzymane przedtem korzyści”²). Niewątpliwie zwłaszcza ta ostatnia argumentacja wpłynęła na sposób przedstawienia przez ks. Stroynowskiego sprawy pomocy z wdzięczności. Natomiast sprawa solidarnego wspomagania się ludzi ma te same źródła, co i cała etyka interesu społecznego.

Prócz obowiązku dawania pomocy i prawa do niej, obowiązki doskonalenia się, obowiązek pracy wynikającej z duchowej potrzeby tej pracy i obowiązek zachowania wiary należą jeszcze do etyki pozautilitarnej. Nietrudno znaleźć źródło tej nadbudowy systemu etyki interesu indywidualnego i społecznego. Jeśli bowiem sięgniemy do obowiązku doskonalenia się i przypomnimy sobie, że ks. Stroynowski mimochodem wspomina o ćwiczeniu jako sposobie praktyki nakazów etycznych, praktyki będącej przecie drogą do doskonałości — to Arystoteles w recepcji chrześcijańskiej musi być uznany za pierwowzór tego poglądu.

1) Op. cit. R. VIII.

2) Op. cit. Cz. II. R. VI. 215. Tekst angielski „...gratitude requires to return all that for the benefits recived”.

Podobnie obowiązek zachowania miary nie jest niczem innym jak słynną zasadę arystoteliczną „aureae mediocritatis”.

Obowiązek pracy zasługuje na szczególną uwagę. Już raz mieliśmy kłopot, umyślnie zwierzony czytelnikowi, z zamieszczeniem tego poglądu w rodzajach nakazów etycznych; czy idzie tutaj ks. Stroynowskiemu o pracę jako źródło bogactwa, czy też o wyższą wewnętrzną potrzebę pracy? Zdecydowawszy się na drugą ewentualność, utwierdzeni w tem jasnymi słowami autora, zakwalifikowaliśmy obowiązek pracy do nakazów pozautilitarnych. W tym stanie rzeczy obowiązek pracy brałby swoje źródło w nauce chrześcijańskiej, która uświęciła pracę jako czynnik równy modlitwie ludzkiej, lapidarnie streszczając cel życia ludzkiego w maksymie „ora et labora”. Nasuwa się jednak inna jeszcze hipoteza. Otóż, tylokrotnie już odszukany ojciec duchowny naszego autora, Locke mówi także o pracy, jest pierwszym z filozofów nowożytnych, który tę kwestję na nowo wszczyna, z innych zupełnie pobudek niżli nauka chrześcijańska. Locke'owi praca potrzebna jest dla uzasadnienia prawa własności jako instytutu prawa Natury. Powstaje pytanie, czy to przypomnienie pracy, z którą ks. Stroynowski nie usiłuje związać przyczynowo własności, nie zawdzięcza autor nasz Locke'owi. Oczywiście — przypomniał sobie obowiązek pracy, ale nadał mu inne znaczenie, znaczenie chrześcijańskie.

Reasumując dokonane wyżej porównanie, dochodzimy do wniosku, że autor nasz z trzech zasadniczych źródeł czerpał podstawy swych poglądów; dla etyki egoistycznej — z nauki stanowiącej konsekwencję sensualistycznego światopoglądu, rozwiniętej przez Hobbes'a i z konieczności niejako powtórzonej przez Locke'a; dla etyki społecznej — wprost od Locke'a, wreszcie dla etyki pozautilitarnej — z nauki chrześcijańskiej.

Dalsze wywody, dotyczące prawa społeczeństwa i państwa, w których nierównie więcej niż teraz mnożyć się będą podobieństwa do Locke'a, pozwalają nam ścieśnić dwa pierwsze źródła do jednego ogólnego — do twórcy „Two Treaties”.

Nieharmonijne wmieszanie nauki chrześcijańskiej stanowi charakterystyczną sui generis cechę nauki ks. Stroynowskiego, spostrzeżoną już przez nas kilkakrotnie, w szczególności przy omawianiu metafizyki. Nie chcemy przez to twierdzić, by był on w tem oryginalny, by był jedynym filozofem szkoły prawa naturalnego, który tak uczynił. Przeciwnie wszyscy niemal, Grocjusz, Hobbes,

✓ sam Locke, Leibniz zwłaszcza, czynią podobnie. W warunkach w których żyli i pisali, z istoty nauki prawa Natury obejmującej wykończony pogląd na świat, musieli oprzeć się zasadniczo na nauce chrześcijańskiej, którą, każdy odmiennie, wykoślawiali w przystosowaniu do swych poglądów. Ks. Stryonowski czyni to także, ale, sądzimy, na własną rękę, o czym świadczy choćby brak harmonji w nadbudowaniu racjonalistycznych poglądów teistyczną nauką chrześcijańską. Ten brak harmonji akcentować się będzie i dalej.

Odłożymy teraz na bok głębsze nawiązanie poglądów etycznych naszego autora do innych działów jego nauki, by dać na końcu rozdziału ogólniejszą syntezę poglądów filozoficzno - prawnych; stwierdzimy tylko, że system etyczny, w przeciwstawieniu do poprzednio rozważanych gałęzi, jest szeroko rozbudowany, że konstrukcja jego, mimo wielu wewnętrznych braków, niejasności, sprzeczności nawet, zaleca się zewnętrzną przynajmniej harmonją i konsekwencją, która pozwala uważać tę konstrukcję za pierwsze założenie poglądów na prawo i społeczeństwo.

Dodajmy jeszcze, dla zadośćuczynienia nakreślonemu programowi, że dwaj autorzy polscy, zresztą obaj z odmiennych przyczyn, zdradzają pewne zbliżenie w poglądach etycznych do ks. Stroynowskiego. Są to Kołłątaj i ks. Ładowski. Kołłątaj także starał się wywieść porządek moralny, czyli etykę, z porządku fizycznego, a przedewszystkiem z potrzeb materialnych, z nielepszym skutkiem. Kołłątaj jest drugim po ks. Stroynowskim autorem, który zwrócił uwagę na stopniowanie doskonałości etycznej. Wprowadził, wprost sięgając do źródeł tego stopniowania, podział praktyki cnót na sprawiedliwość, dobroczynność i heroizm; przyznać jednak musimy, że Kołłątaj, mimo wszelkich zalet które przypisujemy naszemu autorowi, ujął swą etykę znacznie szerzej i systematyczniej poświęcając jej owoc życia swego — „Porządek Fizyczny - Moralny”.

Inaczej ks. Ładowski. Zna on także stopniowanie stoickie ¹⁾, stara się nawet o pewne uzgodnienie tego pojęcia z przejętami bezpośrednio od ks. Stroynowskiego zasadami sprawiedliwości i dobroczynności²⁾, etykę swą wywodzi również z egoistycznych

1) „Prawo Natury” str. 4.

2) Ibid. str. 51.

założeń, mówiąc: „Człowiek każdy ma wrodzoną miłość samego siebie, szuka zawsze swego dobra”¹⁾). Jak to już jednak wspomnieliśmy, bez ceremonji koronuje swój system etyczny, płynący z prawa przyrodzonego, sprzecznym z jego podstawami teistycznym uzupełnieniem, mówiąc za Św. Tomaszem, że „prawo przyrodzone jest to instynkt dany ludziom przez Boga”²⁾).

Wskazując tylko na dwóch powyższych autorów staramy się dać choć parę wskazówek orientacyjnych co do znaczenia poglądów ks. Stroynowskiego na tle ogólnem, rozwiniętem w rozdziale pierwszym.

Obecnie przystąpimy do omówienia poglądów naszego autora na prawo, wszelkie prawa, które, jeśli idzie o prawo Natury w swem znaczeniu ogólnem, musiały być poprzedzone omówieniem węższego prawa natury — czyli etyki, jeśli zaś idzie o inne prawa rodzaje — to znów ich źródło znajduje się także poczęści i w etyce.

Choć zatem nauka o prawie u ks. Stroynowskiego nie jest dikeologją stricto sensu, nie płynie bowiem z rozwinięcia pojęcia cnoty sprawiedliwości, to jednak musi zająć kolejność po etyce.

§ 10. *Prawo.*

Na początku poprzedniego paragrafu uczyniliśmy dystynkcję pomiędzy prawem przyrodzonym w znaczeniu ogólnem, stanowiącem wyjaśnienie funkcjonowania porządku przyrodzonego — Natury powszechnej, a prawem przyrodzonym w znaczeniu węższem — odnoszącem się, jak to mogliśmy skonstatować, przedewszystkiem do norm etycznych.

Wiemy już pozytywnie o słuszności naszej dystynkcji z analizy porównawczej metafizyki i etyki ks. Stroynowskiego, wiemy, że dwa pojęcia określone są wspólną nazwą, z nich jedno obejmuje drugie. System etyczny, czyli prawo przyrodzone sensu restrictivo także zawiera w sobie zadatki rozszerzenia tego pojęcia, w postaci całej etyki interesu społecznego, której koniecznym warunkiem jest przecie istnienie społeczeństwa; w szczególności zaś w postaci sankcji dla powyższych norm etycznych.

Etyka interesu społecznego i związane z nią sankcje prowadzą dalej u naszego autora do nauki o państwie i prawie pozytyw-

1) Ibid. str. 19.

2) Ibid. str. 8.

nem. Nietylko jednak rozwinięcie etyki interesu społecznego w politykę stanowi drugi, obok całokształtu etyki, element prawa przyrodzonego w znaczeniu ogólnem. Składają się na to jeszcze i inne instytucje porządku przyrodzonego, których treści, blisko związanej z etyką interesu społecznego, już dotknęliśmy. Te sui generis instytucje stoją, w ujęciu ks. Stroynowskiego, na granicy etyki, polityki i nauki o prawie; są to wolność, własność i równość.

Stosując dalej metodę indukcyjną przy badaniu pojęcia prawa Natury sensu extensivo, musimy zdać sobie teraz sprawę ze wspomnianych instytucji, dalej zaś wspomnieć o podstawowych pojęciach polityki, odesławszy, z uwagi na przyjęty podział, bliższe omówienia elementów nauki o społeczeństwie i państwie do następnego rozdziału niniejszej pracy.

Wolność obiektywna, dla odróżnienia od wolności subiektywnej dotyczącej zakresu wewnętrznego przeżyć ludzkich, czyli wolność jednostki w stosunku do innych jednostek, stanowi, jako uprawnienie, element przejściowy od etyki interesu osobistego do etyki interesu społecznego, jako obowiązek, element istotny tej etyki społecznej. Choć bowiem wydawałoby się napozór, że nie jest słusznem rozdzielać uprawnienie od korelatywnego obowiązku, to jednak tutaj tkwi sedno błędu popełnionego przez Hobbes'a¹⁾. Wbrew naszemu zwyczajowi zatrzymamy się teraz nad porównaniem z tym autorem, gdyż ono najlepiej wyjaśnia wspomniane przejście. Hobbes przyznał jednostce prawo do wolności i nie ograniczył go obowiązkiem szanowania wolności. Stąd jego stanowisko antisocjalne i ucieczka od pojęcia wolności wogóle, w sensie zrzeczenia się jej na rzecz wszechwładzy państwa. Autor nasz, za przykładem innych, ograniczył wolność korelatywnym obowiązkiem i stworzył przez to możliwość pokojowego współżycia w społeczeństwie.

Instytucja wolności istnieje nietylko z mocy jej uświęcenia przez nakazy porządku przyrodzonego²⁾, lecz i równolegle wprost w tym porządku, obok elementów etycznych zawiera, jak

1) Hobbes mówi, qu'il ne faut pas retenir le droit qu'on a sur toutes les choses, qu'il en faut quitter une partie. Op. cit. R. II. 22 — dalej okazuje się, że jest to nie pozbycie się części wolności wynikającej z prawa do wszystkich rzeczy, lecz, „soumission de la volonté de tous les particuliers a celle d'un homme seul...” Ibid. R. V. 81.

2) „Nauka” Cz. I. § 9.

i cała zresztą etyka interesu społecznego, jeszcze inne elementy dotyczące polityki — trzebaż bowiem i tę wolność w jakieś polityczno-państwowe ramy ująć, zawiera wreszcie elementy prawa. Skutkiem tej obfitej treści wolność staje się samodzielnym składnikiem prawa przyrodzonego w znaczeniu ogólnem.

Elementy prawno-polityczne wolności występują jeszcze wyraźniej przy badaniu rozciągłości tego pojęcia. Ograniczona już jako uprawnienie etyczne, zyskuje zabezpieczenie tego ograniczenia z innej strony, w postaci prawa pozytywnego istniejącego w zorganizowanym państwie.

Ograniczenie wolności nie może iść zadaleko, ludzie, którzyby się pozbyli tego niezbywalnego uprawnienia „ludźmi się być zapomnieli”¹⁾. Żadna instytucja w stosunkach ludzkich, nawet wojna, nie mogą usprawiedliwiać niewolnictwa²⁾.

W ten sposób wolność staje się ostatecznie pewną średnią pomiędzy niewolą a swawolą. Od niewoli broni człowieka prawo przyrodzone, swawoli zakazują mu zarówno jego obowiązki etyczne, jak i prawo stanowione, znów płynące, w ostatecznej analizie, z prawa przyrodzonego — „wolność obywatela nie na tem zawisła (jak wielu mniema — nawias autora) aby nie podlegał prawom, którychby sam nie stanowił, lecz na tem aby takowym tylko podlegał jakim go podaje przyrodzony porządek i jakie dla jego własnego dobra są konieczne”...³⁾.

Drugą samodzielną instytucją⁴⁾ prawa przyrodzonego w znaczeniu ogólnem jest *własność*, która jednak, jak i wolność, ma wpływ na katalog uprawnień i obowiązków etycznych, oczywiście znów w kategorii uprawnień i obowiązków człowieka żyjącego w społeczeństwie i w systemie etyki interesu społecznego. Nie jest jednak własność, jak i wolność, tylko zwykłą konsekwencją systemu etycznego, lecz niezależnem, współrzędnem systemowi etycznemu zjawiskiem porządku przyrodzonego. Ogólny termin „własność” rozpada się w pojęciu naszego autora na kilka pojęć, których dotychczas nie różniczkowaliśmy, dla etyki bowiem to różniczkowanie jest obojętne, własność pozostaje dla niej zawsze pojęciem

1) Mowa z 1791 r.

2) „Nauka” Cz. IV § 20. Być może chęć polemiki z Grocjuszem.

3) „Nauka” Cz. II § 18.

4) „Nauka” Cz. I. § 9.

z kręgu interesów egoistycznych. Rozróżnia autor własność osobistą¹⁾, czyli poprostu to co człowiek ma ad se, ciało, życie, wszystko co ma „osoba człowieka zupełnie oddzielona od osoby drugiego”; własność ruchomą, potrzebną dla pielęgnowania własności osobistej — czyli swej osoby²⁾, oraz własność grunтовую — nieruchomą³⁾. O przyczynie rozróżnienia własności ruchomej i nieruchomej będziemy mieli sposobność mówić przy uwagach dotyczących poglądów ekonomicznych autora. Podawszy, dla ścisłości, powyższe rozróżnienia własności, będziemy używali tej nazwy tylko dla pojęcia własności ruchomej i nieruchomej; konsenkwencje istnienia „własności osobistej” wyczerpały się w etyce, w jej części poświęconej egoizmowi jednostki. Własność zatem, podniesiona do wyżyn principium etycznego i, więcej jeszcze, do wyżyn instytucji prawa i porządku przyrodzonego jest dzisiaj dla nas pojęciem mało zrozumiałem. Przywykliśmy dzisiaj traktować własność jako zagadnienie ekonomji, prawa cywilnego, prawa politycznego w ostateczności; w czasach w których pisał autor istniały poważne pobudki do takiego właśnie, jak u ks. Stroynowskiego, ujęcia problemu.

Własność i wolność — dwie instytucje prawa przyrodzonego szerszego, znajdujące swe równoległe odbicie w prawie przyrodzonym węższem — w etyce, uzupełnione zostają trzecią instytucją — równością.

Pojęciu *równości* pomiędzy ludźmi poświęca ks. Stroynowski więcej miejsca — paragraf cały (§ 20) Części I-szej „Nauki”. Źródłem równości jest porządek przyrodzony, który, jak to już wiemy, w regułach swego funkcjonowania w odniesieniu do etyki, nakłada na wszystkich bez wyjątku ludzi jednakowe obowiązki i przyznaje im jednakowe uprawnienia. Gwałcenie równości przez dawne i współczesne autorowi prawodawstwa jest grzechem w stosunku do prawa Natury. Równość ta jest tylko ogólną zasadą, ludzie bowiem mają swe zalety i wady, zdolności i braki; życie je potęguje lub zmniejsza. Powstaje stąd nierówność, którą nazwalibyśmy nierównością z faktu, a którą autor nazywa nierównością przypadkową. Domyślamy się, że autor, nie mogąc wniknąć

1) Ibid.

2) „Nauka” Cz. I. § 16.

3) „Nauka” Cz. I. § 18.

i nie wnikając w niezwykle obszerny zakres problemów dotyczących pochodzenia zalet i wad ludzkich, musiał mieć przedewszystkiem na względzie nierówność pomiędzy ludźmi płynącą ze stosunku ich do nakazów prawa przyrodzonego, nierówność płynącą z niejednakowego poznania i niejednakowego stosowania nakazów tego prawa.

Tak czy inaczej, równość zasadnicza zostaje uzupełniona nierównością „przypadkową” czyli nierównością opartą na rozsądnych przesłankach. Niezwykle trafną jest, zawsze aktualna, uwaga autora, że nierówność przypadkowa jest pożyteczną dla wzajemnego wspierania się i dla specjalizacji społecznej. Mówi o tem autor w sposób następujący: „Nierówność między ludźmi, jako jest nieuchronna tak nic w sobie niesprawiedliwego i szkodliwego nie ma, owszem przez rozliczną potrzebę sił, przymiotów i zamian różnaitości, w ściślejszą ludzi łączy społeczność i obszerniejsze otwiera pole wzajemnej pomocy”¹⁾). Na tle tej myśli wyrosły dzisiaj całe systemy naukowe i polityczne.

Autor nasz po napisaniu „Nauki” zmienia stopniowo swe poglądy na równość, w Mowie z r. 1791, łamie zasadę równości, wskazując na potrzebę istnienia stanu szlacheckiego, obdarzonego szczególnymi przywilejami, w Mowie z 1797 r. wręcz odżegnuje się od wywrotowych, zdaniem jego, pojęć o równości.

Nie chcąc przerywać biegu myśli, omówimy zaraz tło dla poglądów ks. Stroynowskiego na wolność, równość i własność.

Wolność i równość jako zasady etyki i polityki nie są odkryciem filozofji nowożytnej, ona jednak pierwsza z wielkim naciskiem rozszerzyła i sprecyzowała ich pojęcie, które, z często ukrywanego nawet postulatu, przerodziło się w hasło doniosłych przewrotów historycznych. Filozofja starożytna, pod wpływem otaczającej ją zewsząd niemal omnipotencji państwa, nie zdobyła się na konsekwentne ujawnienie zasady wolności w polityce poszczególnych filozofów; państwa idealne Platona i Arystotelesa dalekie są od zapewnienia jednostce wolności, gdzież jest równość i wolność u filozofa broniącego niewolnictwa. Średniowiecze, stojące pod znakiem rygorystycznej organizacji Kościoła, wbrew może podstawom filozofji chrześcijańskiej, nie stworzyło warunków przychylnych dla realizacji hasła wolności. Wreszcie nawet czasy

1) „Nauka” Cz. I. § 20.

nowożytnie, w oparciu na doktrynie niektórych filozofów, szczególnie Hobbes'a, który znanymi nam już drogami doszedł do obrony omnipotencji państwa i absolutyzmu, nie zapowiadały rychłej zmiany dawnego stanu rzeczy. Utrzymany, a nawet zdradzający postęp, podział na stany o różnych przywilejach w średniowieczu i okresie absolutyzmu, sam z siebie przeczył równości; zjawiają się jednak, już współcześnie z przewrotami, myśliciele, którzy, nie tworząc pojęcia wolności i równości, wyzwalają je i konsekwentnie w swej polityce stosują.

Locke, duchowny współtwórca i uczony obrońcą rewolucji angielskiej, która na swym sztandarze wypisała słowa „liberty and property” jest tym, którego uważać możemy za głównego obrońcę zasady wolności w wieku XVII-tym. Nie opuszcza on żadnej okazji, by podkreślić, że wolność jest podstawową instytucją prawa przyrodzonego. W szeregu kapitałnych zdań mówi: „wszyscy ludzie są z natury w stanie doskonałej wolności co do rozkazywania swym czynom i rozporządzania własnością swą i osobami w granicach więzów prawa Natury¹⁾”, „wolność naturalna ludzi polega na uważaniu prawa Natury za jedyną regułę²⁾”. „Jako urodziliśmy się rozumni, tako urodziliśmy się wolni³⁾”.

Porównajmy je ze zdaniem ks. Stroynowskiego: „człowiek co do osoby swojej jest z przyrodzenia wolny⁴⁾”, „(własność) i wolność każdemu człowiekowi z przyrodzenia służy⁵⁾”, „wolność przyrodzona nie na tem zależy, aby człowiek żadnemu prawu nie podlegał... lecz na tem zależy, aby takowemu tylko podlegał, jakim go podaje przyrodzony porządek rzeczy⁶⁾”. Bliskie podobieństwo, to samo głębokie przekonanie o wolności wynikającej z Natury, przebijają u obydwu.

I równość znajduje podobne ujęcie u myślicieli. Dla obu nie ulega wątpliwości istnienie zasady równości, obaj widzą jej korek-

1) Op. cit. Cz. II. R. II. 4. Tekst angielski: „all Men are naturally in a state of perfect Freedom to order their actions and dispose of their possessions and persons... within the bounds of the Law of Nature.

2) Ibidem R. III. 22 Tekst angielski: „For the natural liberty of Men is to... have only Law of Nature for his rule”.

3) Ibidem R. VI. 61. Tekst angielski: „Thus we are born free as we are born rational”.

4) „Nauka” Cz. I. § 9.

5) „Nauka” Cz. I. § 8.

6) „Nauka” Cz. II. § 18.

tywę ogólną. Ks. Stroynowski w słowach, które już wyżej cytowaliśmy — Locke mówi: „Wszyscy ludzie są równi z Natury... wiek lub cnota niechaj dają ludziom słuszne pierwszeństwo, doskonałość i zasługa, niech umieszczą niektórych ponad ogólny poziom”¹⁾.

Zwłaszcza jednak zupełną pewnością zapożyczenia poglądów Locke’a ze strony naszego autora daje nam porównanie poglądów na własność.

Idea własności, w przeciwstawieniu do idei wolności i równości, straciła dzisiaj dla nas wszelkie pierwiastki filozoficzno — etyczne; jest kwestją prawa cywilnego, w rzadkich teoriach i wypadkach konkretnych — kwestją prawa publicznego. Zważyć jednak musimy, że w okresie, w którym żył nasz autor, sprawa stała inaczej. Własność, szczególnie nieruchoma, była udziałem pewnych uprzywilejowanych stanów i przez to przeczyła podstawowej zasadzie równości. Etyka interesu osobistego, dająca prawo do własności, oraz poglądy fizjokratyczne naszego autora w dziedzinie ekonomji — nakazujące szczególną troską otaczać posiadanie własności gruntowej — razem wpłynąć musiały na odmienne, niż dzisiaj i dawniej jeszcze, traktowanie sprawy własności.

Zresztą, jak to wspomnieliśmy, Locke, który coraz bardziej wydaje się być właściwym mistrzem naszego autora, ostro bronił, w specyficznych warunkach swego kraju, hasła rewolucji angielskiej — „property”.

Locke w rozdziale V „Two Treaties” p. t. „Of Property” uzasadnia szeroko znaczenie własności, jako instytucji prawa Natury. Jak i nasz autor rozróżnia trzy jej rodzaje, własność osobistą czyli „ja” człowieka, własność ruchomą i własność nieruchomą. Praca jest dla Locke’a punktem wyjścia do uzasadnienia prawidłowości instytucji własności, która ze względu na równość mogłaby być podaną krytyce. Ze stanu absolutnej równości w stanie natury ludzie przez pracę osiągają własność — „labour was removing them out of the common state”. Hypoteza, że ks. Stroynowski zaczerpnął wprost od Locke’a swoją naukę o własności wydaje się nie ulegać wątpliwości. Rozróżnienie poszczególnych ro-

1) Op. cit. Cz. II. R. VI. 54. Tekst angielski: „All Men by Nature are equal... age orvirtue may give Men a just precedency, Excelency and Merit may place others about the common leal”.

dzai własności upewnia nas w tem mniemaniu. Wiemy także, że element pracy istniał u naszego autora, lecz zyskał inne jeszcze, głębsze niż u Locke'a, ujęcie.

Wolność i własność, jest to motyw, który powtarza się równie często w etyce i polityce Locke'a i ks. Stroynowskiego przy każdym niemal ważniejszym rozważaniu obaj powołują się najchętniej na te dwie właśnie instytucje porządku przyrodzonego. Ks. Stroynowski mówi stale o wolności i własności, Locke zaś tylko o „property” — objaśniając nas jednocześnie, co do tego pojęcia w słowach¹⁾ „Lives, Liberties and Estates which I call by the general name Property”. Wolność — to Liberty, własność „osobista” to Life, własność cywilna — to Estates.

* * *

Zastosowana przez nas, przy badaniu prawa przyrodzonego w znaczeniu ogólnem, metoda indukcyjna, dała nam w wyniku cztery uformowane instytucje, system etyczny, wolność, własność i równość. Do wyczerpania treści takiego prawa przyrodzonego brak nam jeszcze podstawy przynajmniej polityki naszego autora.

Antycypując wywody rozdziału III-go, ograniczymy się teraz do wskazania trzech głównych zasad tej polityki. Stan społeczny jest stanem przyrodzonym człowieka, jest konsekwencją porządku przyrodzonego i prawa przyrodzonego, głosi nasz autor²⁾. Teoria prawa politycznego, czyli nauka o państwie, bierze wszystkie swe wskazówki z prawa przyrodzonego³⁾, oczywiście sensu extensivo, Teoria ta, biorąc pozatem przykład z nakazów prawa przyrodzonego węższego, powiemy ściślej, z etyki interesu społecznego, jest elementem szerokiego prawa Natury, elementem analogicznym i symetrycznym do systemu etycznego. Podobnie i prawo narodów płynie z prawa przyrodzonego⁴⁾, w prawie narodów również odnajdujemy analogję do systemu etycznego, w prawie tym, państwo

1) Op. Cit. Cz. II. R. IX. 123. Przekład „Życia, wolności i dobra które nazywam ogólnem mianem — własność”.

2) „Nauka” Cz. I. § 8.

3) „Nauka” Cz. II. § 1.

4) „Nauka” Cz. IV. § 1.

w gromadzie innych zajmuje stanowisko analogiczne do położenia jednostki w społeczeństwie.

Powyższe zestawienie, którego materje znamy już w większości, daje nam całkowity obraz prawa przyrodzonego — prawa Natury w szerokim znaczeniu. Jeśli więc przypomnimy sobie jeszcze, że przy omawianiu metafizyki naszego autora wskazaliśmy, iż prawo przyrodzone ogólne jest tym istotnym, niematerialnym składnikiem porządku przyrodzonego, czynnikiem tłumaczącym nam reguły według których Natura powszechna, czyli składnik materialny porządku przyrodzonego funkcjonuje, to z tych danych wyłania się jasna koncepcja istoty prawa przyrodzonego, prawa Natury w znaczeniu szerokim, nakreślona w wielkich rzutach już na wstępie niniejszego rozdziału. Jestto prawo o charakterze ściśle eksplikatywnym; nie samodzielny, narzuconym z zewnątrz zbiorem norm, lecz tylko odbiciem, wynikiem podpatrzenia porządku przyrodzonego; prawem obejmującym także reguły obrotu ciał niebieskich, czy prawidła powszechnego ciężenia. Oczywiście człowiek, odkrywszy to prawo Natury, czerpie sobie z niego wzór i wskazówki dla wszystkich spraw swoich.

Naszego autora z tych wskazówek interesują przedewszystkiem sprawy moralne, humanistyczne, etyka, nauka o prawie, polityka; ze spraw zaś, w jego rozumieniu fizyczno-moralnych — ekonomja. W „Nauce” i innych pracach zajmuje się więc ylko temi wycinkami prawa przyrodzonego ogólnego. Tembardziej dla nas, interesujących się poglądami filozoficzno-prawnymi ks. Stroynowskiego — prawo przyrodzone w znaczeniu ogólnem jest tylko wyjaśnieniem reguł funkcjonowania porządku przyrodzonego w zakresie, w którym ten porządek odnosi się do człowieka.

Zyskawszy ściślejsze ujęcie istoty prawa przyrodzonego, z naciskiem podkreślić musimy, że tylko bliska analiza poglądów ks. Stroynowskiego, a następnie ich całkowanie — dają nam tę istotę. Sam autor, jak to mówiliśmy, nie zdaje sobie sprawy z różności pojęć prawa przyrodzonego węższego — jako norm etycznych i prawa przyrodzonego sensu extensivo, jako eksplikatywnej reguły porządku przyrodzonego i jednocześnie zbioru norm.

Obecnie już porzucić możemy na zawsze czasową dystynkcję, od tej chwili, prawem przyrodzonym nazywać będziemy to prawo sensu extensivo, zaś jego część składową, dotychczas mianowaną prawem przyrodzonym węższem — poprostu systemem etycznym.

Wyjaśniwszy ostatecznie, z jednej strony zależność i stosunek między dwoma pojęciami objętymi u ks. Stroynowskiego jedną nazwą, i uświadomiwszy sobie z drugiej, że prawo przyrodzone szersze jest w pierwszym rzędzie prawem o charakterze eksplikatywnym, stwierdzamy także, że system etyczny — prawo przyrodzone węższe ma charakter prawa normatywnego. Ustawodawcą wydającym te normy etyczne jest właśnie prawo przyrodzone szerokie, czyli, sięgając dalej, porządek przyrodzony, w ostatecznej dopiero analizie — Bóg.

Analogicznie do stosunku pomiędzy systemem etycznym i prawem przyrodzonym, także i przepisy wolności, własności i równości, idealne, teoretyczne prawo polityczne i prawo narodów — wszystkie te konsekwencje prawa przyrodzonego, mają charakter normatywny — charakter przepisów dyktowanych przez prawo przyrodzone.

Poznajemy stąd różnicę pomiędzy *istotą i funkcjami* prawa przyrodzonego, z punktu widzenia autora — istota jego jest eksplikacją Porządku przyrodzonego — na funkcje zaś składają się, jak to już mówiliśmy, normy moralne, prawno polityczne i nawet religijne, normy dla których ustawodawcą jest prawo przyrodzone.

Ks. Stroynowski definiując formalnie prawo przyrodzone jako „zbiór najpierwszych i nieodmiennych prawideł czyli ustaw przyrodzonych, podług których wszyscy ludzie wszędzie i zawsze sprawować się mają”¹⁾, uwzględnił w tej definicji tylko punkt widzenia ludzi, funkcje, działanie zewnętrzne prawa Natury, czyli normy, które dyktuje to prawo, natomiast nie rozwinął, wyrastającego z jego nauki punktu widzenia metafizycznego na prawo przyrodzone eksplikatywne, ten czynnik istotny działania porządku przyrodzonego. Płynie to zresztą, z jednej strony, z już zaznaczonej nieświadomości autora co do istoty prawa przyrodzonego, z drugiej zaś, z chęci odniesienia pozytywnej definicji tylko do prawa przyrodzonego w znaczeniu węższym, jednak obejmującej w rezultacie wszystkie normy dyktowane przez prawo przyrodzone.

Zatrzymamy się jeszcze nad niektórymi kwestjami interesującymi nas. Pierwszą z nich, doniosłą w konsekwencjach, są cechy prawa przyrodzonego, które zresztą charakteryzują wszystkie

1) „Nauka” Cz. I. § 1.

koncepcje prawa Natury; jest to prawa tego doskonałość i niezmienność. Mówi autor: „Prawo przyrodzone jest zawsze jedno i nieodmienne mimo obszernej onego rozciągłości, do wszystkich stosunków, obiektów, okoliczności i stanów, w których różni ludzie kiedykolwiek znajdować się mogą”¹⁾).

O doskonałości prawa przyrodzonego stara się nas ks. Stroynowski przekonać w każdej opisywanej instytucji, w każdym niemal słowie.

Doskonałość i niezmienność prawa przyrodzonego, są logiczną konsekwencją związania tego prawa z porządkiem naturalnym.

Po uświadomieniu sobie istotnego znaczenia prawa przyrodzonego u naszego autora, raz jeszcze powrócić musimy do krytyki poglądów sensualistycznych. Nasuwa się bowiem pytanie jakimi drogami autor dochodzi do poznania prawa przyrodzonego. Mówiąc już o pierwszym elemencie składającym się na treść prawa przyrodzonego — o systemie etycznym, mieliśmy sposobność, stwierdzić że, i tam już autor odstąpić musiał od wskazówek sensualizmu przy badaniu źródeł poznawczych tego systemu. Oddalenie się od sensualistycznego założenia tembardziej spozrzeć się daje przy badaniu dalszych składników treści prawa przyrodzonego; słaba nić tylko łączy poznanie wolności, własności i równości z obserwacją, przewaga pierwiastków racjonalistycznych przy badaniu tych pojęć uwypukla się coraz bardziej. Zupełne bankructwo sensualizmu przynosi koncepcja istoty prawa Natury; jak, że zmysły i obserwacja zdobyć się mogą na zdanie sobie sprawy z eksplikatywnej istoty prawa przyrodzonego.

Również i inne, naszkicowane już przez nas przy omawianiu metafizyki, spostrzeżenie zyskuje, po zdaniu sobie sprawy z pojęcia prawa Natury, nowe uzasadnienie. Jest nim kwestja źródła ostatecznego prawa przyrodzonego. Tem źródłem ostatecznym, jest jak już kilkakrotnie stwierdziliśmy, Bóg, który tworząc porządek przyrodzony, stworzył przez to samo prawo przyrodzone. Bóg jest źródłem ostatecznym, ale nie bezpośrednio. Ks. Stroynowski poszukując źródeł prawa przyrodzonego nie sięga do Ostatecznego Źródła, ani do wprost z tego źródła płynących nauk w postaci Religji Objawionej, zatrzymuje swe poszukiwania na porządku przyrodzonym. Nie Pismo a rozum i doświadczenia, są dla ludzi, we-

1) „Nauka” Cz. I. § 21.

dług nauki autora, kryterjum przy badaniu źródeł prawa przyrodzonego.

Powtarzamy się by tem jaśniej wskazać, że próby nawiązania bezpośrednio stosunku pomiędzy Bogiem a prawem Natury, kilkakrotnie przez nas wspomniane płyną ze źle zrealizowanej chęci nawiązania stanowiska racjonalistycznego do teistycznego poglądu na świat.

Sumując rezultaty naszych badań nad pojęciem prawa przyrodzonego u ks. Stroynowskiego, powiedzieć możemy, że prawo przyrodzone jest wewnętrzną regułą funkcjonowania Porządku przyrodzonego, dyktującą dla stosunków ludzkich idealne normy etyczne i polityczne. Źródłem istnienia prawa przyrodzonego jest porządek przyrodzony, źródłem poznania norm prawa przyrodzonego jest rozum i doświadczenie.

Zyskaliśmy w ten sposób nową dystynkcję, okazało się bowiem ostatecznie, że prawo przyrodzone w swej istocie posiada cechę eksplikatywną, że jednak z ludzkiego punktu widzenia jest źródłem pewnych norm.

Ks. Stroynowski sam zdaje sobie poczęści sprawę z tego różnienia mówiąc: „Propozycja ogólna wyrażająca co się lub jak się dzieć ma, lub nie dzieć, zowie się regułą lub prawidłem, Prawo zaś lub Ustawa (lex) jest takowa reguła od kogo ustanowiona”¹⁾). Usuwając z powyższej definicji słowo „takowa” znaleźlibyśmy w niej dość ściśle rozróżnienie charakteru normatywnego i eskplikatywnego prawa Natury.

Następnie jednak, niedołącznie zrealizowane tendencje teistyczne, doprowadzają naszego autora do wniosku, że eksplikatywna istota prawa przyrodzonego, jest także normą pochodzącą od Boga. Później już swobodnie miesza prawidło z ustawą.

Widać stąd, że wyobrażenie naszego zróżniczkowania jest u autora nadzwyczaj chaotyczne; czyni je stale, bowiem to co nazwaliśmy funkcją prawa przyrodzonego — jest jego stroną normatywną, to zaś, co drogą naszej analizy, wyłuszczyliśmy z jego poglądów, jako istotę prawa przyrodzonego, jest stroną eskplikatywną tego prawa. Tkwiąca w tem rozróżnieniu sprzeczność logiczna, gdyż należałoby przecie zdecydować się, czy prawo przy-

1) „Nauka” Cz. I. §1.

Poglądy filozoficzne 5.

rodzone jest czemś niewzruszonym czy też może być złamane, wiąże się ściśle ze sprzecznością zaobserwowaną w etyce przy badaniu ustosunkowania się woli i rozumu do nakazów etycznych, jest zupełnie gruntowną sprzecznością szkoły prawa naturalnego wogóle, nie naszą zatem ani naszego autora.

Doszedłszy do trzech odmiennych pojęć prawa przyrodzonego zastanowimy się teraz nad stosunkiem, który zachodzi u ks. Stroynowskiego pomiędzy prawem przyrodzonym, a ludzkim prawem pozytywnym.

* * *

Punktem wyjścia dla poglądów na *prawo stanowione* są normy etyki interesu społecznego i normy płynące z uznania własności, wolności i równości za instytucje prawa przyrodzonego, czyli, opierając się na naszym poprzednim rozumowaniu, strona normatywna prawa przyrodzonego.

Okazało się bowiem, już przy badaniu etyki, że normy jej wymagają sankcyj, niektóre już omówiliśmy — pozostały sankcje etyki interesu społecznego, obejmującej także uprawnienie i obowiązki wolności i własności. Otóż dla tej kategorii norm, które istnieją ze względu na interes społeczny, oczywiście więc wśród ludzi zorganizowanych w ten czy inny sposób dla ubezpieczenia instytucji własności i wolności, zachodzi potrzeba stworzenia sankcyj w postaci prawa pozytywnego, pisanego, powszechnie znanego¹⁾). Autor wyraźnie wypowiada się w tym kierunku, mówiąc: „istotnym celem ustaw narodowych jest najzupełniejsze w całej rozciągłości ubezpieczenie własności i wolności wszystkich ludzi Naród składających”²⁾), przyczem przez ustawy narodowe rozumie prawo polityczne, konstytucyjne i administracyjne, oraz prawo cywilne³⁾).

Rola prawa pozytywnego staje się zrozumiała, służy ono jedynie dla zabezpieczenia norm prawa przyrodzonego, które ze względu na niedostateczną znajomość tych norm ze strony ludzi, oraz poczęści ze względu na przyznany bądź co bądź człowiekowi

1) por. „Nauka” Cz. II. § 12.

2) „Nauka” Cz. II. § 13.

3) „Nauka” C. II § 10.

czynnik woli mogą być złamane. Rola ta znajduje swój wyraz w dwóch funkcjach prawa pozytywnego, jedną jest *wykładnia prawa przyrodzonego*, drugą — *hary*, które przewidziane są w prawie pozytywnym.

Funkcja pierwsza, *interpretacja prawa przyrodzonego*, jest ściśle związana z ujęciem stosunku zachodzącego pomiędzy prawem przyrodzonym w sensie normatywnym i prawem pozytywnym. W szeregu zdań wypowiada ks. Stroynowski myśli dotyczące tego stosunku. „W ustawach krajowych ta tylko zawiera się powinność, którą ludzie znają... z przyrodzenia” i dalej: „nikt z ludzi praw nie stanowi, lecz ... w porządku przyrodzonym zawarte, poznaje, wymienia i stosuje”¹⁾. Prawo stanowione uważane jest zatem tylko za interpretację prawa Natury.

Z drugiej strony wiemy już, że prawo przyrodzone jest jedno i nieodmierne, jakże z tem pogodzić różność praw pozytywnych? Elementarny zmysł historyczny i poczucie rzeczywistości wskazuje naszemu autorowi, że problemat ten musi być wyjaśniony. Oczywiście interpretacja prawa przyrodzonego przez ludzi, choć nieuchronnie potrzebna, może być i bywa wadliwa z winy błędów ludzkich oraz z winy zewnętrznych okoliczności jako to „zwyczaj, opinii, obyczaj tłumiących głos przyrodzenia”²⁾. To też w innych wywodach, pozornie sprzecznych z tylko co cytowanymi, mówi, że „Ustawy Narodowe *powinny* być zgodne z Ustawami Porządku przyrodzonego”³⁾, przechodząc, od stwierdzenia zgodności prawa pozytywnego z prawem przyrodzonym, do postulatów tej zgodności umotywowanego w słowach: „Wszystkie przypadkowe okoliczności różnego klimatu, położenia kraju, obyczajów wkorzenionych, opinii, usprawiedliwić nie mogą Ustaw przeciwnych przyrodzeniu... nic zatamować nie może szkodliwych skutków, które wynikają z pogwałcenia przyrodzonych i nieodmiennych ustaw”. Podkreślamy, tutaj zaraz, zupełną negację metody historycznej, której to negacji mogliśmy się spodziewać. Ciekawe jest zestawienie zasadnicze twierdzenia Monteskusza: „Prawa powinny być w związku z klimatem zimnym, gorącym czy umiarkowanym, z charak-

1) „Nauka” Cz. II. § 18.

2) Mowa z r. 1789.

3) „Nauka” Cz. II. § 13.

terem terytorjum, z jego sytuacją, wielkością etc” 1) z tem wręcz odwrotnem, wywołanem może chęcią odpowiedzi, twierdzeniem naszego autora „wszystkie przypadkowe (sic) okoliczności różnego klimatu, położenia kraju i tem podobne, usprawiedliwiać nie mogą ustaw przeciwnych przyrodzeniu” 2).

✓ Prawu stanowionemu, niezgodnemu z prawem Natury można wymówić posłuszeństwo mówi ks. Stoynowski 3).

✓ Druga funkcja prawa pozytywnego *karanie*, jest cechą istotną sankcyjnego charakteru prawa pozytywnego. Prawo karania wywodzi ks. Stoynowski z nakazów etyki interesu społecznego, z uprawnień do obrony własności i wolności; kara jednakże zawsze znaleźć się musi w ramach prawa pozytywnego 4). Celem kary jest odstraszenie i zyskanie w niej pobudki do zachowywania prawa pozytywnego; wymiar kary winien być proporcjonalny do uczynionej szkody.

Zapoznawszy się z ujęciem prawa pozytywnego, zastanówmy się nad jego źródłem. Oczywiście źródłem istotnem jest prawo przyrodzone, źródłem formalnem zaś władza powołana do stanowienia praw. Zadanie tej władzy zostaje sprowadzone do zwykłego pośredniczenia w interpretacji prawa przyrodzonego 5). „Najwyższa zwierzchność mocą swoją tego co jest z Przyrodzenia złem w dobre zamienić nie potrafi”.

✓ *Prawo pozytywne zyskuje u naszego autora ujęcie, które sformułować możemy tak:* są to przepisy pozytywne, wynikłe z interpretacji norm prawa przyrodzonego przez władzę i zabezpieczające, zapomocą kary, przestrzeganie tych norm prawa przyrodzonego.

* * *

Doszliliśmy obecnie, idąc od części do całości, do ostatecznego zdania sobie sprawy z różnych pojęć objętych nazwą prawa u naszego autora. Metoda nasza pozwoliła na bliskie zbadanie

1) „Espirit” wydaje stereotypowe z r. 1816 T. I. ks. I. R. III. Tekst francuski: *Les lois doivent être relatives au physique du pays au climat glacé brulant ou tempéré à la qualité du terrain à sa situation à sa grandeur etc.*”

2) „Nauka” Cz. II. § 13 oraz w identycznych niemal słowach w *Mowie* z r. 1791.

3) „Nauka” Cz. II. § 18.

4) „Nauka” Cz. II. § 15.

5) „Nauka” Cz. II. § 16.

szczegółów nauki ks. Stroynowskiego. Nie posyłając naprzód czytelnika, nie obiecując bliższego wytłumaczenia apriorycznie postawionych założeń, unikając powtarzań — doszliśmy w ostatecznej analizie do następujących pojęć prawa:

- ✓ 1) prawo przyrodzone w znaczeniu eksplikatywnym — istotny element metafizyki, część składowa niematerialna porządku przyrodzonego — Natury; *non det.*
- ✓ 2) normy Prawa przyrodzonego, jego funkcje czyli refleks dla stosunków ludzkich; *non. moralis*
- 3) część tych norm — normy etyczne, nazywane przez nas, dla wiernego śledzenia toku myśli autora — prawem przyrodzonym węższym;
- 4) prawo pozytywne.

Przechodzimy obecnie do porównania wyłuszczonych poglądów naszego autora na prawo z ówczesną nauką filozoficzno-prawną, europejską. W tym skomplikowanym przedmiocie musimy postawić sobie pewne założenia: pierwszym jest zaliczenie autora do jednego z dwóch, chronologicznie po sobie następujących, kierunków w nauce o prawie Natury, kierunku teistycznego i racjonalistycznego; drugim bliższe zbadanie pokrewieństwa zasad ks. Stroynowskiego z niektórymi autorami kierunku do którego należał.

Przystępując do pierwszej części tylko co wskazanego zadania — przypominamy, że kilkakrotnie już zmuszeni bylibyśmy do wypowiedzeniu paru uwag dotyczących dziejów prawa przyrodzonego — prawa Natury. Wiemy, że idea jego sięga najdawniejszych czasów rozwoju myśli ludzkiej, w szczególności myśli filozoficzno-prawnej. Starożytność jednak, znając ideę powszechnego prawa — prawa Natury, szeroko rozwinęła w nauce stoików z Cyceionem na czele, niedostatecznie zdawała sobie sprawę z istoty pojęcia prawa Natury, nie rozwinęła też prawa Natury w żaden system naczelny dla całości filozofji¹⁾.

Prawo Natury powszechne, eksplikatywne, zyskuje u św. Tomasza, trwałego interpretatora światopoglądu katolickiego — chrześcijańskiego, ujęcie w postaci *lex aeterna*, która staje się pun-

1) czyni starożytności zarzut ten i nasz autor w mowie z 1789 r. i chociaż sam cytuje, raz tylko wprawdzie, Senekę i Cyceiona, mówiąc o prawie Natury, oskarża jednocześnie Rzym o zupełne zapoznanie tego prawa.

ktem wyjścia dla jego wielkiego i harmonijnego podziału praw. Na przełomie teistycznego i racjonalistycznego ujęcia prawa naturalnego powstaje walka pomiędzy ustosunkowaniem się prawa naturalnego w sensie tomistycznym do tego prawa wiecznego, przy czem pierwsze otrzymuje, w miarę rozwoju szkoły biorącej odeń nazwę, cechy drugie, cechy legis aeternae.

Szkoła prawa naturalnego, jak się o tem zaraz ze słusznego przez Wolfa ujęcia tej sprawy przekonamy — eliminując w nieustannym postępie teologię i prawdy Religji Objawionej ze swych koncepcyj filozoficznych, musiała czemś zastąpić pustkę, która tworzyła się stopniowo w zakresie zagadnień metafizycznych. Pustkę wypełniało wyrozumowane, racjonalistyczne prawo Natury, które, mając u podstaw swych charakter teoretycznych idealnych norm prawa moralności i polityki, wznosiło się jednocześnie do wyżyn prawa wyjaśniającego ustrój i mechanizm Wszechświata. Oczywiście, jak to już wspominaliśmy¹⁾, Świat ten nawet w racjonalistycznym ujęciu nie obywatł się bez udziału Boga, przynajmniej w chwili swego stworzenia, często zaś i funkcjonowania.

Już te uwagi wskazują nam wielką trudność w ustalaniu kryterjum podziału filozofów szkoły prawa naturalnego na teistów i racjonalistów. Trudność tę potęguje fakt, że właśnie z poglądów filozofów prawa naturalnego, nie da się wywieść jakaś ogólna koncepcja prawa Natury, tak różną jest treść i ujęcie tej koncepcji. Pozostaje kryterjum negatywne, także zresztą niepewne, oraz pewne wskazówki orientacyjne.

Doskonałą próbę takich wskazówek daje nam Wolf, w cytowanej już pracy, które jednak, jak to przewidzieliśmy, co do formy noszą raczej literacki, niż naukowy charakter. Obok wyżej powtórzonych już słów²⁾ mówi:³⁾ „Problemat średniowiecznego życia duchowego znajdował się w możliwości sprzeczności pomiędzy telogicznym i filozoficznym poglądem na świat”. „Czynnym ośrodkiem tej społeczności (w ujęciu kierunku racjonalistycznego

1) por. wyżej R. II. § 8.

2) por. wyżej R. I. § 1.

3) Op. cit. str. 51. Tekst niemiecki: „Das Problem des mittelalterlichen Geisteslebens lag in der Möglichkeit des Widerspruchs zwischen dem theologischen und philosophischen Weltbilde”. „Die bewirkende Mitte dieser Gemeinschaft ist eben die Natur nicht Gott ihr Sinn nicht Glauben sonder Verumft ihr Kriterium nicht die Taufe sondern die Geburt”.

prawa Natury) jest właśnie Natura nie zaś Bóg, jej sensem nie wiara lecz rozum, jej kryterjum nie chrzest lecz narodziny”, podkreślając zwłaszcza w drugim zdaniu trafnie, niektóre tendencje kierunku racjonalistycznego.

Najbardziej charakterystyczna dla naszego twierdzenia jest trudność, z którą spotykają się historycy filozofji prawa chcąc zaklasyfikować poglądy Grocjusza, jedni uważają go za epigona kierunku teistycznego, inni za prekursora racjonalizmu w nauce o prawie Natury. Wolf znowu, przy omawianiu Grocjusza, czyni nadzwyczaj trafną i doniosłą dla oceny znaczenia szkoły prawa naturalnego w filozofji prawa, uwagę, która podkreśla jedną jeszcze tendencję kierunku racjonalistycznego. Mówi on: „Grocjusz nie stworzył, lecz tylko wyzwolił rozwój prawa Natury, jako *wydarzenia prawnego*”¹⁾).

Właśnie w tym prawnym ujęciu idei prawa naturalnego, przejawiającem się zresztą w rozmaitych postaciach, tkwi cała doniosła zdobycz szkoły prawa Natury dla filozofji prawa. Jednocześnie jednak z ujęcia tego wypłynął błąd, który dwa conajmniej stulecia czekał naprawy.

Starożytni filozofowie, wywodzący prawo z cnoty sprawiedliwości, popełniali błąd, mieszając w ten sposób prawo i moralność; szkoła filozoficzna prawa Natury, rozumując wręcz odwrotnie, wciskając moralność w ramy prawa, mieszała w inny sposób, lecz z tym samym skutkiem końcowym, te dwie gałęzie norm stosunków ludzkich.

Rozróżnienie tych gałęzi, ściślej byłoby powiedzieć, drogę doń, kryterja i warunki, wykryli epigoni klasycznej szkoły prawa naturalnego, Pufendorf i Tomazjusz.

Z powyższego obrazu wyciągamy nam potrzebne wnioski. — Nauka ks. Stroynowskiego o prawie Natury — prawie przyrodzonym wykazuje wiele cech płynących z charakteru szkoły.

Strona normatywna prawa przyrodzonego u ks. Stroynowskiego, czyli etyka, poglądy na wolność, własność i równość, normy polityki, wszystko to posiada wyraźne i niewątpliwe pokrewieństwo z klasycznymi racjonalistami prawa Natury.

1) Op. cit. str. 2. Tekst niemiecki: Die Bewegung des Naturrechts als juristisches Ereignis hat er nicht begründet, sondern ausgelöst”.

Z drugiej strony jednak strona eksplikatywna prawa przyrodzonego, nawiązania przez Porządek Przyrodzony do idei Boga, poczęści także niektóre teistyczne elementy etyki, mogą podać w wątpliwość powyższe twierdzenie.

Musimy zważyć ciężar gatunkowy różnych pojęć prawa przyrodzonego u ks. Stroynowskiego.

Z naszego sposobu przedstawienia jasno wynikało, że prawo przyrodzone w sensie normatywnym jest główną osią jego poglądów, właściwym dogmatem nauki; przeciwnie zaś podniesienie prawa przyrodzonego do charakteru eksplikatywnego było zbudowane z okrucich myśli, nie wbrew autorowi, lecz jakby obok niego.

W ostatecznej analizie stwierdzić zatem możemy, że ks. Stroynowski był przedstawicielem kierunku racjonalistycznego w prawie Natury, zaś echa kierunku teistycznego znalazły swe odbicie, z jednej strony w poglądach metafizycznych na ustrój świata i związane z nim istnienie prawa przyrodzonego wyjaśniającego, z drugiej zaś w nadbudowie systemu etycznego elementami nauki chrześcijańskiej.

Echa te, nikłe, przy lakonizmie wszelkich zdań naszego autora wogóle, często wtrącone tylko, nie dadzą nam bliższego zidentyfikowania źródła. Sądzimy, że pochodzą one z konglomeratu nauk teologicznych, wpojonych kapłanowi katolickiemu, a przygłuszonych nowinkami racjonalizmu. Brak harmonji podziału praw w stosunku do podziału, dokonanego przez św. Tomasza, z niespotykaną może nigdy już zdolnością do generalizacji zjawisk świata, zupełne pominięcie Boskiego prawa pozytywnego — Objawienia, wszystko to utwierdza nas w przekonaniu, że ks. Stroynowski z rozumu czerpał swe prawa.

Na zakończenie tych rozważań, oddamy mu głos, wybierając ustęp z Mowy z r. 1791, który dostatecznie świadczy o istotnych, nie mimowolnych intencjach: „Samym tylko objawionym tajemnicom i wyrokom nieomylnego Boga, przechodzącym wszelkie siły rozumu ludzkiego nieograniczona i ślepa należy się miara, ale wszystkie dzieła i ustawy podpadają pod sąd rozumu ludzkiego”.

Uwagi o rozwoju szkoły prawa Natury wysunęły potrzebę omówienia jeszcze sprawy połączenia moralności z prawem.

Na tle wszystkich naszych wywodów, kwestja ta nie budzi żadnych właściwie wątpliwości; brak rozdziału prawa i moralności, z dobitnością równą chyba Hobbes'owskiej¹⁾, jest widoczny.

Jednakże pewien zarodek, cień wytknięcia kierunku rozdziału istnieje u naszego autora w nauce o etyce interesu społecznego; wskazane zostaje, że etyka ta odnosząca się do zewnętrznych stosunków ludzkich, której praktyka wyraża się w cnocie sprawiedliwości, jest źródłem istnienia prawa pozytywnego. Zatem działanie prawa pozytywnego zostaje ograniczone do zewnętrznych stosunków ludzkich.

Cóż z tego jednak, skoro pozostałe kategorie praw są, bądź same przez się, wykładem moralności, bądź też są z elementami moralności porównane.

Przystępując do drugiego postawionego sobie zadania, do zbadania bliższych zapożyczeń musimy stwierdzić, że: z jednej strony szereg podobieństw nauki naszego autora do poglądów innych filozofów ustaliliśmy, z drugiej zaś, że struktura systemu prawa przyrodzonego naszego autora powstała przy wydatnej naszej pomocy i że jest wynikiem nieświadomego często nawet eklektyzmu.

Pozostaje jedna gałąź filjacji, przez nas nie poruszona; podobieństwa w zakresie zagadnienia kary. Locke narzuca się nam znowu²⁾. Jak i ks. Stroynowski wywodzi Locke to prawo z samego prawa przyrodzonego³⁾, nadając mu jednak znaczenie szersze. Kara służy bowiem Locke'owi za punkt wyjścia do potrzeby istnienia państwa i praw pozytywnych wogóle. Wiemy, że autor nasz inną drogę sobie obrał dla tego uzasadnienia. Różnica ta tłumaczy się łatwo słabem wogóle rozwinięciem systemu etycznego u Locke'a. Ks. Stroynowski natomiast rozbudowawszy go szerzej, dostrzegł natychmiast związek etyki interesu społecznego z karą, po przez prawo pozytywne.

1) Hobbes mówi: „Tous les auteurs demeurent d'accord en ce point que la loi Nature est la même que la loi morale — Op. Cit. R. XXXI.

2) Także i Hobbes, wyraża mimochodem zdanie: „qu'em la vengeancee l'imposition des peines il ne faut pas regarder au mal passe, mais au bien à venir” Op. cit. R. XI., które mogło zapłodnić Locke'a, lecz także i naszego autora.

3) Op. Cit. Cz. II. R. I. § 8.

Natomiast wymagania stawiane karze są niemal identyczne u Locke'a i ks. Stroynowskiego. Locke mówi: „kara jest proporcjonalna do przestępstwa”¹⁾, a ks. Stroynowski nieco szczegółowiej: „Kary powinny być zupełnie proporcjonalne szkodom wynikającym z popełnienia czynów zakazanych”²⁾. W innych słowach wyrażają tę samą myśl — moment odstraszenia, Locke: „kara musi odstraszyć innych od czynienia podobnie”³⁾, ks. Stroynowski wyciągnawszy z odstraszenia wniosek pozytywny „Celem kary... jest skuteczność posłuszeństwa Ustawom Narodowym”⁴⁾. Ten sam, dzisiaj dla nas mało zrozumiały przymiotnik, powtarza się przy omawianiu kary u Locke'a i u naszego autora, — Kara nie powinna być „arbitralna”, „arbitrary”.

Na kształtowanie się zagadnienia kary wpłynęli jednak nie tylko Locke, lecz także i Monteskjusz i może uczeń jego⁵⁾, a przyjaciel naszego autora, Beccaria. Dla ścisłości przypomniemy, że autor nasz zetknął się z Beccarją po napisaniu „Nauki”.

Choć bowiem znane nam jest wrogie⁶⁾ stanowisko ks. Stroynowskiego w stosunku do metody historyczno-porównawczej propagowanej przez Monteskjusza, to jednak „Esprit de Lois” Monteskjusza określa nasz autor jako „Dzieło wielkie prawdy i błędy zawierające”⁷⁾. Błędy to metoda historyczna, prawdy — to zagadnienia kary i inne jeszcze, o których dalej. Rozdział „Esprit” — „De la juste proportion des peines avec les crimes” jest szerokim rozwinięciem zasady głoszonej przez Locke'a i naszego autora.

Słowa ks. Stroynowskiego dotyczące związku charakteru kary z rodzajem ustroju państwowego: „Nadto pomnieć zawsze należy na tę niezawodną prawdę, że w narodzie dobry rząd i prawa mającym, mniejsze i łagodniejsze kary będą skuteczniejsze niżeli najsroźsze okrucieństwa tam gdzie rząd i prawa arbitralne”⁸⁾

1) Op. cit Cz. II. R. I XI. Tekst angielski: „(punition) is proportionate to the transgression”.

2) „Nauka” Cz. II § 15.

3) Tekst angielski: „punition must terrifie others from doing the like”.

4) Ibid.

5) Na odpowiedzialność źródła P. Janet wyd. 1856 T. II. str. 412.

6) Por. wyżej str. 67.

7) Mowa z r. 1789.

8) Ibid.

wydają się być wyraźnie pod wpływem analogicznych wywodów Monteskjusza, których kwintesencją jest zdanie: „w tych Państwach (umiarkowanych) dobry prawodawca mniej przywiązywać będzie wagi do karania przestępstw niż zapobiegania im”¹⁾.

Wreszcie i Beccaria, którego słaba filozofja zdradza także wspólne z ks. Stroynowskim źródło²⁾, stawia podobne postulaty w sprawie kary.

Po tem uzupełnieniu materiału porównawczego raz jeszcze powiedzieć musimy, że o ile szereg elementów nauki naszego autora o prawie przyrodzonym da się upodobnić blisko do poglądów innych filozofów, to ekletyczna jej całość da się tylko ogólnie zaklasyfikować, co już poprzednio uczyniliśmy.

Na zakończenie naszego paragrafu o prawie omówimy krótko zarzuty Słotwińskiego godzące w naukę o prawie u ks. Stroynowskiego. Cytujemy je tekstualnie³⁾. „Autor pomieszał prawo z moralnością”... „Autor przyznaje prawa człowiekowi w samotnym stanie zostającym, co zdaje się sprzeciwiać wyobrażeniu prawa (Należytość, jus.). O prawie jako władzy przymuszeniem sankcjonowanej bez towarzystwa z innemi ludźmi pomyśleć nawet nie można ... a zatem tylko obowiązki moralne względem Boga i siebie pełnić powinien”.

Nie rozwodząc się dłużej nad temi zarzutami, zaznaczamy, że obalają one nie własne ks. Stroynowskiego twierdzenia, lecz blisko całe dwa wieki trwający błąd. Zresztą z temi i innemi dowodzeniami Słotwińskiego nauka w kilkadziesiąt lat później równie nielitościwie się obeszła.

§ 11. *Konkluzje.*

Wykorzystawszy w niniejszym rozdziale sposobność drobiazgowego komentowania poglądów ks. Stroynowskiego w miarę ich referowania, pragniemy być teraz, przy wyliczaniu konkluzyj

1) Tekst francuski: „Dans ces Etats (modérés) un bon législateur s'attachera moins à punir les crimes qu'à les prévenir”.

2) Por. Paul Janet loc. cit.

3) Rozprawa habilitacyjna.

jaknajbardziej treściwi. Konkluzje zawierać będą trzy kwestje: najkrótszą syntezę omówionego działu nauki naszego autora, rezultat badań oryginalności i samodzielności tej nauki, oraz stwierdzenie ewolucji zapatrywań.

W całości swych poglądów filozoficzno-prawnych obejmujących metafizykę, naukę poznania, etykę i naukę o prawie jest nasz autor racjonalistą. Stanowisko racjonalistyczne dwóch tylko doznaje odchyień, przez wprowadzenie niezrealizowanego postulatu sensualizmu i przez usiłowanie nadbudowy szerokiej racjonalistycznej podstawy teistycznym poglądem na świat.

W swym systemie etycznym jest wyznawcą etyki egoistycznej ograniczonej etyką interesu społecznego i uzupełnionej, wskutek uzgodnienia takiej etyki z etyką chrześcijańską-katolicką, poza-utyliarnymi postulatami etycznymi. W nauce o prawie jest typowym przedstawicielem szkoły prawa naturalnego i jej kierunku racjonalistycznego, z zastrzeżeniem owej próby nawiązania do kierunku teistycznego, nie płynącej z głębi jego nauki, lecz z wyraźnie odosobnionych usiłowań.

Powyższe wnioski ostateczne pozwalają nam stwierdzić, że ks. Stroynowski, jak i wszyscy pisarze polscy wieku XVIII-go, był eklektykiem.

Stwierdzenie takie łączy się ze sprawą oryginalności jego poglądów. Paralele, które usiłowaliśmy przeprowadzić, wskazują na potężny wpływ wywarty przez Locke'a na naszego autora. Także Hobbes, którego poglądy pośrednio na Locke'a, z wyjątkiem polityki, wpływały, może być uważany za ojca duchowego wielu twierdzeń naszego autora. Treść odchyień w kierunku światopoglądu teistycznego zaczerpnięta została z nauki katolickiej; wobec ich akcydentalnego charakteru trudno jest stwierdzić bezpośrednio pokrewieństwo.

Wskazawszy wpływy, którym podlegał autor, nie chcemy przez to powiedzieć, by jego poglądy były jakąś niewolniczą kopją czyjegokolwiek systemu, niema na to żadnych dowodów. Przeciwnie już samo stwierdzenie eklektyzmu wydaje się wyłączać takie przypuszczenie.

Są inni wreszcie, Monteskjusz, czy Beccaria, którzy na drobnym odcinku piętno swej nauki wyciskają. Dopatrzyć się wreszcie można niepowszedniego wpływu nauki fizjokratów.

Nie jest jednak ks. Stroynowski oryginalny, w tem znaczeniu, by jakaś nowa wielka myśl, nigdy przedtem nie wypowiedziana a zdolna zapłodnić pokolenia, wyrastała z jego nauki. Może tylko, nieświadoma raczej, chęć stworzenia z prawa przyrodzonego zupełnego poglądu na świat, oraz, przenikające dotychczas omówione poglądy, rozróżnienie pomiędzy tym prawem, z punktu widzenia samej Natury, prawem w sensie eksplikatywnym a jego konsekwencjami dla stosunków ludzkich w postaci norm, winno być uważana za ciekawą. Może jednak bliskie badanie innych większych autorów, pod tym kątem widzenia, wykazałoby także powyższe cechy.

W ostatecznej jednak konsekwencji powiemy, że ks. Stroynowski w eklektyzmie swym jest samodzielny i konsekwentny.

W sprawie ewolucji poglądów w miarę upływu życia naszego autora powiedzieć możemy, że w tym dziale jego nauki, poza bardziej jaskrawem, a znów bezpłodnem zaakcentowaniem przekonań sensualistycznych, ewolucja ta odnosi się wyłącznie do kwestyj związanych z polityką, przedewszystkiem do uwstecznienia stanowiska w sprawie równości. Widzimy tutaj wpływ przygnębiający, jaki przebieg rewolucji francuskiej wywarł na ks. Stroynowskiego.

ROZDZIAŁ III.

§ 12. Stan społeczny, § 13. Umowa społeczna, § 14. Państwo,
§ 15. Społeczność narodów, § 16. Wnioski i porównania.

§ 12. *Stan społeczny.*

W poprzednim rozdziale byliśmy kilkakrotnie zmuszeni do ujawnienia niektórych momentów nauki ks. Stroynowskiego dotyczących społeczeństwa i państwa. Rozwój logiczny poglądów autora wymagał tego; staraliśmy się jednak, dla zachowania konsekwencji podziału naszej pracy, o jaknajwiększą małowówność; obecnie przyszła chwila rozwinięcia pełnego obrazu wspomnianych poglądów.

Z faktu istnienia u ks. Stroynowskiego etyki interesu społecznego, jako pewnego gatunku norm prawa przyrodzonego, wynika nieodmienny wniosek o konieczności istnienia stanu społecznego jako elementu prawa przyrodzonego.

Rzeczywiście, autor nasz poprzedza rozważania dotyczące etyki interesu społecznego rozdziałem ¹⁾ poświęconym zasadzie *naturalnego stanu społecznego*. Dłuższy wywód, uzasadniający rzeczywistość i potrzebę istnienia stanu społecznego wśród ludzi, kończy twierdzeniem: „to tylko pokazujemy, że podług przyrodzenia ludzie samotnie żyć nie mogą, stan społeczności jest przyrodzonym stanem człowieka”.

Przyrodzony stan społeczny ks. Stroynowskiego ma charakter zjawiska pozahistorycznego, wwiązanego w niezmiennie eksplikatywne prawo Natury, jako jego element pierwotny i istotny.

1) „Nauka” Cz. I. § 8.

Analiza człowieka samotnego, przy rozważaniu etyki indywidualistycznej, ma dla naszego autora jedynie znaczenie środka metodologicznego, nie zaś perspektywy jakiegoś, chronologicznie związanego, historycznego, czy przedhistorycznego rozwoju. Myśl tę wyraźnie zaznacza, tłumacząc: „człowiek może być uważany myślą, bez względu na innych ludzi, lecz tak zostawać i żyć na świecie nie może”¹⁾).

Motywacja powyższego przekonania obraca się przede wszystkim w poznanym przez nas kręgu etyki interesu osobistego; człowiekowi wygodniej jest żyć w społeczeństwie, dla lepszego zaspokojenia swych potrzeb. Oprócz tych motywów egoistycznych występuje jeszcze motyw, w stosunku do człowieka zewnętrzny, fakt istnienia związków rodzinnych, będący wyrazem konieczności życia w gromadzie.

Powyższe, nadzwyczaj proste a jednocześnie logiczne, ujęcie kwestji pochodzenia naturalnego stanu społecznego z prawa przyrodzonego doznaje pewnego zaciemnienia przez wprowadzenie już do tej części dowodzeń kwestji *umowy społecznej*, czyli „ugody towarzyskiej”. Pierwotny stan społeczny płynący z porządku przyrodzonego zostaje niespodziewanie obarczony umownymi dodatkami.

Dla wyjaśnienia tych dodatków, a także dla zbadania pobudek, które skłoniły naszego autora do powyższej koncepcji, przypomnijmy sobie, że na pierwotne, niezorganizowane funkcjonowanie stanu społecznego wpływały dwie kategorie uprawnień i obowiązków etycznych, etyka jednostki samotnej i etyka jednostki w społeczeństwie; w tej drugiej kategorii istnieje pomoc wzajemna zobopólna (obustronna). Otóż autor nasz twierdzi, że „(pomoc ta)... ma miejsce między ludźmi, którzy potrzebując tej wzajemnej od siebie pomocy czynią w y r a ź n i e l u b d o m n i e m a n i e (podkreślenie ks. Stroynowskiego) dobrowolną między sobą ugodę, z której wynikają potrzebne obydwu stronom należytości i powinności”²⁾).

Jest to, jak widzimy, sprzeczność z zasadą pochodzenia wszystkich, a więc i tego, obowiązków etycznych z norm prawa przyrodzonego; sprzeczność, która narusza zasadę przyrodzonego

1) „Nauka” Cz. I. § 8.

2) „Nauka” Cz. I. § 11.

stanu społecznego. Trudno sobie bowiem wyobrazić, że w przyrodzonym stanie społecznym niektóre przepisy prawa przyrodzonego znajdują swe zastosowanie z samego faktu ich istnienia, inne zaś muszą powstawać drogą umówienia się co do ich stosowania; takie postawienie sprawy mać jaskrawo, płynące z Przyrodzenia, funkcjonowanie przyrodzonego stanu społecznego w ramach obowiązków etycznych.

Wydaje się nam, że sprzeczność poglądów naszego autora w tej kwestji wywołana jest łatwością wyjaśnienia na tym niefortunnym przykładzie mechanizmu umowy społecznej. Tak zawsze pilnujący logicznego porządku materij ks. Stroynowski wpadłszy w sprzeczność, nie zachowuje właściwej mu konsekwencji, umieszcza bowiem kwestję umowy co do wzajemnej pomocy przed umieszczeniem omówienia sprawy umów wogóle, której to materji poświęca o parę stron dalej osobny rozdział.

Prof. Dr. Eugenjusz Jarra w swej „Ogólnej Teorji Prawa”¹⁾ wskazuje także na przypadkowość wprowadzenia kwestji umowy do pojęcia przyrodzonego stanu społecznego, z tą tylko różnicą, że widzi w umowie o pomocy wzajemnej elementy umowy prawa cywilnego. I Dr. Czarnowski podziela nasze poglądy²⁾.

Drugą umową należącą do funkcjonowania pierwotnego stanu społecznego jest *umowa małżeńska*.

Znów więc sprzeczność. Małżeństwo miało być jednym z najważniejszych faktów motywujących przyrodzenie stanu społecznego — naraz okazuje się, że jest umowa. Sądzymy, że autor po prostu pomylił w tej kwestji formę zawarcia małżeństwa z jego istotą, znów zachęcony obrazowością przykładu dla dalszych wywodów o umowie. Może jest to, odosobniony zresztą w nauce o społeczeństwie, wpływ Locke’a — „„Spółeczność małżeńska powstaje przez dobrowolną ugodę”³⁾).

Odrzucając zatem powyższe nieprzemysłane sprzeczności, powiedzieć możemy, że autor uważa *pierwotny stan społeczny za nieorganizowany stan stosunków ludzkich płynący z prawa przyro-*

1) Str. 61 tekst i przypisy .

2) Op. cit. str. 219... dojsć musimy do przekonania, że rozumiał on (ks. S.) stan społeczny jako wpływ odwiecznego porządku moralnego niezależnego od woli człowieka.

3) Op. Cit. Cz. II. R. VII. 78. Tekst angielski: „Conjugal society is made by a voluntary compact”

dzonemu. Nie nadaje ks. Stroynowski stanowi temu pierwszeństwa historycznego w stosunku do zorganizowanych form życia zbiorowego, lecz uważa go za koncepcję filozoficzną wyjaśniającą stosunki między ludźmi w każdym czasie.

Pogłębimy jeszcze w kilku słowach, kwestję stosunku przyrodzonego stanu społecznego, do prawa Natury.

Na tle uwag poprzedniego rozdziału możnaby przypuszczać, że kwestja stanu społecznego, jako refleks eksplikatywnego prawa przyrodzonego nosi charakter normy dyktowanej przez to prawo, tak jak to ma miejsce w stosunku do całej etyki i innych działów polityki. Jednak tak nie jest. Stan społeczny jest jedynym elementem prawa przyrodzonego, który jest pozbawiony owego normatywnego, w stosunku do ludzi, refleksu. Tak jest, bo tak być musi, nikt tej reguły złamać nie zdoła.

W tem oto zyskujemy jeszcze jeden przyczynek dla słuszności naszego rozróżnienia strony eksplikatywnej i strony normatywnej prawa Natury.

W kwestji pochodzenia poglądów ks. Stroynowskiego na stan społeczny nie da się na pierwszy rzut oka wiele powiedzieć. Podłoże tego poglądu — homo animal sociale, płynie równą rzeką od czasów Arystotelesa¹⁾ przez wszystkie koncepcje filozoficzno-polityczne do najnowszych; gdzieniegdzie tylko przewija się próba protestu, że wspomnimy Hobbesa²⁾. Pewna analiza budowy poglądu naszego autora na stan społeczny da nam bliższe wyjaśnienia.

Poprzednio już wskazywaliśmy na nieubłaganą konieczność logiczną uznania stanu społecznego za stan natury, konieczność płynącą z dwóch źródeł: z oparcia etyki na interesie społecznym, oraz z zupełnego braku elementu rozwoju historycznego, nawet w sensie parabolicznym, braku cechującego także i politykę ks. Stroynowskiego. Zarzucić nam można, że odwracamy porządek rozumowań naszego autora, który najpierw mówi o przyrodzonym stanie społecznym, a później dopiero o wynikających z tego stwier-

1) por. także Wolf op. cit. str. 49.

2) Por. Charakterystyczne zdanie: „Cet axione (homo animal sociale) quoyque reęu si communement ne laisse pas d'être faux... Op. cit. R. I. II.

Poglądy filozoficzne 6.

dzenia zasadach etycznych. Jednakże, jeśli z jednej strony przypomnimy sobie egoistyczne założenia etyczne, niemal identyczne z Hobbesowskimi i drogę, którą autor nasz od nich się odzegnuje t. j. nie drogę wyzbycia się wolności i nie drogę historycznego, po przez realnie zawartą umowę społeczną, rozwoju; a jeśli, z drugiej strony, powtórzymy twierdzenie zależności etyki od wzorów egoistycznych — to w rezultacie okaże się, że jedyny sposób uratowania logiki poglądów znalazł autor w przyjęciu stanu społecznego za przyrodzony.

Z tego wyvodu wyciągamy wniosek, że ks. Stroynowski musiał sięgnąć po hasło przyrodzonego stanu społecznego do któregokolwiek z jego obrońców, może wprost do Arystotelesa, może do Locke'a.

Z drogami tego ostatniego jednak rozchodzą się tym razem drogi naszego autora. Locke mówi wprawdzie: „Bóg uczyniwszy człowieka takim stworzeniem, że człowiek w swym własnym sądzie uważa samotność za niedobrą”...¹⁾ uznając tem samem zasadę appetitus societatis; nie nawiązuje jednak tej głównej zasady do Natury. — Przeciwnie z wywodów rozdziału VIII, Cz. II „Two Traeties” odnosimy wrażenie, że to zamiłowanie do społeczeństwa jest tylko wstępem pojęciem do historii powstania społeczeństw drogą umowy społecznej, nie zaś uformowaną instytucją Porządku Przyrodzonego.

Pojęcie przyrodzonego stanu społecznego ks. Stroynowskiego jest symetryczne do pojęcia „stanu natury” filozofów szkoły prawa naturalnego²⁾). Jednakże u nich stan ten, realny czy hypotetyczny jest zawsze rozważaniem dotyczącem człowieka samotnego, wstępującego później przez umowę do związku społecznego; zaś stan Natury ks. Stroynowskiego jest już stanem społecznym, społeczeństwem niezorganizowanym.

Nie możemy się oprzeć chęci podkreślenia pewnej samodzielności i trafności takiego pojęcia przyrodzonego stanu społecznego,

1) Op. cit. Cz. II. R. VII. 77. Tekst angielski: „God having made Man such a creature that in his own judgement it was not good for him to be alone.

2) Dr. Czarnowski twierdzi, Op. cit. str. 219, że nie spotykamy u ks. S. stanu natury, owszem spotykamy go, lecz jest nim właśnie „przyrodzony stan społeczny”.

samodzielności ujawniającej się właśnie w ahistorycznym i, nie dla celów metodologicznych stworzonym, ujęciu tego stanu.

Precyzji samodzielności tego poglądu przeszkadzają, zanalizowane wyżej, zabląkane dodatki umowne.

Dodać musimy, że najnowsze kierunki naukowe głoszą pokrewne idei ks. Stroynowskiego ujęcie pochodzenia społeczeństwa¹⁾.

§ 13. *Umowa społeczna.*

Segregując zagadnienie umowy społecznej do osobnego paragrafu, kierujemy się niezwykłą doniosłością tego zagadnienia w nauce szkoły prawa naturalnego; osobne omówienie ułatwia przejście od pojęcia społeczeństwa niezorganizowanego, czyli przyrodzonego stanu społecznego, do pojęcia zorganizowanego społeczeństwa i państwa. Chcemy zgóry zaznaczyć, że pominiemy milczeniem umowy społeczne już zakwalifikowane w poprzednim paragrafie jako sprzeczne z całokształtem poglądów naszego autora i przypadkowo wplątane w tok myśli.

Pierwszym punktem wyjścia dla naszych rozważań o umowie społecznej, jest przyrodzony stan społeczny. Nie jest stan ten, jak już przed chwilą mówiliśmy owym stanem natury filozofów europejskich, historycznie wyprzedzającym umowę społeczną, jest abstrakcyjnym niejako instytutem prawa przyrodzonego wypełniającym całkowicie pojęcie społeczeństwa niezorganizowanego, lecz przenikającym także i zorganizowane społeczeństwo, jako tego społeczeństwa najgłębsza podstawa.

Drugim punktem jest ujęcie idealnego postulowanego prawa politycznego, czyli właściwej treści nauki, o państwie, w formę norm dyktowanych przez prawo przyrodzone.

Wiedząc zatem z jednej strony, że stan społeczny niezorganizowany jest stanem przyrodzonym t. j. zawartym w niezmiennych regułach prawa przyrodzonego, wiedząc z drugiej strony, że wskazówki co do organizacji społeczeństw w państwa również płyną z prawa przyrodzonego, nie znajdujemy pomiędzy temi dwoma fazami stosunków ludzkich miejsca na umowę społeczną.

1) Prof. dr. E. Jarra „Ogólna Teoria Prawa” s. 58. sq.

A jednakże ks. Stroynowski pojęcie umowy do swych rozważań wprowadza.

Przyrodzony stan społeczny, czyli niezorganizowane społeczeństwo może istnieć w rozmaitych formach, mówi ks. Stroynowski ¹⁾, z uwagi na sposób zaspakajania potrzeb fizycznych: w formie stanu pasterskiego, myśliwskiego, lub rolniczego. Ta ostatnia forma, najdoskonalsza dla fizjokraty, którym jest nasz autor, skłania go do ujęcia, w swej koncepcji, ludzi, istniejących w stanie społecznym niezorganizowanym, w ramy państwa. Jest to ludzki punkt widzenia w stosunku do norm politycznych prawa przyrodzonego, dyktujących powstanie zorganizowanego związku społecznego.

W tej właśnie chwili wprowadza ks. Stroynowski moment *umowy*. Ludzie żyjący w stanie rolniczym: „przystąpić muszą do pospolitej ugody przez którą łączą się ze sobą wszyscy ku wspólnej pomocy i oną sobie zaręczają w tym wszystkim czego wspólnie potrzebują, to jest wszyscy sobie przyrzekają zupełne, naprzód bezpieczeństwo i wspólną obronę w każdym razie. Powtórę wspólną składkę na nakłady pospolite”²⁾).

Rozbiór powyższego ustępu wskazuje nam rzekomo sposób powstania powyższego związku. Jest nim ugoda pospolita, czyli umowa społeczna. W ten sposób powstały związek społeczny jest „społecznością udzielną, społeczną cywilną, Narodem, Rzeczpospolitą i t. d.”³⁾ czyli, jak to z bezpośrednich dalszych wywodów wynika, poprostu *Państwem*.

Podkreśliłiśmy jednak przed chwilą, że teoria państwa jest częścią norm dyktowanych przez prawo przyrodzone, mówi bowiem autor: „że prawidła prawdziwej polityki, czyli nauki rządzenia ludźmi w społeczności zostającymi nie różnią się od prawideł przyrodzonej sprawiedliwości (t. j. prawa przyrodzonego)”, a przedtem jeszcze: „(poznać można) jakie podług przyrodzonego porządku są właściwe Narodowi i Najwyższej Zwierzchności należytości i powinności”⁴⁾. Sprzeczność dowodzeń oczywista. Autor nie może zdecydować się, czy państwo jest tworem prawa Natury, czy też umowy społecznej.

1) „Nauka” Cz. I. § 17.

2) „Nauka” Cz. II. § 3.

3) „Nauka” Cz. II. § 4.

4) „Nauka” Cz. II. § 1.

Późniejsze zdania naszego autora przechylają się coraz bardziej w kierunku uznania państwa, zgodnie z nauką swą o prawie przyrodzonym, za wytwór tego prawa Natury, nie zaś umowy społecznej.

W mowie z r. 1791, stanowiącej jakby osobny wykład polityki, inaczej już zapatruje się na cel i przyczyny powstania państwa. Mówi, że: „Rozmnożone plemię ludzkie, wydoskonalone siły człowieka, przyrodzony rzeczy porządek, nakoniec zbieg rozmaitych okoliczności czynią z czasem potrzebę ściślejszej społeczności... takową społeczność zwiemy społecznością cywilną”¹⁾). Ani słowa już o umowie społecznej. Także cel państwa zostaje inaczej ujęty, w duchu złączenia go, nie elementami egoistycznymi stanowiącymi pobudkę do zawarcia umowy społecznej, lecz z prawem przyrodzonym. Władza najwyższa, najważniejszy pierwiastek istoty państwa, otrzymuje zadanie, będące jednocześnie celem państwa. „Istotę jej prawa i powinności, rozciągłość i granice jasno okazuje przyrodzony porządek społeczności, dla zabezpieczenia którego, bierze swój początek cała władza najwyższa”.

Wywody powyższe, skłaniają nas do mniemania, że cała umowa społeczna nosi u naszego autora cechy *fikcji metodologicznej*, nie zaś historycznej rzeczywistości, co pozwala nam uważać jego naukę o prawie przyrodzonym za zgodną z nauką o państwie.

Ostrożny eklektyk, czując całe ostrze rozróżnienia, woli jednak wyraźnie się nie wypowiedzieć, pozostawia czytelnikom rozstrzygnięcie pytania, mówiąc: „Czyli ugoda pospolita jest *wyraźna* czyli *domniemana*, nic nie może zwątpić i zaćmić tego, co w takej ugodzie jest istotne i nieodmienne”²⁾).

W ten sposób otrzymujemy z rozważań o ugodzie społecznej *definicję* pochodzenia i celu zorganizowanego związku społecznego — państwa. *Państwo* pochodzi jak i stan społeczny z nakazu prawa Natury, proces powstania państwa daje się unaocznic zapomocą domniemania umowy społecznej. Cel państwa, początkowo sprowadzony do zadań czysto utylitarnych, które zresztą, jak wiemy, mają także swe miejsce w systemie etycznym, zostaje pogłębiony. W państwie idzie już nietylko o zabezpieczenie nakazów prawa

1) „Nauka” Cz. II. § 3.

2) „Nauka” Cz. II. § 3.

Natury dotyczących etyki interesu osobistego i społecznego sposobami wynalezionymi przez ludzi t. j. przez umowę społeczną, lecz o zabezpieczenie wypełniania i o interpretację wszystkich nakazów prawa przyrodzonego, które samo bezpośrednio, wskazuje konieczność organizacji państwowej.

Ustosunkowanie się w czasie społeczeństwa niezorganizowanego do państwa jest u ks. Stroynowskiego, jak to wnosić można z kolejnego następstwa różnych form stanów społecznych, zaznaczone. Jednakże wspólne pochodzenie tych form współżycia ludzi z norm prawa Natury i niechęć autora do historycznego traktowania tej sprawy skłania nas do zajęcia krytycznego stanowiska w stosunku do tej ciągłości historycznej; krytycyzm nasz uzasadniony jest oczywiście temi argumentami, których używaliśmy dla wykazania fikcyjności umowy społecznej.

W wyniku naszej analizy twierdzić możemy, że kwestja umowy społecznej, wprowadzona w niezgodzie z poglądami na prawo przyrodzone i przyrodzony stan społeczny, posiada w nauce naszego autora znaczenie fikcji nieobowiązującej, użytej przykładowo a sprzecznie z całokształtem etyki, polityki i nauki o prawie.

W świetle porównania z innymi filozofami szkoły prawa naturalnego kwestja umowy społecznej w nauce naszego autora zyskuje jeszcze bardziej akcydentalny charakter.

Umowa społeczna, słynny *contrat social*, jest jednym z najważniejszych założeń a zarazem błędów i sprzeczności szkoły prawa Natury. Przez niektórych rozumiana jako fakt historyczny, a raczej przedhistoryczny, należą do tych Grocjusz i Locke, przez innych — Pufendorfa, Tomazjusza i Roussa¹⁾ wprowadzona w sensie fikcyj metodologicznych, umowa społeczna stanowiła niejako nieodmienny wstęp do nauki o polityce.

Przy ujęciu historycznym — jednostki samotne ze stanu natury, przez realnie zawartą umowę, wstępowały w związek społeczny, który zazwyczaj natychmiast stawał się państwem. Przy

1) Mówimy sprzeczności, bo czyż nie jest sprzecznym szukać źródła prawa w Naturze, a źródła państwa w umowie. Sprzeczność tę niezwykle trafnie podkreśla Prof. dr. E. Jarra mówiąc o Locke'u „Hist. Fil. Prawa” str. 148. Ilustruje ją także fakt, że zaczątki pojęcia umowy społecznej, spotykamy właśnie u sofistów, tych najjaskrawszych zwolenników relatywizmu w prawie. Por. Prof. Peretiatkowicz: „Fil. J. J. Rousseau” str. 90.

ujęciu fikcyjnym — umowa społeczna służyła jako wyjaśnienie ad oculos stosunków, które zachodzą pomiędzy ludźmi żyjącymi w społeczeństwie, przyczem z jednej strony niezbędnym warunkiem jasności tej metafory był pierwotny stan natury, z drugiej zaś umowa społeczna zyskiwała często kilka stopni ¹⁾, od umowy stwarzającej stan społeczny wogóle, do umowy o państwie.

Z wniosków które wyciągnęliśmy na końcu paragrafu poprzedniego wiemy, że ks. Stroynowski nie uznawał stanu natury za stan aspołeczny, przeciwnie skłonność społeczną uważał nie za jakąś potencjonalną możliwość natury ludzkiej, lecz za objaw kinetyki stosunków ludzkich, płynący z Natury. Oto pierwsza różnica poglądów europejskich i poglądów ks. Stroynowskiego. Umowa społeczna ks. Stroynowskiego dotyczy nie społeczeństwa, lecz państwa, oto różnica druga.

Na tle wszystkich naszych rozważań, na tle tych różnic powiedzieć śmiało możemy, że o jakimkolwiek systematycznym zapożyczeniu od wielkich autorów kierunku prawa naturalnego nie może być mowy. Conajwyżej przypuszczać można, pod czym wpływem znajdowały się przypadkowe dowodzenia naszego autora o umowie społecznej.

Locke, skarbnica zapożyczeń ks. Stroynowskiego, jak wiemy, nietylko mówił o umowie społecznej, lecz nawet szeroko opisywał jej przebieg realny. Ks. Stroynowskiemu zaimponować musiała łatwość wyjaśnienia zapomocą mechanizmu umowy społecznej działania państwa, zwłaszcza zaś stosunku obywateli do władzy i praw. Wyżej cytowane zdania autora dotyczące rzekomo celu zawarcia umowy społecznej, a w istocie celu państwa, jakże żywo przypominają idące w tym kierunku oświadczenia Locke'a. Punkt wyjścia ks. Stroynowskiego jest oparty na interesie jednostki doznającym lepszego zabezpieczenia w państwie — Locke mówi: „Człowiek pragnie wejść do wspólnoty z innymi, którzy już są w niej złączeni lub mają zamiar się połączyć dla wspólnego zachowania życia wolności i dóbr. Wielkim zatem i naczelnym celem łączenia się ludzi w społeczeństwa i poddania się władzy jest zabezpieczenie

1) Por. Rousseau „Contrat Social” Cz. I. R. V, por. także Wolf. Op. cit. str. 123 o Tomazjuszu, Prof. dr. E. Jarra — Historia Filozofii Prawa str. 160 o Pufendorffie.

ich własności”¹⁾). Jak i u ks. Stroynowskiego cel organizacji społecznej zostaje pogłębiony w słowach „Tam (w państwie) trzeba prawa ustalonego, ustanowionego, znanego i uznanego za miernik słusznego i niesłusznego... Chociaż bowiem Prawo Natury jest jasne i zrozumiałe dla każdej rozumnej istoty, to jednak ludzie zaślepieni interesem własnym byli jakby nieświadomi co do chęci zbadania tego prawa”²⁾). Czyż można znaleźć bardziej podobny pogląd do zdania naszego autora o państwie będącym interpretatorem prawa Natury.

Wiemy jednak, że konstrukcja samej istoty umowy społecznej niepodobna jest do Locke’owej.

Fikcyjne ujęcie umowy społecznej kazałoby może szukać jakichś pokrewieństw pomiędzy ks. Stroynowskim a Roussem, wiemy jednak także, że brakuje zasadniczej podstawy podobieństwa, tego fikcyjnego stanu natury.

Zresztą wspomnieć musimy, że autor nasz pała żywą niechęcią, jeśli nie wprost nienawiścią, do Roussa, filozofa o którym słusznie powiedziano, że nauka jego rani, boli i obraża czytelnika. Zacytujemy tutaj dwie uszczypliwe uwagi ks. Stroynowskiego. W mowie 1789 mówi: „Nie ten kto pierwszy odkrył sposób używania żelaza i zasiewania zboża, zgubił naród ludzki jak śmie twierdzić Filozof Genewski”..., dowodząc dalej, że tylko zapoznanie prawa przyrodzonego jest przyczyną nieszczęść ludzkości. W mowie z 1791, polemizując ze zdaniem Roussa, od którego rozpoczyna ten filozof Rozdział I Pierwszej Księgi „Contrat” mówi ks. Stroynowski: „(każdy) przestanie się dziwić i pytać za Filozofem Genewskim dlaczego człowiek z przyrodzenia wolny, jęczy w okowach... skoro zrozumie przepisy prawa przyrodzonego”.

1) Op. cit. Cz. II. IX. 123. 124. Tekst angielski: „Man is willing to joyn in society with others who are already united or have a mind to unite for the mutual preservation of their lives, liberties and estates. The great and chief end therefore of Men uniting into commonwealthes and putting themselves under government is the preservation of their property”

2) Ibid. Tekst angielski: „There wants an established settled known law, recieved to be the standart of Right and wrong... For though the law of Nature be plain and intelligible to all rational creature yet Men beeing blinded by their interest were as ignorant for want of study it”.

W obu tych zdaniach najlepiej przejawia się, inna jeszcze, istotna różnica stanowisk Roussa i ks. Stroynowskiego, gdy bowiem dla pierwszego państwo stoi na czele wszystkich rozważań, prawo zaś obejmuje drugie miejsce, to u naszego autora naczelną zasadą jest prawo, prawo Natury, z którego płynie także nauka o państwie.

Wreszcie w mowie z r. 1797, którą już kilkakrotnie mieliśmy sposobność uznać za ewolucję niektórych poglądów ks. Stroynowskiego, oskarża on twórców rewolucji francuskiej, z których za najbardziej winnego uważa Roussa, o występki, które sprawiły skutki tak opisane: „demokratyczne chmury i burze zaćmiły atmosferę europejską, brzmi głośno pochlebne szczęśliwości ludu i wolności hasło, a gwałt i zbrodnia trzyma w ręku miecz i berło”, — „okropna wszelkiej cnocie i oświeceniui nieprzyjazna epoka”; odżegnuje się też autor nasz od wszelkiej wspólności z teoretykami rewolucji francuskiej.

W dziale swych poglądów dotyczącym powstania społeczeństwa, spotkał się także ks. Stroynowski z nieubłaganą krytyką Słotwińskiego¹⁾. Profesor krakowski zarzucał autorowi że stan społeczny przyrodzony nazywa społecznością, boć ta, zdaniem Słotwińskiego, tylko właśnie z umowy powstać może, sądził zatem, że ks. Stroynowski, mówiąc o przyrodzonym stanie społecznym, winien był używać terminu „towarzystwo”. W krytyce tej, prowadzonej zresztą jak wszystkie inne, jałową i drażniącą metodą formalną nie dostrzegł Słotwiński, że autor nasz odróżnia dwa stopnie stanu społecznego, przez nas uwypuklone; a że drugi z nich utożsamia z państwem, to raczej wydaje się uzasadniać słusność użycia terminu „społeczność” dla nazwania pierwszego.

Naśladowcy naszego autora, ks. Ładowskiemu, także właściwe jest to stopniowanie stanów społecznych²⁾.

Omówiwszy osobno sprawę umowy społecznej, i zyskawszy w tem omówieniu niektóre dane dotyczące nauki o państwie przejdziemy do jej szczegółowego wykładu.

1) Rozprawa habilitacyjna.

2) Por. op. cit. str. 38 — 59.

§ 14. Państwo.

W poprzednim paragrafie wyczerpaliliśmy całkowicie sprawę pochodzenia i powstania państwa oraz nadmieniliśmy parę słów o celu i zadaniach państwa. Obecnie zastanówmy się nad właściwym pojęciem państwa w nauce ks. Stroynowskiego, by na końcu starać się odnaleźć jego istotę.

Sięgnąwszy do Części IV-tej „Nauki” poświęconej prawu narodów ułatwiamy sobie znakomicie zadanie. Autor nasz, przystępując do zbadania stosunków zachodzących pomiędzy narodami zdobywa się na godną nauki współczesnej definicję państwa. Dla ścisłości zaznaczymy, że definicję tę stosuje ks. Stroynowski do pojęcia narodu, wiemy już jednak, że państwo, społeczność cywilna, Rzeczpospolita i naród to jedno pojęcie określone różnymi słowami.

Jest *państwo* zatem: „zgrupowanie ludzi na jednym miejscu osiadłych dla powszechnych potrzeb związkiem woli i sił i dostatków zjednoczonych i pod opieką najwyższej zwierzchności zostających”¹⁾. W definicji tej, obok momentu teologicznego, widzimy wyraźnie rozróżnienie trzech elementów pojęcia państwa, stanowiących istotny punkt wyjścia dla tego pojęcia.

Terytorjum, najmniej sprawiający kłopotu element państwa, dlatego może często w dawnej nauce o państwie pomijany, znajduje swoje miejsce w definicji ks. Stroynowskiego. Element ten pozbawiony jest niemal zupełnie pierwiastków teoretyczno-prawnych, stanowi conajwyżej przedmiot, o charakterze opisowym, ściślej teorii prawa międzynarodowego. Nic więc dziwnego, że u naszego autora nie znajdujemy żadnych bliższych dociekań dotyczących terytorjum. Godzi się zaznaczyć, że wprowadzenie elementu terytorjum do poglądów ks. Stroynowskiego wydaje się być ściśle związane z poglądami fizjokratycznymi, które u naszego autora, jak to już przedtem zaznaczyliśmy, łączą się z nauką o powstaniu państwa.

Ludność to element bardziej skomplikowany. Analizując pojęcie państwa ks. Stroynowskiego z punktu widzenia jego własnej a nowoczesnej definicji, musimy także, pod nowoczesnym kątem widzenia, zastanowić się nad sprawą ludności w państwie.

1) „Nauka” Cz. IV. § 3.

Pojęcie to ma dla nas dzisiaj bądź charakter kryterjum formalno-prawnego, kryterjum obywatelstwa, bądź też kryterjum ściśle zewnętrznego — osób faktycznie zamieszkałych na obszarze państwa. Mówiąc o ludności, rezerwujemy sobie jednocześnie w myśli inne głębsze określenie tego elementu, w postaci społeczeństwa istniejącego w ramach pewnego państwa, oraz w postaci narodu, czy kilku narodowości. Oba te rozróżnienia musiały być oczywiście naszemu autorowi obce.

Pojęcie narodu, zdawna zawarte zarówno w psychice jednostek i w objawach zbiorowego życia, w nauce wyzwolone zostało dopiero w wieku 19-tym dzięki zbiegowi skomplikowanych czynników historycznych, pracy uczonych, a przede wszystkim Manciniego¹⁾. Nie było zatem to pojęcie narodu dostępne ks. Stroynowskiemu. To też mówiąc naród, ma on na myśli bądź państwo samo, bądź też jeden z jego elementów — ludność właśnie, ludność jako pojęcie niesprecyzowane, pojęcie faktyczne a nie teoretyczne.

Pojęcie społeczeństwa, jak wiemy, nie jest obce ks. Stroynowskiemu. Przy bliższej jednak analizie rozróżnić musimy jego znaczenie ściśle, teoretyczno-prawne i znaczenie bardziej potoczne, raczej socjologiczne.

Wiemy, że ks. Stroynowski zna pojęcie społeczeństwa pierwotnego jako przyrodzonego stanu społeczeństwa, który jednak właśnie nie jest już społeczeństwem a państwem, nie jednym z elementów państwa lecz ich syntezą.

Spółeczeństwo zatem, jako ogół zorganizowanych stosunków ludzkich czyli gromada z natury istniejąca, w tej właśnie formie, z nakazu prawa naturalnego zorganizowana w państwo, jest znane naszemu autorowi. Natomiast społeczeństwo jako pewien organizm przenikający organizm państwowy, ale żyjący odrębnym życiem i mogący się państwu przeciwstawić, nie jest jeszcze przez naszego autora omówiony, choć przekonamy się, że wszystkie niemal istotne przyczyny tej dwoistości stosunków ludzkich zostały, w poglądach na stosunek władzy najwyżej do ludności, wykryte.

Wyłuszczenie powodów dla których autor nasz, nie będąc zresztą w tem słabszy od któregokolwiek ze swych wielkich po-

1) Por. Prof. Dr. Eugenjusz Jarra „Ogólna teoria prawa” str.83
Prof. Dr. Cybichowski „Prawo Państwowe” T. I. str. 66.

przedników, nie zorjentował się w przeciwstawieniu — i zasadniczo utożsamiał państwo ze społeczeństwem, sięgałoby zadaleko w dziedzinę historjografji i historji prawodawstw politycznych. Ograniczymy się do twierdzenia, że dopiero czasy nowożytne i absolutyzm, wraz ze swym ustrojem omnipotencji państwowej, ujawniły jaskrawo możliwość rozdzwienku pomiędzy państwem a jedną z jego części składowych, możliwość, która, dodamy nawiasem, stawia pod znakiem zapytania całe trójelementarne pojęcie państwa. Z drugiej strony zaznaczyć musimy, że nauka szkoły prawa naturalnego, także więc i nauka naszego autora, poszukująca idealnych wzorów polityki z pominięciem rzeczywistości, wierzyła, że nieharmonijne funkcjonowanie elementów państwa jest tylko winą niedostatecznego poznania i zrozumienia, przez prawo Natury wskazanych, form ustroju państwowego.

Po tych ogólnych uwagach, dotyczących drugiego elementu państwa — ludności, przejdziemy do ostatniego — władzy najwyższej, który to element właściwie wypełnia całkowicie naukę o państwie u ks. Stroynowskiego.

W przeciwieństwie do dwóch pierwszych elementów państwa, które istnieją nieubłaganą siłą faktu, sprawa powstania *władzy najwyższej* znajduje swe omówienie u ks. Stroynowskiego.

Nie potrzebujemy powtarzać, że przedstawiony w poprzednim paragrafie sposób powstania państwa z prawa Natury jest właściwie sposobem powstania władzy najwyższej, paraboliczna umowa społeczna ks. Stroynowskiego ma właśnie za przedmiot władzę najwyższą. Istotę tej władzy najwyższej próbuje sformułować nasz autor w zdaniu, wypowiedzianem w mowie z r. 1791: „W tem wszystkiem co się tyczy całości, bezpieczeństwa i pomyślności powszechnej, jedna jest wola i siła powszechna która jest jedną nierozdzieloną i najwyższą władzą całego towarzystwa.”

Dopiero z chwilą istnienia władzy najwyższej ujawnia się właściwy cel istnienia państwa, który, jak to mieliśmy sposobność stwierdzić przy omawianiu umowy społecznej, sprowadza się w ostatecznej analizie do zabezpieczenia należytego funkcjonowania nakazów prawa Natury. Tak zrozumiany cel państwa stanowi dla naszego autora punkt wyjścia dla bliższego określenia *zadań władzy najwyższej*. Zadania te, częściowo tylko wprowadzi-

ujęte są w katalogu uprawnień i obowiązków, zawierającym przepisy dla stosunku pomiędzy władzą najwyższą a ludnością.

Katalog ten zdradza wyraźną tendencję analogji do katalogu uprawnień i obowiązków etycznych. Paragraf (Cz. II. § 8 „Nauki”) poświęcony temu katalogowi, poprzedza, podobnie jak i rozdziały o uprawnieniach i obowiązkach etycznych, rozważanie dotyczące „potrzeb Narodu i Najwyższej zwierzchności”.

Uprawnienia ludności brzmią następująco:

1. Żądać od władzy najwyższej zapewnienia „bezpieczeństwa”
2. Żądać „opatrzenia własności pospolitych”, czyli żądać działalności władzy najwyższej mającej na celu użyteczność publiczną.

Obowiązki ludności sprowadzają się do:

1. posłuszeństwa władzy najwyższej;
2. płacenia podatków.

Uprawnienia władzy najwyższej brzmią:

1. „Władać zjednoczoną wolą i siłą narodu, ku opatrzeniu potrzeb jego”. W przykazaniu tem oddana jest dobrze istota zadania władzy najwyższej, zgodnie z cytowanym wyżej zdaniem z mowy z r. 1791.

2) Ściągać podatki.

Obowiązki władzy najwyższej stanowią proste odwrócenie uprawnień ludności:

1. władza winna zapewnić ludności bezpieczeństwo;
2. winna czynić wydatki na cele użyteczności publicznej.

Przyjrząwszy się temu wyliczeniu — odrzucić zeń możemy wszystkie uprawnienia i obowiązki dotyczące podatków, które miały w okresie, w którym pisał nasz autor, nadzwyczaj doniosłe znaczenie na tle stanu ówczesnego Skarbu Rzplitej, i braku wszelkich urządzeń przeznaczonych dla użyteczności publicznej; do poglądów jednak na władzę najwyższą nie wnoszą żadnych istotnych czynników.

Natomiast władanie zjednoczoną wolą narodu jest, jak to już rzekliśmy, bardzo trafnem określeniem zadania władzy najwyższej, zadania, którego wykonanie zmierza do zapewnienia właśnie, również tym katalogiem obwarowanego celu państwa wogóle, a władzy najwyższej w szczególności, — bezpieczeństwa. Poję-

cie „bezpieczeństwa” nie jest należyście wyłożone przez naszego autora, łatwo jednak zrozumieć możemy, w związku z poprzednimi naszymi wywodami, że to bezpieczeństwo jest właśnie ochroną interesów jednostek, interesów które skądinąd znajdują swe uzasadnienie w nakazach prawa przyrodzonego.

Poza zadaniami władzy najwyższej wskazanymi w katalogu istnieją inne jeszcze, oddzielnie omówione, a mianowicie krzewienie *oświaty i religji*. W osobnym paragrafie (Cz. II. 21) ¹⁾ szeroko uzasadnia autor opinię, że wszelkie środki zmierzające do stworzenia owego bezpieczeństwa czyli należytego zabezpieczenia interesów jednostki i interesu społecznego nie wystarczają, jeśli wychowanie, czyli „instrukcja” i działalność oświatowa władzy najwyższej nie zostaną należyście zorganizowane i postawione na właściwym poziomie. Państwo i władza najwyższa, działające według wskazówek prawa przyrodzonego, nie będą sprawnie funkcjonowały, jeśli wśród ludności nie nastąpi należyte zrozumienie tego mechanizmu, z Natury biorącego swój wzór. Wychowanie i oświata są zatem dodatkowym zadaniem władzy najwyższej w stosunku do ludności, wznoszącymi cel istnienia władzy z poziomu utylitarnych zainteresowań do wyżyny celu państwa — zabezpieczenia funkcjonowania prawa przyrodzonego.

Symetrycznie więc do stopniowania obowiązków etycznych wnoszą się i zadania władzy najwyższej, z których ostatniem jest obowiązek krzewienia „prawdziwej religji”, bliżej zresztą przez autora nie określonej.

Przechodząc od kwestji istoty i zadań władzy najwyższej do sposobu jej wykonywania, zwrócimy przedewszystkiem uwagę na dwie tej władzy, prawidłowo istniejącej, cechy, *jedność i niepodzielność*.

Jedność, a raczej jedyność, to cecha bezwzględna, oczywista i zrozumiała. Pojęcie władzy najwyższej wyklucza samo przez się istnienie kilku władz, inna rzecz, że historia dostarczyć mogła naszemu autorowi licznych przykładów trwania kilku władz mianujących się najwyższymi. Cecha ta winna znaleźć swój symbol w zasadniczem powierzeniu władzy najwyższej jednej osobie lub zgromadzeniu ²⁾.

1) Także w Mowie z 1791.

2) „Nauka” Cz. II. § 6 oraz mowa z 1791 roku.

Cecha druga, niepodzielność, łączy się ściśle ze sprawą sposobu funkcjonowania władzy najwyższej, czyli sprawą podziału wykonywania władzy. W wykonywaniu obowiązków władza najwyższa rozpada się na trzy gałęzie, władzę prawodawczą, sądowną i wykonawczą. „Wedle Natury rzeczy trzy są oddzielne w działaniu władze” — mówi autor w *Mowie z 1791 r.*

Władza prawodawcza ¹⁾ jest tym największym i najważniejszym elementem władzy najwyższej, inne są od niej tylko pochodne i spełniają funkcje pomocnicze. Władza prawodawcza jest organem władzy najwyższej, który spełnia jej najdonioślejsze zadania — tłumaczenia prawa Natury na język prawa pozytywnego. Ks. Stroynowski zadanie to dobrze precyzuje w słowach: „Władza prawodawcza, komukolwiek dana, jak nie jest arbitralna i nieograniczona, tak na tem jednym zależy: Po dokładnem roztrząśnięciu i oczywistem poznaniu — przepisać co każdy człowiek w narodzie, podług obowiązków, które ma z przyrodzenia lub z ugody, czynić powinien, lub nieczynić; do tego pod karą przyzwoitą obowiązać i do wiadomości publicznej podać” ²⁾. Stanowienie praw jest zatem właściwym sposobem wypełnienia zadań władzy prawodawczej.

Nadawszy władzy prawodawczej w swem zrozumieniu najdonioślejsze uprawnienia, opisuje ks. Stroynowski szeroko granice wykonania tych uprawnień, potwierdzając dobitnie raz jeszcze tutaj cel istnienia państwa i nadania władzy najwyższej: „...władza prawodawcza najwyższej zwierzchności poruczona nie jest władzą przepisywania tego wszystkiego, coby im się tylko zdało lub podobało... lecz po poznaniu jakie wedle porządku przyrodzonego i nieodmiennej sprawiedliwości są potrzebne ustawy, takie a nie inne zwierzchność najwyższa ma władzę przepisywać” ³⁾ a przede wszystkim jeszcze „(Najwyższa Zwierzchność) mocą swoją tego co jest z przyrodzenia złym zamienić w dobre nie potrafi” ⁴⁾.

Władza prawodawcza jest więc prawdziwą *summa potestatis*, wiemy jednak że potrzebne są i inne gałęzie władzy najwyższej. A więc władza sądowna.

1) „Nauka” Cz. II. § 24.

2) „Nauka” Cz. II. § 16.

3) Ibid.

4) Ibid.

Z poprzednio cytowanych poglądów naszego autora wnosić można, że *władza sądowa* jest jednym z organów władzy najwyższej, tymczasem okazuje się, że autor nie dość jasno zrozumiał istotę podziału wykonywania władzy, bowiem motywując wogóle potrzebę istnienia władzy sądowej wygłasza zdanie: „ktokolwiek w narodzie ma powierzoną władzę najwyższą, władzy sądowej sprawować nie może”¹⁾). Utożsamiawszy przedtem, zupełnie niemal władzę najwyższą z władzą prawodawczą autor nasz obecnie konsekwentnie sprowadza władzę sądową na poziom niższy, definiuje ją, nie jako funkcję władzy najwyższej, lecz jako inną jakąś władzę niższego stopnia. O parę wierszy dalej autor odnajduje ślad właściwej argumentacji podziału władzy, uzasadniając potrzebę istnienia władzy sądowej w słowach: „Gdyby zwierzchność najwyższa mająca moc prawodawczą, oraz władzą zjednoczoną siłą narodu, sędziowską przytem władzę sprawowała, mogłaby przytem postępować w sądzie jako sędzia i oraz jako prawodawca, mogłaby albo niestosować się w sądzie do przepisanych od siebie ustaw, albo też ustawy tłumaczyć i odmieniać stosownie do szczególnych przypadków”²⁾). Niestety argument powyższy, zresztą żywcem wzięty od Monteskjusza, nie ma wpływu u naszego autora na zasady wzajemnego ustosunkowania się władzy prawodawczej i sądowej.

Władza wykonawcza również uważana jest przez ks. Stroynowskiego za pozostającą w stosunku podrzędnym do władzy ustawodawczej³⁾, władza ta jest powołana do wykonywania ustaw i wyroków.

Z powyższego przeglądu funkcji władzy najwyższej wyciągnąć możemy wniosek, że autor nasz, przyjąwszy principium jedności i niepodzielności władzy najwyższej i podziału jej wykonywania, nie zgłębił dostatecznie tego rozwiązania.

Utożsamiawszy z jednej strony władzę najwyższą z władzą prawodawczą i każąc dwum pozostałym grać tylko wtórną rolę, głosząc zaś, z drugiej strony, zasadę równorzędności tych władz w charakterystycznych słowach: „Podział władz winien istnieć z geometryczną precyzją tak aby między nimi nie było żadnej

1) „Nauka” Cz. II. § 19.

2) Ibid.

3) „Nauka” Cz. II. § 23.

walki”¹⁾, stworzył autor w swych poglądach sprzeczność, zdradzającą brak dostatecznego pogłębienia doktryny o podziale władz.

Na zakończenie wywodów dotyczących władzy najwyższej, zastanowimy się, kto jest jej podmiotem w przekonaniu ks. Stroynowskiego.

Z pojęcia istoty władzy najwyższej wynika, że *podmiotem* jej jest naród czyli ludność państwa, jej to bowiem wola stanowi istotę władzy najwyższej. W miarę jednak rozwoju zapatrywań autora punkt ciężkości podmiotu władzy najwyższej wydaje się przenosić coraz bardziej w kierunku piastuna jednej z funkcji tej władzy — legislatury, którą, jak wiemy, ostrożnie ks. Stroynowski pragnie powierzyć „osobie lub zgromadzeniu”. Słusznie wydaje się przypuszczenie, że pojęcie podmiotu władzy najwyższej nie rysowało się z należytą wyrazistością w umyśle naszego autora, choć, powiedzieć to musimy, w owych czasach już było znane, a nawet znajdowało ściśle ujęcie prawne²⁾.

Stojąc u kresu rozważania trzech elementów państwa, poświęcimy jeszcze chwilę *stosunkowi ludności do władzy najwyższej* teraz bowiem dopiero, kiedy znamy budowę poglądów autora na te elementy, staje się jaśniejszem ich wzajemne ustosunkowanie.

Stosunek ten wyznaczają ze strony ludności dwa czynniki: ograniczenia, którym podlega wolność płynąca z prawa Natury, czyli ograniczenia ze względu na interes społeczny³⁾ i ograniczenia wynikające z prawa pozytywnego, którego źródłem bliższem jest właśnie władza najwyższa; oba te czynniki są między sobą w ściślejszej zależności, mając wspólny wzór prawo — Natury.

Prawo przyrodzone stanowi właściwe ograniczenie dla wszechwładzy państwa, czyli, odwrotnie, normuje stosunki pomiędzy ludnością a władzą najwyższą ze strony władzy. Władza najwyższa powołana do strzeżenia i interpretacji nakazów prawa przyrodzonego oczywiście sama tych granic przekraczać nie może. „Władza przestępując granice przyrodzonej sprawiedliwości przestaje być prawą władzą”⁴⁾, mówi ks. Stroynowski,

1) Mowa z 1791 roku.

1) Por. tyt. IV. Konstytucji 3-maja.

3) Por. str. 55 sq.

4) „Nauka” Cz. II. § 24.

pozwalając czytelnikowi uzupełnić ewentualne konsekwencje takiego stanu rzeczy. W ostatecznej zatem analizie odnajdujemy harmonję państwa czyli władzy najwyższej, prawa stanowionego i wolności obywatelskiej w ich wspólnem źródle, w prawie Natury.

Godzi się wspomnieć jeszcze przy tej sposobności o ilustracji, jaką kwestji granic władzy najwyższej w stosunku do *wolności obywatelskiej* daje ks. Stroynowski, zapomocą fikcji umowy społecznej. Wiadomem jest, że zarówno wolność jest uprawnieniem płynącym z prawa Natury jak i jej zachowanie jest obowiązkiem płynącym z tego samego prawa, innemi słowy jest prawem niezbywalnem. Tłumaczy nam zatem autor, iż nie jest możliwem, by ludzie, umawiając się co do powstania państwa i poruczenia władzy najwyższej, mogli zrzec się niezbywalnego prawa, w myśl zasady „*nemo plus iuris transferre potest, quam ipse habet*”¹⁾. Tkwi w tych poglądach wspomniana przez nas możliwość przeciwstawienia społeczeństwa — państwu.

Jedno jeszcze pytanie wymaga odpowiedzi. Czy ks. Stroynowski przypisywał jakiegokolwiek *formie ustroju państwowego*, cechy przyznane państwu wogóle t. j. przyrodzone pochodzenie, czy jednym słowem zdradził predyspozycję dla jakiejś konkretnej formy ustrojowej.

Po naszych uwagach dotyczących podmiotu władzy najwyższej możemy się spodziewać, że tak nie jest.

I rzeczywiście, uważając poglądy swe za „niestosujące się do przemijających na świecie odmian”²⁾ skrupulatnie unikał wypowiedzenia się w tej sprawie w „*Nauce*”. W *Mowie 1791* wskazuje tylko ogólnikowo, zapewne chcąc w ten sposób wskazać doniosłość dobrego ustroju, że złe prawo polityczne każe chwiać się państwu pomiędzy despotyzmem a anarchją. Mogliśmy się łatwo domyśleć, dowodzi tego całokształt polityki autora, że uważał za dobry ustrój państwowy taki, który dzisiaj potocznie nazywamy demokratycznym, a który słuszniej nazwać jest ustrojem o rządach reprezentacyjnych.

W panegirycznej *mowie z 1806 roku*, chwali już i wysławia monarchję, choćby absolutną, gorzko rozczarowany do rządów reprezentacyjnych na przykładzie rewolucji francuskiej.

1) „*Nauka*” Cz. II. § 16.

2) Por. wyżej str. 21.

Mamy więc obecnie pojęcie o pochodzeniu państwa z nakazu prawa przyrodzonego; o jego celu — strzeżeniu wypełniania tego prawa i bliższej interpretacji jego przepisów, w którym to celu zawarte jest, jak i w całym prawie przyrodzonym, zabezpieczenie interesów egoistycznych jednostki i interesu społecznego, mamy opis ustroju państwa i jego funkcjonowania, mamy także definicję; pozostaje staranie o odnalezienie istoty państwa.

Chcąc sprecyzować pojęcie *istoty państwa*, w ujęciu naszego autora, musimy zwrócić uwagę na doniosłą okoliczność, że właściwie, rozważania dotyczące tej istoty są zdobyczą wieku XIX-go, państwo bowiem w odróżnieniu od prawa, przez swój ściśle realny i, że się tak wyrazimy, namacalny charakter, mniej nadawało się do teoretycznych dociekań, daleko bardziej zaprzętało uwagę pisarzy konkretnymi zagadnieniami ustrojowymi. Nic więc dziwnego, że oddanie istoty państwa nie nasuwało się naszemu autorowi jako konieczność w jego rozważaniach.

Filozofowie szkoły prawa naturalnego uznawali w państwie pewną całość, osobowość czy organizm, jednak uwaga ich była zwrócona przede wszystkim na proces powstania państwa drogą umowy społecznej. Ks. Stroynowski również zdaje sobie sprawę z procesu całkowania, którym jest powstanie państwa mówiąc: „tym sposobem ludzie stają się jedną społecznością i jednym niejako ciałem swe potrzeby i siły mającym — takowa społeczność zowie się Ciałem Politycznym”¹⁾). Znać tutaj zapładniającą myśl filozofów szkoły prawa naturalnego, tę myśl o nadaniu państwu osobowości, która w podobnych słowach wyrażona zostaje u Hobbes’a, opisującego umowę dotyczącą władzy najwyższej i podkreślającego wyrażnie. „I wtedy gromada staje się jedną osobą posiadającą własną wolę”²⁾ oraz u Locke’a: „Gdzie bowiem wszyscy ludzie uczynili na mocy zgody każdej jednostki — wspólnotę, tam uczynili przez to z tej wspólnoty jedno ciało”³⁾). O ile jednak podkreślenie osobowości, które w dalszych konsekwencjach nadało państwu pozory organizmu, oraz przyjęcie fikcji umowy spo-

1) „Nauka” Cz. II. § 4.

2) Op. cit. R VI uwagi: „Alors la multitude devient un seul Homme, qui a sa volonté propre”.

3) Op. cit. Cz. II. R. VIII 96. Tekst angielski: For where any member of Men have by the consent of every individual made a community they thereby made that community one body.

łecznej co do powstania państwa, wydają się wskazywać w naszym autorze prekursora teorii organicznej, o tyle poglądy na cel państwa zdają się znów wnosić inne momenty do pojęcia istoty państwa. Państwo, projekcja prawa Natury, powołana przez nie jako pośrednik pomiędzy sobą a ludźmi, zdaje się raczej zwracać uwagę na momenty prawne, występujące w istocie związku państwowego.

W rezultacie tych rozważań ograniczyć się musimy do wskazania, że dwa te rozgałęziające się zaczątki poglądów na istotę państwa, w swym dalszym rozwoju u prawników wieku XIX-go stworzyły dwie odrębne, choć, twierdzić to możemy, nie wykluczające się teorie istoty państwa — organiczną i, później znacznie, prawną.

Rzuciliśmy już szkic podobieństwa poglądów ks. Stroynowskiego do poglądów innych myślicieli na drobnutkim odcinku. Takich odcinków jest więcej, śmiało jednak twierdzić możemy, jako i w poprzednich paragrafach tego rozdziału, że o jakimś niewolniczym podobieństwie nie może być mowy.

Zapożyczenia dotyczą dwóch, zasadniczych coprawda, materij, władzy najwyższej i podziału władz. Istota władzy najwyższej polegająca na zidentyfikowaniu jej z wolą ogólną, uwytklona już przez Hobbes'a w słowach: „...aby wola określonego człowieka lub wola większej ich liczby była uważana za wolę wszystkich wogóle”¹⁾, dostrzeżona zostaje przez naszego autora w słowach wspomnianych na str. 89, 91 i 93. Ks. Stroynowski nie zgłębił więcej problemu woli powszechnej choć miał ku temu sposobność, znając Roussa a więc napewno i słynną jego, zalecającą się piękną precyzją, teorię o „volonté générale” i „volonté te tous”, nie zwrócił nawet uwagi na konieczność jakiegoś określenia kryterjum prawdziwości tej woli które, główny mistrz jego Locke znajduje w prostym pojęciu większości²⁾.

Granice działania władzy prawodawczej określone przez Locke'a czysto praktycznie w słowach „nie jest ona (władza najwyższa) ani też nie może być samowładną co do życia i majątku

1) Ibid: Tekst francuski: „Que la volonté d'un certain homme particulier ou celle du plus grand nombre soit tenu pour la volonté de tous en général”.

2) Por. Op. cit. Cz. II. R. VIII. 96, 97, 98. Pojęcie większości znane jest zresztą i Hobbesowi — Op. cit. R. V, VII.

ludności... nie może ona odebrać nikomu z ludzi żadnej części ich własności”¹⁾ podobne są do granic stawianych przez naszego autora w paragrafie poświęconym władzy prawodawczej²⁾, gdzie w innych słowach, w dowodzeniu a contrario, oddaje tę samą myśl — nienaruszenie „własności i wolności”. Wiemy jednak, że ks. Stroynowski wyżej wznosi swą koncepcję ograniczenia władzy, niż to czyni Locke i każe tej władzy wyraźnie stosować się do nakazów prawa Natury.

Przeciwnie natomiast, nie jest tak śmiały nasz autor w kwestji zagrożenia władzy sankcją w wypadku przekroczenia tych granic, poprzestaje na twierdzeniu, że władza przestaje być władzą prawdziwą t. j. legalną³⁾; Locke natomiast, jak wiemy w niedwuznacznej przenośni radzi powstanie⁴⁾. Z niejednakową więc wyrazistością w poszczególnych kwestjach ale wspólną drogą myślową kroczą i tutaj Locke i ks. Stroynowski.

W materji podziału wykonywania władzy nie jest łatwo ściśle uzależnić naszego autora od innych myślicieli europejskich. Wiemy, że nauka o podziale władz datuje się jeszcze od Arystotelesa, znajduje oddźwięk u Locke’a, zostaje dokładnie, choć błędnie, ujęta u Monteskjusza, by wreszcie, w postaci podziału wykonywania władzy, znaleźć ściśle ujęcie teoretyczne u nowoczesnych prawników, w praktyce zaś w dalszym ciągu zawodzić i dawać pole do najrozmaitszych rozwiązań konstytucyjnych.

Otóż ks. Stroynowski miał pojęcie o podziale władz, zaczerpnięte z pewnością od Locke’a, niektóre szczegóły potwierdzają to przypuszczenie. Tak np. częściowe utożsamienie władzy najwyższej z władzą prawodawczą przypomina żywo zwrot Locke’a: „Legislative or supream authority”⁵⁾. Obowiązki władzy wykonawczej — sprowadzające się w pierwszym rzędzie do wykonywania wyroków sądowych — to także stanowisko Locke’a⁶⁾. Obaj zresztą nie znajdują właściwego rozwiązania tego zagadnie-

1) Op. cit. Cz. II. R. XI. 135, 136. Tekst angielski: (Supream pover) is not nor can possibly be absolutely arbitrary over the Lives and Fortunes of the People ... cannot take from any Man any part of his property”.

2) „Nauka” Cz. II. § 16.

3) Por. wyżej str. 97.

4) Op. cit. Cz. II. R. XI i XII.

5) Ibid. oraz dalej XIII. 150.

6) Op. cit. Cz. II. R. XIII. 150.

nia. Monteskjusz, który jak wiemy, jest sympatyczny naszemu autorowi, określając trafnie równowagę władz — „Aby nie można było nadużywać władzy, trzeba, by z układu rzeczy jedna władza wstrzymała drugą”¹⁾ niewątpliwie tem kapitalnem zdaniem oraz całą swą doktryną wpłynął na przytoczone poglądy o podziale władz u ks. Stroynowskiego, wygłoszone w Mowie z 1791 roku.

Na zakończenie naszych wywodów dotyczących wpływów, którym podlegał nasz autor, musimy z naciskiem wskazać jedno jeszcze źródło — doświadczenia ówczesnej rzeczywistości polskiej, które kazały głośno wołać o państwo wyposażone w silną władzę najwyższą, której funkcje byłyby ściśle podzielone i określone.

§ 15. Społeczność narodów.

Prawo Natury, wskazawszy potrzebę społecznego współżycia ludzi, warunki tego współżycia oraz jego formę w postaci państwa; sięga dalej jeszcze — do dziedziny stosunków istniejących pomiędzy państwami, do prawa narodów.

„Narody (czyli Państwa), będąc złożone z ludzi, toż samo zawsze przyrodzenie i też same przyrodzone obowiązki mających, zostają w swej pierwiastkowej i powszechnej społeczności. Zkąd oczywiście wynika; że jakie zachodzą pomiędzy człowiekiem a człowiekiem należytości i powinności przyrodzone też same być muszą między jednym i drugim narodem, to jest między jednym i drugim zgromadzeniem ludzi²⁾. (Przyrodzenia — Natury) pilna uwaga z tą samą oczywistością między Narodami co między ludźmi zachodzące obowiązki ukazuje”³⁾.

Prawo przyrodzone zatem dyktuje normy współżycia narodów, normy ułożone przez naszego autora, symetrycznie do wzoru norm przeznaczonych dla jednostek. Jednostki zsumowane w państwach stanowią nową grupę społeczną — społeczność międzynarodową, której podmiotami są państwa.

1) „Esprit des lois” T. III. ks. XI. R. IV. Tekst francuski: „Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir il faut que par la disposition des choses le pouvoir arrête le pouvoir”.

2) „Nauka” Cz. IV. § 2.

3) „Nauka” Cz. IV. § 1.

Oczywiście więc państwa, czy narody — dla zachowania terminologii autora, posiadają swój przyrodzony katalog uprawnień i obowiązków ¹⁾).

Katalog ten, jako i obowiązki etyczne jednostki, wydedukowany zostaje z naturalnych potrzeb ekonomicznych, osiągniętych momentami egoistycznymi; jednakże, zarówno z założenia przyrodzonej społeczności narodów, jak i z bliższej analizy katalogu, okazuje się, że nietylko elementy egoistyczne, lecz także interes społeczności narodów, a przedewszystkiem wyższe z prawa Natury pochodzenie katalogu, wyciskają na nim swe piętno.

Cztery są uprawnienia państw żyjących w społeczności międzynarodowej:

1. prawo do zachowania „własności i wolności” czyli prawo do egzystencji i niepodległości;
2. prawo samoobrony, czy też obrony koniecznej;
3. prawo do zasady „pacta sunt servanda”;
4. prawo do obrony i pomocy ze strony innych państw;

Obowiązki państw są ściśle korelatywne do uprawnień, polegają na ich uszanowaniu ze strony innych państw.

Jak widzimy analogja do uprawnień i obowiązków etycznych jest zupełna i ściśle przeprowadzona. Od dwóch pierwszych uprawnień, mających na względzie interes własny każdego pojedynczego państwa, katalog wznosi się za przyczyną trzeciego uprawnienia i trzech korelatywnych obowiązków do zasady interesu wspólnego całej społeczności międzynarodowej, by wreszcie w czwartej grupie, złożonej z uprawnienia i obowiązku dotyczących pomocy i obrony, osiągnąć pozautyлитarną płaszczyznę. Autor nasz na tyle świadom jest tej analogji i jej słuszności, że kreśląc powyższy katalog nawet nie stara się znaleźć dlań innej motywacji, niż odesłanie do katalogu obowiązków etycznych.

Po lapidarnem przedstawieniu uprawnień i obowiązków w stosunkach międzynarodowych zajmuje się ks. Stroynowski w długich wywodach przedstawieniem obrotu międzynarodowego opartego na katalogu. W wywodach tych operuje argumentami zaczerpniętymi wyłącznie z dziedziny międzynarodowej polityki ekonomicznej, w rezultacie dochodzi do wniosku, że takie właśnie ujęcie prawa narodów jest w zgodzie z wskazówkami ekonomji.

1) Cz. IV. § 5.

Autor stawia sobie dalej pytania ¹⁾, pokój czy wojna winny być właściwą formą współżycia państw i oczywiście opowiada się za pokojem, co wynika zarówno z samego katalogu i obowiązków państw, jak i z dowodzeń ekonomicznych. Wyjątek dla bezwzględnego nakazu pokoju czyni oczywiście, w oparciu na drugim uprawnieniu państw, w wypadku obrony koniecznej, czyli wojny obronnej.

Stwierdzenie potrzeby pokoju nie wystarcza naszemu autorowi, sięga on także do przyczyn, które, mimo tak oczywistych nakazów prawa Natury, jakoś nie pozwalają na pokojowe współżycie państw ²⁾.

Przyczyną tą jest oczywiście niedostateczna znajomość prawa Natury. Dociekając bliżej, że się tak wyrazimy, praktycznej przyczyny zapoznania nakazów prawa Natury, widzi ją w powszechnym przyjęciu dwóch fałszywych zasad. Zasady równowagi politycznej „równego oporu rozłączonych sił”³⁾ oraz zasady represji i retorsji, potępionych w paragrafie ⁴⁾ pod znamionym tytułem „Każdy zosobna naród może postępować podług prawideł przyrodzonej sprawiedliwości, mimo jakichkolwiek maksym, któremi się inne narody rządzą”. Widzi ją także słusznie w wewnętrznych wadach ustrojowych państw.

Koronuje naukę naszego autora o prawie narodów głębokie przekonanie, że znajomość prawa Natury doprowadzi z czasem państwa do wypełniania jego nakazów zawartych w katalogu uprawnień i obowiązków, wraz z wypełnianiem czwartego obowiązku pomocy i oparcia. „Jeżeli zaś narody z niewiadomości i błędów oswobodzone zostaną, jeżeli oświecone i dobre wewnątrz być zaczną, natenczas zachowanie przyrodzonych powinności, uroczyste wzajemnych należytości uznanie i *powszechne przymierze obronne* między wspomnianemi Narodami w ucześnictwie zostającemi nastąpić musi” ⁵⁾.

Przedstawiwszy budowę poglądów ks. Stroynowskiego na społeczność międzynarodową państw i prawo nią rządzące, zasta-

1) „Nauka” Cz. IV. § 19.

2) „Nauka” Cz. IV. § 22, 23, 24.

3) „Nauka” Cz. IV. § 22.

4) § 24.

5) „Nauka” Cz. IV. § 23.

nowimy się jeszcze nad koncepcją *podmiotu* tej społeczności i prawa narodów, z punktu widzenia autora. Podmiot ten znany skądinąd od wewnątrz, jest nim państwo; prawo międzynarodowe żąda od państw jedynej kwalifikacji - suwerenności.

Autor nasz zna pojęcie suwerenności, czyli udzielności. Poświęca osobny paragraf (3-ci), poprzedzający nawet omówienie katalogu uprawnień i obowiązków państw, który my jednak dopiero teraz referujemy, nie chcąc przedtem naruszać logicznie wznoszącej się budowy poglądów.

„...Jest rzeczą oczywistą, że każdy Naród, uważany co do osób z których się składa, co do dóbr i kraju, który posiada, co do rządu i zwierzchności, którą dla całości i obrony swojej stanowi, jest udzielnym panem i właścicielem, zupełnie wolnym i innym narodom niepodległym . . . obszerność lub szczupłość kraju, potęga lub słabość co do udzielności i niepodległości Narodów, żadnej nie czyni różnicy”. Jak widzimy, ujęcie problemu suwerenności jest najzupełniej trafne i prawidłowe, motywy tego ujęcia zawarte są znów w porównaniu państw z jednostkami.

Przedstawwszy w ten sposób poglądy ks. Stroynowskiego na społeczność narodów podkreślić możemy, że są one ostatniem wykończeniem budowy poglądów na całość stosunków ludzkich, są niezbędną częścią składową, jak to twierdziliśmy, nakazów prawa Natury, są ukoronowaniem polityki naszego autora. Choć zatem nie wnoszą może z naszego punktu widzenia wielu elementów filozoficzno - prawnych, to jednak ze stanowiska autora należą do jego filozofji prawa w całości.

Zastanawiając się nad ich genezą spostrzegamy odrazu, że tkwi ona w całości poglądów szkoły prawa Natury na prawo narodów, która, jeśli nie stworzyła praktyki prawa narodów, to w każdym razie wyzwoliła jego teorję. ¹⁾

Grocjusz, „Ojciec prawa narodów”, dziełem swem wskazał następcom na związek istniejący pomiędzy prawem narodów a prawem Natury, choć sam tego związku logicznie nie ujął ²⁾.

1) Por. Prof. Dr. Z. Cybichowski „Prawo Narodów” wyd. III-cie Str. 32 sq.

2) Ibid. str. 46.

Natomiast Pufendorf, Wolf i Vattel znaleźli właściwą drogę ¹⁾ dla złączenia teorji prawa narodów, wypełnionej przez prawo Natury, z praktyką tego prawa, ujawniającą się w pozytywnem prawie międzynarodowem.

Ks. Stroynowski, nie dotykając zupełnie pozytywnego prawa narodów, w ramach prawa Natury tworzy teorję tego prawa, która, stwierdzić to musimy, niewiele od jego czasów naprzód się posunęła.

Czemżeż bowiem innem, jeśli nie katalogiem praw zasadniczych państw, czyli rdzeniem teorji współczesnego prawa międzynarodowego, jest większość principiów naszego autora.

Uprawnienie pierwsze katalogu uprawnień i obowiązków państw — to prawo do egzystencji.

Ilustracja działania katalogu obowiązków i uprawnień za pomocą motywów z dziedziny ekonomicznej unaocznia nam prawo do obrotu.

Dwa wyżej przytoczone zdania naszego autora, dotyczące suwerenności, streszczają trafnie prawo do niezawisłości i prawo do równości.

Wreszcie prawo do samoobrony, prawo do pomocy i obowiązek dawania pomocy, uwieńczone przepowiednią przyszłego powszechnego związku państw, czemże są innem jeśli nie wyrazem najdonioślejszych zagadnień współczesnego prawa narodów, streszczającym się w hasłach: „wojna obronna” „pomoc napa-
dniętemu” i „Liga Narodów”.

O ile łatwo nam przyszło rzucić szkic porównania poglądów ks. Stroynowskiego z współczesnością, co wyznać musimy napelnia nas uzasadnioną dumą z naszego autora i raz jeszcze przekonuje o ewentualnym pożytku niniejszej pracy, o tyle trudno jest niezmiernie wskazać bezpośrednio wpływy, którym autor w tej dziedzinie swych poglądów podlegał; trudność tę wywołuje wielki materiał pisany, którym w danym wypadku musielibyśmy operować. Że zaś, jak wspomnieliśmy, miałoby to raczej drugorzędne znaczenie dla istotnego zadania niniejszej pracy - zbadania poglądów filozoficzno - prawnych ks. Stroynowskiego, ograniczymy się do powtórzenia, że szkoła prawa Natury pchnęła naszego autora w kierunku włączenia prawa narodów do całości koncepcyj filozoficzno - prawnych.

¹⁾ Ibid.

Pozostaje nam obecnie zsumować wnioski niniejszego rozdziału, jaknajkrócej przedstawimy rezultat naszych badań i porównać z wnioskami rozdziału poprzedniego.

§ 16. *Wnioski i porównania.*

Stosując metodę końcowego paragrafu poprzedniego rozdziału, jaknajkrócej przedstawimy rezultat naszych badań i rozmowań dotyczących polityki naszego autora.

Jest więc ks. Stroynowski zwolennikiem przyrodzonego stanu społecznego, umowę społeczną umieszcza w swej nauce w sensie fikcji metodologicznej. Podobnie stan społeczny zorganizowany, czyli stan państwowy uważa za pochodzący z Natury, prawo Natury wskazuje także właściwe formy organizacji państwowej.

Ustrojem wskazanym przez prawo Natury jest trójelementarne Państwo o ustroju reprezentacyjnym i podzielonym wykonywaniem władzy, której istotą jest wola zjednoczona ludności państwowej. Społeczność międzynarodowa, której stanem właściwym, jako i społeczności jednostek, jest pokój, również znajduje wskazówki w prawie Natury.

Powyższe streszczenie poglądów wykazuje nam, że ks. Stroynowski jest w ich syntezie mniej prawowiernym naśladowcą szkoły filozoficznej prawa naturalnego. Uznanie stanu społecznego za stan naturalny, prawdopodobnie wzięte od Locke'a, prowadzi naszego autora, przy braku umowy społecznej w tem stadium stosunków ludzkich, do samoistnej koncepcji; to pozwala nam uważać stanowisko autora za samodzielne. Podobnie brak wiary w umowę co do stanu państwowego, paraboliczne jej traktowanie, różni naszego autora od jego głównego wzoru. Może mimowolny wpływ lektury Roussa i Monteskjusza, zaważył na samodzielności koncepcji naszego autora.

Natomiast nauka o zadaniach państwa, władzy prawodawczej i formach ustrojowych wydaje się być wzorowana na Locke'u i na jego wielkiem dziele, ustroju konstytucyjnym Anglii. Zewnętrzny wpływ Monteskjusza na poglądy w sprawie podziału władz jest widoczny.

W oparciu na powyższem streszczeniu raz jeszcze musimy podkreślić samodzielność polityki naszego autora. Istotnych przy-

czyn tego stanowiska doszukujemy się w ahistorycznym traktowaniu przedmiotu. Autor, starając się nadać swym poglądom piętno nieodmiennych prawideł, uciekał od wszelkich pozorów nawet rozwojowego traktowania zagadnień społeczeństwa i państwa; co w konsekwencji doprowadziło go do poprawienia niektórych błędów filozofów szkoły prawa naturalnego, którzy używając historii, używali jej oczywiście fałszywie i z błędnymi skutkami.

Zastanawiając się nad porównaniem etyki, nauki o prawie i polityki naszego autora, wskażemy, już omówioną, w toku rozdziałów, harmonję tych gałęzi poglądów, harmonję, na której autorowi widocznie zależało. Systematyczne ujęcie w trzy kategorie uprawnień i obowiązków jednostek, władzy najwyższej i państw, już dobitnie o tem świadczy. Oprócz jednak tej, do pewnego stopnia zewnętrznej, cechy także i trzy poziomy kryterjów działania jednostek i państwa — interes własny, interes społeczny, wreszcie poziom najwyższy pozautilitarny, dają nam wdzięczny obraz harmonji. Najwyraźniej jednak zaznacza się ona w przekonaniu, że prawo Natury jest istotnem źródłem tych wszystkich norm i nakazów, zarówno dotyczących jednostek, jak i zbiorowości, że prawo Natury jest tą syntezą Wszechrzeczy — stosunków ludzkich, sił i bogactw Przyrody i Świata.

Ewolucja przekonań ks. Stroynowskiego, jak i poprzednio, kształtuje się pod wpływem odniesionych ujemnych wrażeń i obserwacji przebiegu rewolucji francuskiej i dotyczy znowu spraw, pchniętych przez tę rewolucję na nowe tory.

Na zakończenie przypomnieć musimy, że wiele poglądów naszego autora, w tym rozdziale wyluszczone, przetrwało do czasów dzisiejszych: sprawa przyrodzonego stanu społecznego, sprawa istoty władzy najwyższej i postulaty stawiane współzyciu Państw.

ROZDZIAŁ IV-ty.

§ 17. Uwagi o poglądach ekonomicznych ks. Stroynowskiego.
§ 18. Polityka prawna i encyklopedia prawa. § 19. Zakończenie.

§ 17. *Uwagi o poglądach ekonomicznych.*

Kilkakrotnie już w poprzednich rozdziałach czyniliśmy wzmianki o poglądach ekonomicznych ks. Stroynowskiego, twierdząc, że jest on przedstawicielem kierunku fizjokratycznego. Już to samo choćby zmusza nas do poświęcenia kilku słów tym poglądom, istnieje jednak i głębsza przyczyna.

Złączenie spraw ludzkich-moralnych, dotyczących zagadnień filozoficzno-prawnych, ze sprawami Natury sensu stricto, z porządkiem fizycznym, znajdującymi swój wyraz przedewszystkiem w poglądach ekonomicznych, zostało u naszego autora stwierdzone; wymaga więc krótkiego komentarza z drugiej strony, ze strony ekonomicznej. Pewna wreszcie paralela merytoryczna i czasowa, istniejąca pomiędzy szkołą prawa naturalnego a fizjokratyzmem, wydaje się tembardziej skłaniać nas do tego.

Na terenie, biorąc ściśle, dla nas obcym oddamy głos badaczom kompetentnym. Zenon Pietkiewicz, w przytoczonym przez nas artykule, twierdzi, że ks. Stroynowski był typowym przedstawicielem fizjokratyzmu, jego poglądy ekonomiczne w zupełności przypominają pisarzy kierunku fizjokratycznego, zaś tablica krążenia dóbr jest poprostu przepisana od Quesnay'a i przetłumaczona. Prof. Strasburger ¹⁾ mówi o naszym autorze: „Hieronim Stroynowski jest fizjokratą czystej wody, „Nauka” jest systematycznym opracowaniem wykładów wygłoszonych w Akademii

¹⁾ Op. Cit.

Wileńskiej na podstawie nauki fizjokratów i prawa natury. Praca Stroynowskiego, choć mało oryginalna wyłożona jest z dokładnością i surowością”...

Podobnie Dr. S. Czarnowski ¹⁾ mówi „...w ekonomji jest zupełnie prawowiernym fizjokratą”.

Odmienne natomiast na poglądy ekonomiczne naszego autora zapatruje się dr. Z. Gargas ²⁾. „W całym tym wywodzie o wartości i cenie dają się już wyraźnie wyczuć poglądy Adama Smitha ³⁾, oraz wyraźniej jeszcze zaprzeczając prawowierności fizjokratycznej: „(Stroynowski) jest bezpośrednim następcą (Popławskiego) i w tym kierunku podlega ideom Adama Smitha” ⁴⁾.

Ze swej strony dodamy, że spostrzeżenia nasze uczynione przy badaniu poglądów ks. Stroynowskiego na międzynarodową politykę handlową wydają się potwierdzać opinię dr. Gargas, upatrującą w autorze prekursora szkoły liberalnej.

Ostrożnie wyciągając wnioski z powyższych przesłanek, stwierdzić jednak możemy, że ks. Stroynowski, mniej lub więcej prawowiernym, a jednak fizjokratą był. Wniosek ten pozwala nam uczynić jeszcze pewne spostrzeżenia.

Fizjokraci, zatrącając często w swych pismach o zagadnienia filozoficzno-prawne, wypowiadali się zawsze jako najwierniejsi zwolennicy szkoły prawa Natury ⁵⁾; istotnie bowiem doktryna nakazująca stosunkom ekonomicznym kształtować się według zupełnie nieodmiennych, wręcz szablonowych praw, harmonizowała świetnie, z doktryną upatrującą w prawie Natury niezmiennie przepisy dla kształtowania się stosunków ludzkich; więcej nawet, uzupełniała tę ostatnią, tworząc metafizyczny obraz wykończony „Porządku fizyczno - moralnego”. — Być może, że

1) Op. Cit. str. 218.

2) Op. Cit. R. XIX.

3) Str. 141. In dieser ganzen Ausführung über Wärt und Preis sind schon ganz deutlich die Lehren Adam Smith zu spüren.

4) Str. 109. ...ist sein unmittelbarer Nachfolger in dieser Richtung den Ideen Adam Smith unterworfen.

5) Por. Gide et Rist „Histoire des doctrines Economiques” str. 6 przypisy. Np. cytowana tam (str. 10) definicja prawa natury u Baudeau „La législation unique, eternelle invariable, universelle - elle est evidamment divine et essentielle”.

i poglądy ks. Stroynowskiego na własność znajdują swe źródło nie tylko u Locke'a lecz i w fizjokratyzmie (własność nieruchomości¹⁾).

Ciekawą jest także uwaga Gide'a²⁾, przypisująca fizjokratom zasługę późniejszego powstania teorii organicznej w nauce o państwie; podobny punkt widzenia przypisujemy naszemu autorowi.

Autor nasz daje w „Nauce prawa przyrodzonego, prawa politycznego ekonomiki i prawa narodów” wykończony na świat pogląd, syntetyzujący owe wspólne punkty widzenia szkoły filozoficznej prawa Natury i fizjokratyzmu.

Istnieją jednak pomiędzy fizjokratyzmem i naukami szkoły prawa naturalnego także rozdziewki; ograniczymy się do wskazania sprzeczności pomiędzy nauką o niejednakowej użyteczności trzech klas społecznych u fizjokratów a postulatem równości u autorów szkoły prawa Natury. Moglibyśmy jeszcze, gdyby to było naszym zadaniem, na przykładzie naszego autora mnożyć te sprzeczne momenty.

Nasuwa się jednakże pytanie, czy autor nasz, będąc jako ekonomista nieoryginalny³⁾ nie zapożyczył także i swych poglądów filozoficzno-prawnych wprost od fizjokratów, co mogłoby postawić pod znakiem zapytania zarysowaną przez nas pewną samodzielność konstrukcyj, ich doniosłość, oraz cały nasz trud w poszukiwaniu filjacji. Na to pytanie odpowiedzieć musimy, że ks. Stroynowski przedewszystkiem jest prawnikiem a potem dopiero ekonomistą, że wszystkie jego inne pisma prócz „Nauki” poświęcone są wyłącznie prawu, i że zresztą sam system i układ materji, przeczą jaskrawo temu przypuszczeniu.

W konsekwencji powiedzieć możemy, że ks. Stroynowski, czerpiąc od fizjokratów swe poglądy ekonomiczne zawarte w drugiej części (nauka o potrzebach) i III-ej (system krążenia bogactw) „Nauki”, oraz system skarbowości oparty na jedynym

1) Słusznie mówi Pietkiewicz „sądzę nawet, że w przyznaniu produkcji rolniczej specjalnej zdolności wytwarzania bogactw tkwi odwołanie się do wszechwładztwa praw i sił przyrodzonych i absolutnej zależności człowieka od nich”.

2) Ibid. str. 4.

3) Nawet dr. Gargas to przyznaje, mówiąc „seine französische Meister Baudeau und Mirabeau” Op. cit. str. 113.

podatku gruntowym a umieszczony przy prawie politycznym, wreszcie wskazówki co do międzynarodowej polityki ekonomicznej: swe poglądy filozoficzno - prawne brał z innych, przez nas wskazanych, źródeł¹⁾.

§ 18. *Polityka prawna i encyklopedia prawa.*

Żywimy nadzieję, że z całości, przedstawionych w niniejszej pracy poglądów filozoficznych-prawnych naszego autora, czytelnik dostatecznie przekonany został o zaletach umysłu prawniczego ks. Stroynowskiego i, skutkiem tego, o słuszności zdania wygłoszonego w poprzednim paragrafie, kwalifikującego twórcę „Nauki”, jako prawnika przede wszystkim. Obecnie dostarczymy jeszcze garść dowodów na poparcie tego twierdzenia, przedstawiając niektóre poglądy naszego autora na zagadnienia prawne. Czynimy to teraz osobno, mimo, że u autora poglądy te zmieszane są z już omówionymi, dlatego, że dla dzisiejszego badacza, zagadnienia te nie należą do filozofji i ogólnej teorji prawa, dotyczą natomiast pewnych encyklopedycznych zasad poszczególnych nauk prawa i techniki polityki prawnej. Ścisłe rozróżnienie tych kategorii zagadnień i dzisiaj trudne, nie mogło oczywiście znaleźć właściwego ujęcia u ks. Stroynowskiego, temniemniej zamiast spotykanych u dawnych statystów a nawet u współczesnych naszemu autorów²⁾, nieoczekiwanych dygresyj dotyczących reglamentacji cen, czy też sposobu prowadzenia akt, widzimy u autora „Nauki” tylko teoretyczne prawnicze rozważania.

Chcemy być tutaj jaknajbardziej lakoniczni, nie badając szczegółowo tych kwestyj, zbieramy tylko ilustrację niejako dla wniosków końcowych.

W doniosłej materji *techniki ustawodawczej*³⁾, omówionej przy sposobności przedstawienia działalności prawodawczej wła-

1) Podobnie nikt nie jest skłonny np. uważać Kollataja za niewolniczego imitatora fizjokratów choć głosił zdanie: „Nauka fizjokratów stała się jedyną powszechną zasadą wszystkich nauk. Pierwszy dopiero Dr. Quesney w drugiej połowie XVIII wieku zaczął na nowo szukać w prawach fizycznych człowieka praw jego moralnych”. Porządek fizyczno moralny str. XV.

2) Por. wyżej str. 9.

3) „Nauka” Cz. II. § 12 oraz Mowa z r. 1806.

dzy najwyższej, ks. Stroynowski szeroko podnosi potrzebę, konieczność nawet, promulgacji ustaw mających stać się obowiązującymi. Twierdzi słusznie, że im powszechniejsza będzie znajomość prawa pozytywnego tem łatwiej będzie je zachować i zachowania tego od ludności państwa wymagać. Ustawy winny być pisane językiem zrozumiałym, ułożone w sposób przejrzysty, wystrzegać się należy szkodliwej kazuistyki, starać się natomiast o stworzenie możliwie najogólniejszych i elastycznych przepisów. Ks. Stroynowski ostrzega dwukrotnie ¹⁾ przed zbytnim pośpiechem w pracach kodyfikacyjnych, mogącym się odbić szkodliwie na doskonałości ustaw.

W radach powyższych widać wyraźnie krytykę ówczesnego stanu ustawodawstwa polskiego, krytykę rodzącą zalecenie zmiany. Brak skodyfikowanego i przez to dostępnego zbioru ustaw, język polski przestarzały lub kuchenna łacina wielu z nich, nakoniec smutne losy pospiesznej kodyfikacji Zamoyskiego, wszystko to niewątpliwie skłoniło ks. Stroynowskiego do umieszczenia powyższych pożytecznych wskazówek. Postulat promulgacji znany jest także Hobbes'owi.

W kwestjach dotyczących *prawa cywilnego*, poza poglądami na własność, stanowiącymi, jak wiemy, element istotny filozofji, porusza on jeszcze kilka momentów. Zastosowanie umowy do wytłumaczenia pewnych zagadnień filozoficzno-prawnych skłania ks. Stroynowskiego do omówienia niektórych warunków zawarcia i prawomocności umów ²⁾ zaczerpniętych z praktyki prawnej. Stwierdza on konieczność istnienia dwóch zasadniczych warunków umowy, (możemy powiedzieć, rozszerzając jego rozumowanie — zobowiązania): zezwolenia stron i przyczyny godziwej. Wady zezwolenia zostają omówione osobno, są to: niemoc umysłowa, błąd co do istoty zawieranej umowy lub „nieświadomość” (to pojęcie nie zostaje bliżej wyjaśnione), wreszcie przymus fizyczny oraz przymus psychiczny — w terminologii autora „zdrada”

Domniemane warunki rozwiązania umowy, wymienione przez autora są: warunek non adimplecti contractus oraz, dzisiaj w pra-

1) „Nauka” Cz. II. § 12 oraz mowa z 1806.

2) „Nauka” Cz. II. § 14.

wie cywilnem pomiędzy kazuistyczne przepisy i praktykę sądów podzielony, warunek „sic rebus stantibus”.

Oczywiście wszystkie powyższe poglądy nie są żadną nową zdobyczą naszego autora, wszystkie wywodzą się z powszechnych zasad prawa cywilnego odziedziczonego po Rzymianach, i właśnie zapewne wprost z tego prawa czerpie je autor, boć wiemy, że polskie prawo cywilne nie było materiałem podatnym do szukania w niem jakichś ogólniejszych zasad. Z drugiej strony wskazać musimy, że Hobbes¹⁾ operując umową w sposób podobny do autora, rozwodził się szeroko nad warunkami umów wogóle, zapożyczanemi z zasad ogólnych prawa cywilnego. Żadna jednak bliższa analogja między Hobbes'em a naszym autorem w tej sprawie zaznaczyć się nie daje. Pragniemy jednak raz jeszcze, w związku z powyższem, podkreślić prawniczy punkt widzenia ks. Stroynowskiego.

Z dziedziny *prawa karnego* wiemy już o przekonaniach autora dotyczących kary, które jednak ze względu na ich głęboko filozoficzne ujęcie, leżące u podstaw niemal całego prawa Natury, zostało przedtem omówione. Prawu karnemu formalnemu²⁾, czyli porządkowym ustawom sądowym w terminologii naszego autora, poświęca on także kilka uwag, znów niewątpliwie wywołanych ówczesnym opłakanym stanem polskiej procedury i ustrojów sądów.

Zasada niezawisłości sądów płynąca z doktryny o podziale władz zostaje uzupełniona postulatem nowoczesnego postępowania karnego, zasadę swobodnej oceny dowodów przez sędziego.

Dłuższy wywód poświęcony zostaje kwestji prawdy materialnej w procesie karnym. Nadzwyczaj trafną jest dystynkcja, którą autor nasz czyni pomiędzy procesem karnym a cywilnym, biorąc za kryterjum konieczność docieczenia prawdy materialnej w procesie karnym, wskazuje wreszcie na konieczność istnienia dwóch cech procesu: jawności i publiczności. Poza tem stawia autor sądownictwu kryminalnemu szereg postulatów dotyczących stałości urzędowania sądów, ich kolegjalności, sądenia tylko na podstawie obowiązującego ustawodawstwa.

Całokształt tych uwag, jeśli zważymy, że były one pisane na początku ostatniego ćwierćwiecza XVIII-go, świadczy o wiel-

1) Op. cit. R. II. XII — XIII.

2) „Nauka” Cz. II. § 20.

kiej postępowości poglądów naszego autora, stojącej na europejskim poziomie. Beccaria, prócz sprawy kary, także przecież walczy o ściśle ustawodawcze wymierzanie kar¹⁾). Świadczą także te uwagi umiejętności snucia praktycznych wniosków z teoretycznych przesłanek.

Równie dobitnie mówią nam o tych dwóch cechach nauki naszego autora wnioski wyciągnięte z konieczności powołania osobnej władzy wykonawczej. Władza ta winna kierować się w swej działalności ściślemi przepisami prawnymi, zgromadzonemi w „ustawach porządkowych”²⁾), które w opisie naszego autora są po prostu *prawem administracyjnem*. Z pośród kilku wskazówek dotyczących polityki administracyjnej zasługuje na uwagę, nieobcy ówczesnej publicystyce politycznej, a trafny postulat płatności urzędów administracyjnych.

Wreszcie w części IV-ej „Nauki”, przedstawiając nam teorię prawa międzynarodowego autor opisuje także kilka instytucji praktyki tego prawa. Wylicza³⁾), mylnie coprawda mieszając je z innemi umowami międzynarodowemi, umowy dotyczące utworzenia Związku, czyli Ligi Państw oraz traktaty dotyczące Unji czyli Zjednoczenia Państw. Poza temi, odróżnia Traktaty Pokoju i Traktaty Handlowe. Daje nam kilka przepisów prawa wojennego, dotyczących szanowania praw ludności cywilnej i praw jeńców⁴⁾). Wszystkie powyższe fragmentaryczne uwagi noszą charakter opisowo-enumeratywny, nie zdradzający bliższego zapoznania się z praktyką prawa narodów.

Przejrzawszy jaknajkrótszym sposobem dział poglądów ks. Stroynowskiego, który nazwaliśmy wiadomościami encyklopedycznymi o prawie, pragniemy, raz jeszcze podkreślając zarówno ich postępowość jak i znaczenie dla charakterystyki umysłowości naszego autora — wskazać doniosłą ich cechę, umiejętność wyciągania wniosków dla polityki prawnej z przesłanek teoretycznych, przy jednoczesnem zachowaniu naukowego charakteru głównego

1) Prof. Wacław Makowski „Podstawy filozofji prawa karnego” str. 400.

2) „Nauka” Cz. II. § 14.

3) „Nauka” Cz. IV. § 21.

4) „Nauka” Cz. IV. § 20.

dzieła — „Nauki”. Cecha ta wydaje się zadośćuczyniać wymogom zasadniczym stawianym Filozofji Prawa.

§ 19. ZAKOŃCZENIE.

Zakończyliśmy przegląd prac ks. Stroynowskiego.

Staraliśmy się, w miarę sił naszych uwydatnić wszystkie ich blaski i cienie, wszystkie myśli samodzielne i wszystkie zapożyczenia, ich harmonje i sprzeczności.

Zostało nam obecnie jedyne zadanie — określić ich wartość dla nauki i dla kraju, dla którego autor żył i pisał.

Nie żywimy złudzeń, by autor nasz mógł być uważany za filozofa na miarę Locke'a czy Roussa. Sama wartość nauki jego, i czas, który czynił z niego wyznawcę ginącego kierunku filozoficznego, rejestratora przeszłości, wreszcie warunki polskie, wszystko to, razem, każe nam patrzeć się na ks. Stroynowskiego jedynie z punktu widzenia polskiego.

Jedno tylko stwierdzić możemy, że był nasz autor prawdziwym filozofem prawa. Treść poglądów, metoda naukowa, i systematyczność, prawniczy sposób rozumowania, wreszcie umiejętność wyciągania wniosków dla polityki prawnej wszystko to w zupełności usprawiedliwia tę zaszczytną kwalifikację.

Już wniosek powyższy jest wiele mówiący dla oceny wartości specjalnej ks. Stroynowskiego, dla dziejów filozofji prawa w Polsce. Na tle bowiem omówionego w rozdziale I ruchu umysłowego w Polsce, w którym brały udział wybitniejsze może od naszego autora głowy, wydaje się brakować człowieka, któryby, bez żywego udziału w wypadkach politycznych i kontrowersjach publicystyki, w imię jednej tylko nauki, służącej dla pożytku Ojczyzny, poświęcił się zagadnieniu filozofji Prawa i Państwa.

„Nauka” ks. Stroynowskiego, w obecnym stanie badań tej epoki wydaje się nam pierwszym w Polsce systematycznym opracowaniem zbioru poglądów na prawo i państwo, poglądów które w ciągu poprzednich dwóch wieków stawały się udziałem Europy, a do Polski przesiąkały fragmentarycznie, niczem do głucho zabitego zaścianka.

Mowy naszego autora, stanowiące, jak wiemy, cenne uzupełnienie „Nauki”, rzucały wiele ziarn myśli, stanowiących dla Polski ówczesnej odkrycia.

Jeżeli chlubimy się tem, że Konstytucja 3-maja była jednym z najpierwszych na świecie pisanych dokumentów nowoczesnego punktu widzenia na państwo, przenoszącym zdobycze Rewolucji Angielskiej na grunt polski, to nie wypada nam zapominać, że pierwszym autorem, który te zdobycze w systematyczną teorię prawa państwowego ujął, był właśnie ks. Stroynowski.

Może też nie będą nas teraz dziwiły, odosobnione niestety, pochwały dla roli, którą „Nauka” w Polsce odegrała.

Śmiemy sądzić, że w ten sposób, mimo trudności, które sprawia przedewszystkiem skąpość puścizny po naszym autorze wywiązaliśmy się z części zadania, dotyczącego potrzeby monograficznego opracowania polskich pisarzy filozoficzno - prawnych, które prof. dr. Eugenjusz Jarra, we wstępie do swej „Historji Filozofji Prawa” wskazał.



SKOROWIDZ NAZWISK

- Litera (o) przy cyfrze oznacza, że nazwisko cytowane jest na danej stronie w odsyłaczu.
- Albertrandy 20.
 Arystoteles 7, 9, 29, 31, 51, 58, 81, 82, 101.
 Augustyn św. 4.
 Baliński 20.
 Bartoszewicz Joachim 7(0), 22(0), 25.
 Baudeau 110(0), 111(0).
 Beccaria 15, 74, 75, 76, 115.
 Cieciszowski ks. 17.
 Chrościkowski 7.
 Condillac 31.
 Cousin 31(o).
 Cybichowski 91(o), 105(o).
 Cycero 50, 69.
 Czacki Michał 10.
 Czacki Tadeusz 22.
 Czarnowski 8(o), 12(o), 26, 31, 35, 80, 82(o), 110.
 Cziczerein 31(o).
 Estreicher 7 (o), 24.
 Fabroni 15.
 Gargas 14(o), 26, 110, 111(o).
 Garycki ks. 24.
 Gide (et Rist), 110(o), 111.
 Giergielewicz 8.
 Golański ks. 25.
 Górnicki 3.
 Grabski Stanisław 26.
 Grocjusz 1, 8, 23, 34, 52, 56(0), 71, 86, 105.
 Hobbes 1, 8, 31, 34, 47, 48, 49, 51, 52, 55, 59, 73, 76, 81, 99, 100, 113, 114.
 Jarra 26, 80, 83 (o), 86 (o), 87 (o), 91(0), 117.
 Jeziernski 6.
 Jurkowski 11, 16(o), 20.
 Kartezjusz 1, 29.
 Karczewski 10.
 Kohler 4(o).
 Kollątaj ks. 8, 9, 10, 12, 31, 53, 112(0).
 Kraszewski 20.
 Kraushar 20, 22.
 Leibniz 1, 34, 50, 53.
 Leszczyński 7.
 Locke 1, 12, 31, 34, 49, 51, 52, 53, 59, 60, 61, 77, 74, 76, 80, 82, 86, 87, 88, 99, 100, 101, 107, 111, 116.
 Ładowski ks. 9, 53, 89.
 Ładowski Marjan 6.
 Makowski 115 (o).
 Mancini 91.
 Markowicz 11.
 Martini 11.
 Méyet 11(o), 19.
 Michałowski 9, 10.
 Mickiewicz 11(o), 18.
 Mirabeau 111(0).
 Młocki ks. 7.
 Modrzewski 3.
 Monteskjusz 12, 67, 74, 75, 76, 96, 101, 102, 107.
 Olizar 3, 4.
 Orzechowski 3, 5.
 Ostroróg 3.
 Ostrowski 6.
 Peretjatkowicz 86(o).
 Pietkiewicz 20(o), 25, 109, 111(o).
 Piętka 3, 4(o), 13(o).
 Pilat 5(o).
 Poczubot 15.
 Popławski 110.
 Pufendorf 8, 71, 86, 87(0), 106.
 Quesney 109, 112(o).
 Rudomina 25.
 Rousseau 12, 86, 87(0), 88, 89, 100, 107, 116.
 Seneka 69.
 Sjarczyński ks. 6.
 Skarga 3.
 Słotwiński 3(o), 7(o), 11, 17, 22, 23, 24, 26, 32, 75, 89.
 Skrzetuski ks. 6.
 Smith 110.
 Smoleński 4(o), 12(o).
 Śniadecki 16(o), 18, 20.
 Sobieszczański 25.
 Spinoza 34.
 Starowolski 3, 4.
 Starzewski dr. 8(o), 12(o).
 Staszic 8, 10, 12, 31.
 Strasburger 26, 109.
 Stroynowski Walerjan 14.
 Święcicki 7.
 Szaniawski ks. 11.
 Szyjkowski 10, 12(o).
 Tarnowski 3(o).
 Tomasz św. 8, 54, 72, 87(o).
 Tomaszjusz 23, 50, 71, 86.
 Ulpian 50.
 Vattel 106.
 Warszawicki 3.
 Wolan 3, 4.
 Wolf 4, 70, 81(o), 87(o), 106.
 Wybicki 8.
 Zahorski 25.
 Zamoyski Tomasz 6.
 Zeiler 11.

SPIS RZECZY.

Przedmowa	str.	III
Streszczenie w języku francuskim	str.	V

ROZDZIAŁ I.

§ 1. Wstęp	str.	1
§ 2. Literatura filozoficzna i prawnicza wieku XVIII-go	str.	3
§ 3. Życiorys ks. Stroynowskiego	str.	14
§ 4. Charakterystyka dzieł	str.	19
§ 5. Bibliografja	str.	25

4200

ROZDZIAŁ II.

§ 6. Wstęp	str.	27
§ 7. Uwagi o metodzie i psychologii u ks. Stroynowskiego	str.	28
§ 8. Poglądy metafizyczne	str.	32
§ 9. Etyka	str.	35
§ 10. Prawo	str.	54
§ 11. Konkluzje	str.	75

ROZDZIAŁ III.

§ 12. Stan społeczny	str.	78
§ 13. Umowa społeczna	str.	83
§ 14. Państwo	str.	90
§ 15. Społeczność narodów	str.	102
§ 16. Wnioski i porównania	str.	107

ROZDZIAŁ IV.

§ 17. Uwagi o poglądach ekonomicznych ks. Stroynowskiego	str.	109
§ 18. Polityka prawna i encyklopedia prawa	str.	112
§ 19. Zakończenie	str.	116

CURRICULUM VITAE.

Urodziłem się 29 marca 1905 r. Ginnazjum humanistyczne ukończyłem w 1923 r., Wydział Prawny Uniwersytetu Warszawskiego ze stopniem magistra praw ukończyłem w 1927 r.

W roku 1929 słuchałem wykładów w Akademii Prawa Międzynarodowego w Hadze, pracowałem także w tym czasie w bibliotece Pałacu Pokoju nad uzupełnieniem materiałów źródłowych do rozprawy doktorskiej.

Podczas studjów na Uniwersytecie od r. 1926, oraz w ciągu trzech lat po ukończeniu tych studjów pracowałem w Seminarjum Filozofji prawa, pod kierunkiem Dziekana Prof. Dr. Eugenjusza Jarry. Pragnę tutaj złożyć Mu wyrazy głębokiej wdzięczności za kierownictwo, wskazówki i słowa zachęty, których mi nie szczędził, a których owocem w najznaczniejszej mierze jest praca niniejsza.

CORRIGENDA BŁĘDY ZNACZNIEJSZE

Na str.	W wierszu	Mylnie wydrukowano	Powinno być
7	6 od góry	o wyżej	wyżej o
10	20 od góry	Szyjowski	Szykowski
11	2 od góry	Jarkowskiemu	Jurkowskiemu
17	ostatni	Słowińskiemu	Słotwińskiemu
30	8 od góry	nie doświadczenia	nie z doświadczenia
32	pierwszy	z założonemi	z założeniami
33	4 od góry	niezanem	nieznanem
35	4 od dołu	znaczmem	znaczeniu
53	3 od dołu	przejętami	przejętami
69	7 od dołu	bylibyśmy	byliśmy
69	12 od dołu	rozwinęła	rozwiniętą
100	7 od dołu	te	de
102	4 od góry	wstrzymaa	wstrzymywała



F

6319